

17. a. 45³

51526/B







Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

A V I S
A U P E U P L E
S U R S A S A N T É .
S E C O N D E P A R T I E .

AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ,

Par M. TISSOT,

D. M. de Montpellier, de la Soc. Royale de
Londres, de l'Académie Medico-Phys. de
Basle, de la Société Œconom. de Berne.

NOUVELLE ÉDITION

*Conforme à la seconde originale à laquelle on a
joint la traduction de la Préface Allemande de
M. HIRZEL, & des Notes par M. *** D. M.*

TOME SECOND.

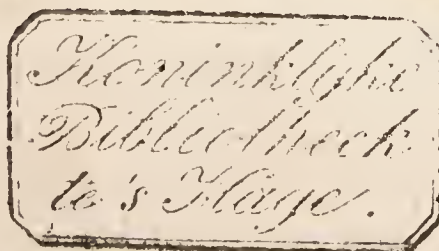


A LYON,

Chez { JEAN - MARIE BRUYSET,
Imprimeur-Libraire, rue S. Dominique.
BENOIT DUPLAIN, le jeune,
Libraire, rue Merciere.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi,








A V I S
A U P E U P L E
S U R S A S A N T É.

C H A P I T R E X V .

De la fièvre ardente ou chaude.

§. 230.  **P**RESQUE toutes les maladies dont j'ai parlé jusqu'à présent, sont produites par l'inflammation du sang, jointe à l'inflammation particulière de quelque partie, ou à quelque venin qui doit s'évacuer. Quand le sang s'enflamme fortement, sans qu'il y ait aucune partie plus particulièrement attaquée, il produit cette fièvre, qu'on appelle fièvre ardente ou chaude.

§. 231. Les signes qui la font connoître sont, la dureté du pouls & sa plénitude, plus considérables dans cette maladie que dans aucune autre, une chaleur très-forte, une grande soif, une sécheresse extraordinaire des yeux, des narines, des levres, de la langue, de la gorge; un violent mal de tête, & quelquefois des rêveries dans le temps du redoublement, qui est considérable tous les soirs; la respiration un peu gênée, sur-tout dans le temps du redoublement, avec une toux de temps en temps, sans douleur dans la poitrine & sans crachats; le ventre resserré; les urines rouges, chaudes, peu abondantes; quelques ressautements, sur-tout quand le malade s'endort; peu ou point de bon sommeil, mais, presque toujours, une espèce d'assoupissement, qui rend les malades assez peu sensibles à ce qui se passe autour d'eux, & à leur propre état; quelquefois un peu de sueur; à l'ordinaire, la peau très-seche, de la foiblesse, peu ou point de goût & d'odorat.

§. 232. Cette maladie est produite; comme toutes les maladies inflamma-

toires, par les causes qui épaississent le sang, & en augmentent le mouvement; comme l'excès du travail, la trop grande chaleur, les veilles, l'abus du vin, ou des liqueurs, un air trop long-temps sec, des excès en tout genre, des aliments échauffants.

§. 233. 1°. L'on doit mettre, d'abord, le malade au régime, ne donner des aliments que de huit en huit heures, quelquefois seulement deux fois par jour; l'on pourroit même, dans les cas graves, s'en passer tout-à-fait.

2°. L'on réitere les saignées, jusqu'à ce que le pouls s'amollisse. La premiere doit être considérable; & l'on en fait une seconde quatre heures après. Si le pouls s'amollit, on peut suspendre, & n'y revenir que quand il reprendroit assez de dureté, pour faire craindre de nouveau le danger; mais s'il continue à être fort & dur, on fait, dans le même jour, la troisieme saignée, qui souvent est la dernière.

3°. On donne deux & même trois lavements par jour. N°. 5.

4°. On baigne deux fois par jour les jambes dans l'eau tiède; on lave en

même temps les mains avec la même eau; on met des linges, ou des flanelles trempés dedans, sur la poitrine & sur le ventre; & l'on fait boire, très-régulièrement, le lait d'amande N°. 4. & la tisane N°. 7. Les pauvres peuvent se tenir à cette dernière, mais il faut en boire prodigieusement. Après les saignées, l'air frais & la quantité de boisson, font le salut du malade.

5°. Si, après les saignées, la fièvre continuoit à être très-forte, il faut l'abattre, en donnant une cuillerée, toutes les heures, de la potion N°. 10. jusqu'à ce qu'elle ait diminué, & ensuite, de trois en trois heures, jusqu'à ce qu'elle soit très-moderée.

§. 234. Il survient souvent, dans cette maladie, des saignements de nez, qui sont très-salutaires.

Les premiers signes d'amendement sont l'amollissement du pouls, qui ne perd cependant tout-à fait sa dureté, que quand la maladie est entièrement terminée; la diminution du mal de tête, l'augmentation des urines, la diminution dans leur rougeur, un commencement d'humidité sur la langue. Tous

ces signes favorables vont en augmentant, & entre le neuvième & le quatorzième, il survient ordinairement, souvent après quelques heures d'orage, des selles beaucoup plus abondantes, une grande quantité d'urine, qui dépose un sédiment d'un blanc roux, au dessus duquel l'urine reste très-claire, & d'une couleur naturelle, & des sueurs plus ou moins abondantes. En même temps les narines & la bouche s'humectent; cette croûte sèche & brune, qui couvrait la langue, & que rien ne pouvoit enlever, se dissipe d'elle-même; le goût revient, la soif diminue, la clarté des idées renaît, l'assoupissement se dissipe, le sommeil & les forces reviennent. Après cette époque, il faut donner la potion N^o. 23, & mettre le malade au régime des convalescents. On peut, au bout de huit ou dix jours, redonner la même potion. Chez quelques malades, les urines ne déposent jamais, mais ils guérissent très-bien sans cela.

§. 235. On juge que le mal empire, si le pouls reste dur & perd de sa force, si le cerveau est plus embarrassé, la respiration plus gênée, les yeux, le

nez, les levres, la langue plus secs, la voix plus changée. Si à ces symptomes se joignent le gonflement du ventre, la diminution des urines, un délire continuel, l'angoisse, l'égarement des yeux, le mal est presque désespéré; & le malade n'a plus que quelques heures à vivre, quand ses mains & ses doigts sont continuellement en mouvement, comme pour chercher quelque chose sur ses draps; c'est ce qu'on appelle, *chasser aux mouches*.



CHAPITRE XVI.

Des fievres putrides.

§. 236. **A** Près avoir parlé des maladies fiévreuses, qui dépendent de l'inflammation du sang, je parlerai de celles que produisent les matieres corrompues, qui croupissent dans l'estomac, dans les boyaux, dans les visceres du bas-ventre, ou qui ont déjà passé dans le sang. On les appelle fievres putrides, ou quelquefois, fievres bilieuses, quand la corruption de la bile paroît avoir le plus de part à la maladie.

§. 237. Cette maladie s'annonce souvent plusieurs jours à l'avance, par un grand abattement, une pesanteur de tête, des douleurs de reins & de genoux, la bouche mauvaise le matin, peu d'appétit, un sommeil inquiet, quelquefois, un mal de tête excessif pendant plusieurs jours, sans aucun autre symptome. Ensuite il survient un frisson, suivi d'une chaleur âcre & seche, le pouls, qui est petit & vite pendant

le frisson, s'éleve pendant la chaleur, & est souvent très-fort, mais il n'a pas la même dureté que dans les maladies précédentes à moins que la fièvre putride ne soit compliquée avec une fièvre inflammatoire, ce qui arrive quelquefois. Pendant ce temps-là, le mal de tête est ordinairement très-violent; le malade a presque toujours des nausées, & même quelquefois des vomissements, de l'altération, des rapports désagréables, la bouche amère, il urine peu. Cette chaleur dure plusieurs heures, souvent toute la nuit; elle diminue un peu le matin, & le pouls toujours fiévreux, l'est alors un peu moins, le malade souffre moins, mais il est très-abattu.

La langue est blanche, sale, les dents se salissent, l'haleine a une mauvaise odeur. La couleur, la quantité, & la consistance des urines varient beaucoup. Quelques malades sont resserrés, d'autres ont fréquemment de petites selles qui ne les soulagent point. La peau est quelquefois sèche, d'autres fois il y a de la transpiration, mais qui ne fait aucun bien. La fièvre redouble

tous les jours, & souvent à des heures irrégulieres. Outre le grand redoublement qu'on observe chez tous les malades, il y en a souvent de petits chez quelques uns.

§. 238. Quand le mal est abandonné à lui-même, ou mal soigné, ou plus fort que les remedes, ce qui n'est pas rare, la fièvre augmente, les redoublements deviennent plus longs, plus fréquents, irréguliers; il n'y a point de bons moments; le ventre se tend comme un ballon, ce qu'on appelle météorisme; les rêveries surviennent; le malade ne sent plus ses besoins, & se salit dans son lit; il refuse les secours, parle continuellement avec un pouls vîte, petit, irrégulier. Il paroît quelquefois de petites taches d'un brun livide sur la peau, sur-tout du col, du dos, & de la poitrine. Toutes les matieres qui sortent du corps du malade ont une odeur très-puante; il survient des mouvements convulsifs, sur-tout au visage; il ne se couche que sur le dos, & tombe insensiblement vers les pieds du lit; *il chasse aux mouches*; le pouls devient si petit & si vîte, qu'on

ne peut qu'à peine le sentir, & point le compter. L'angoisse paroît inexprimable, il coule une sueur de détresse, la poitrine s'emplit, & l'on meurt misérablement.

§. 239. Quand la maladie est moins violente, ou qu'elle est bien traitée, & que les remedes réussissent, le mal reste quelques jours dans l'état décrit (§. 237.) sans empirer & sans diminuer, il ne survient aucun des symptomes (§. 238.), mais au contraire, tous les symptomes diminuent, les redoublements sont moins longs, & moins violents, le mal de tête plus supportable, les selles sont moins fréquentes, plus abondantes & soulagent; les urines coulent abondamment, quoiqu'elles continuent à varier; on recouvre un peu de sommeil, & il est plus tranquille; la langue se nettoie, & chaque jour la santé fait quelques progrès.

§. 240. Cette maladie n'a pas de terme fixe, ni pour guérir ni pour tuer. Quand elle est très-violente, ou mal conduite, elle tue quelquefois le neuvieme jour; souvent l'on en meurt

du dix-huitième au vingtième ; quelquefois seulement environ le quarantième , après avoir eu des alternatives de mieux & de pire.

Quand elle est légère , elle est quelquefois guérie au bout de peu de jours , après les premières évacuations. Quand elle est grave , il y a des malades qui ne sont hors de danger qu'au bout de six semaines , & même plus tard ; mais il est vrai que ces maladies si longues , dépendent souvent en grande partie du traitement , & qu'ordinairement le cours en doit être décidé entre le quatorzième & le trentième jour.

§. 241. Le traitement des fièvres de cette espèce , consiste dans les remèdes suivants.

1. On met le malade au régime , & quoiqu'il ait le ventre libre , quelquefois même un peu de diarrhée , il faut également lui donner tous les jours un lavement. Sa boisson ordinaire doit être de la limonade , qu'on prépare avec le jus de citron , un peu de sucre & de l'eau , ou la tisane N°. 3. L'on peut , au lieu du jus de citron , employer le vinaigre , qui fait , avec le sucre &

l'eau , une boisson agréable & très-saine.

2. S'il y a inflammation , ce qu'on connoît par la force & dureté du pouls , & par le tempéramment du malade ; s'il est fort & robuste, ou s'il est échauffé par quelque'une des causes marquées (§. 232.) , il faut faire une saignée , & même , s'il est nécessaire , une seconde quelques heures après. Mais j'avertis que très-souvent il n'y a point d'inflammation , & qu'alors la saignée seroit nuisible.

3. Quand le malade a fait pendant deux jours un usage abondant de ces boissons , s'il a encore la bouche très-mauvaise & de fortes envies de vomir , on lui donne la poudre N^o. 34 , délayée dans un demi-pot d'eau tiède , dont il boit un verre tous les demi-quart d'heures. Mais comme ce remede fait vomir , il ne faut le prendre que quand on est sûr qu'il n'y a aucune circonstance qui doive en empêcher l'usage ; ces circonstances seront indiquées dans le chapitre des remedes de précaution. Si les premiers verres faisoient vomir abondamment , on n'en donneroit plus ,

& l'on se contenteroit de faire boire une très-grande quantité d'eau tiede ; s'ils ne produisent pas cet effet , on continue jusqu'à la fin. Ceux qui craindroient ce remede , qui est ce qu'on appelle ordinairement l'émétique pourroient prendre celui N°. 35. en buvant aussi beaucoup d'eau tiede quand il opéreroit ; mais le premier est à préférer dans les cas graves. L'on ne doit au reste jamais employer ni l'un ni l'autre quand il y a inflammation ; ce seroit alors donner un vrai poison ; & même si la fièvre est très-forte, quoique sans inflammation, l'on ne doit pas s'en servir.

Le moment de les donner, c'est après le redoublement , quand la fièvre a beaucoup baissé. Ordinairement le remede N°. 34. purge après avoir fait vomir ; le N°. 35. opere plus rarement cet effet.

Dès que les vomissements ont fini , on recommence la tisane , & il faut bien se garder de donner du bouillon à la viande au malade , sous prétexte qu'il est purgé. Les jours suivants on continue comme les premiers ; mais

comme il est important de tenir le ventre libre , il faut prendre tous les jours dans la matinée la tisane N°. 32. Ceux pour qui elle seroit trop dispendieuse y suppléeront , en mettant tous les jours le quart de la poudre N°. 34. dans cinq ou six tasses d'eau , dont ils prendront une tasse toutes les deux heures , en commençant de grand matin. Mais si la fièvre étoit très-forte , le N°. 32. doit être préféré.

4. Après l'effet de l'émétique , si la fièvre continue , si les selles restent puantes , si le ventre est un peu tendu , si les urines ne coulent pas abondamment , il faut donner de deux en deux heures , une cuillerée de la potion N°. 10 , qui arrête la putridité & abat la fièvre. Quand le mal est très-pressant , on peut en donner toutes les heures.

5. Quand , malgré ces secours , la fièvre continue , & que le cerveau n'est pas net , que le malade a de violents maux de tête , ou de l'inquiétude , il faut mettre au gras des jambes les emplâtres vésicatoires , N°. 36 , & les laisser suppurer le plus long-temps qu'il sera possible.

6. Quand la fièvre est très-forte, il faut absolument retrancher toute nourriture.

7. Quand on ne peut pas donner l'émétique, l'on doit donner le matin, deux jours de suite, trois prises de la poudre N^o. 24, à une heure de distance l'une de l'autre; ce remède procure quelques selles bilieuses, qui abattent beaucoup la fièvre & diminuent considérablement la violence de tout le reste de la maladie. On l'emploie avec succès dans les cas où la fièvre trop forte empêche l'émétique; & l'on doit se borner à ce remède toutes les fois qu'on est incertain si les circonstances du mal permettent le vomissement, dont on peut d'ailleurs se passer dans un très-grand nombre de cas.

8. Quand le mal a beaucoup diminué, que les redoublements sont faibles, & que le malade est quelques heures sans fièvre, on doit discontinuer l'usage journalier des boissons purgatives, mais l'on continue celui des tisanes ordinaires, & l'on fait très-bien de donner de deux jours en

deux jours, deux prises de la poudre N°. 24, qui prévient très-bien toutes les suites fâcheuses de la maladie.

9. Si la fièvre a fini pendant la plus grande partie du jour, si la langue est bonne, si le malade a été bien purgé, & qu'il reste cependant un accès de fièvre tous les jours, il faut donner la poudre N°. 14, quatre prises entre la fin d'un accès & le commencement d'un autre, & l'on continue quelques jours sur ce pied. Ceux qui ne seroient pas en état de se procurer ce remède, pourroient y suppléer par la boisson amère N°. 37, dont ils prendroient quatre verres à distances égales entre les accès.

10. Comme les organes qui servent à la digestion ont été extrêmement fatigués dans cette maladie, il est très-important de se ménager long-temps, pour la quantité & la qualité des aliments, & de prendre de l'exercice, dès que les forces le permettent, sans quoi l'on pourroit tomber dans quelque maladie de langueur.

CHAPITRE XVII.

Des fievres malignes.

§. 242. **L**'On appelle fievres malignes, celles dans lesquelles le danger est plus grand, que les symptomes ne sont effrayants. Elles font du mal, sans paroître dangereuses; c'est, comme on l'a fort bien dit, un chien qui mord sans aboyer.

§. 243. Le caractere distinctif des fievres malignes, c'est la perte totale des forces dès le commencement. Elles dépendent d'une corruption des humeurs qui est pernicieuse au principe des forces, dont la destruction est précisément la cause du peu de violence des accidents, parce qu'aucun organe n'est plus en état de faire une défense vigoureuse contre la cause de la maladie.

Si, au moment où deux armées vont se battre, on enleve à l'une presque toutes ses armes, le combat sera peu violent, peu bruyant, horriblement meurtrier. Le spectateur qui, sans

s'appercevoir de ce désarmement , ne jugeroit du carnage qui se fait que par le bruit , seroit extrêmement trompé. Le nombre des morts sera prodigieux , il l'eût été beaucoup moins , & le bruit plus grand , si les combattants avoient été armés de part & d'autre.

§. 244. Les causes de cette maladie sont , un long usage de viandes sans légumes , sans fruits , sans acides ; des aliments mal conditionnés , comme le pain fait avec de mauvaises graines ; des viandes corrompues ; huit personnes mangerent du poisson gâté , elles furent toutes attaquées d'une fièvre maligne , & il en périt cinq malgré les soins des plus habiles Médecins. Ces fièvres sont aussi très-souvent l'effet de la disette , d'un air trop chaud & trop humide , d'un air , sur-tout , qui réunit ces deux qualités , aussi elles sont fréquentes dans les années chaudes , au bord des étangs & des marais ; d'un air enfermé , sur-tout s'il est habité par plusieurs personnes ; d'un principe singulier de corruption dans l'air ; des chagrins.

§. 245. Les symptomes des fièvres

malignes sont , je l'ai déjà dit , une perte totale des forces , sans aucune cause précédente sensible qui ait pu les détruire ; en même temps un abattement de l'ame qui devient presque insensible à tout , & même à la maladie ; un changement prompt dans le visage , & sur-tout dans les yeux ; de petits frissons qui alternent pendant vingt-quatre heures , avec de petits accès de chaleur ; quelquefois un grand mal de tête & de reins ; d'autres fois il n'y a point de douleur ; des especes de défaillance , dès le commencement du mal , ce qui est toujours fâcheux ; point de bon sommeil , souvent un demi assoupissement ; une rêverie légère & sourde , qui se manifeste sur-tout par l'air extraordinaire & étonné du malade , qui paroît s'occuper profondément de quelque chose , & qui ne pense à rien ; quelques malades ont cependant des rêveries violentes ; presque tous un sentiment de pesanteur , d'autres fois de serrement , dans le voisinage du creux de l'estomac.

Le malade paroît avoir beaucoup d'angoisse. Il a quelquefois de légers

mouvements convulsifs dans le visage , dans les mains , & même dans les bras & les jambes ; ses sens paroissent s'engourdir , j'ai vu plusieurs malades les perdre tous les cinq , & quelques-uns se guérir. Il n'est point rare de voir des malades qui ne voient , n'entendent , ni ne parlent. La voix s'altère , s'affoiblit , quelquefois elle se perd entièrement. Quelques-uns ont une douleur fixe dans quelque partie du bas-ventre ; elle dépend d'un engorgement , & finit souvent par la gangrene ; aussi ce symptome est très-fâcheux.

La langue est quelquefois très-peu changée ; d'autres fois chargée d'un sédiment d'un jaune brun ; plus rarement sèche que dans les autres especes de fièvre ; quelquefois cependant elle ressemble exactement à une langue longtemps fumée.

Le ventre reste quelquefois très-mol , d'autres fois il est tendu. Le pouls est foible , quelquefois assez régulier , toujours plus vîte que dans l'état naturel , quelquefois même très-vîte , & je l'ai toujours trouvé tel , quand le ventre étoit tendu.

La peau n'est souvent ni chaude, ni sèche, ni humide; elle se couvre souvent de taches pétéchiales, (ce sont de petites taches d'un rouge livide), sur-tout au col, autour des épaules, au dos; d'autres fois ce sont de plus grandes taches, brunes, comme après des coups de bâton.

Les urines sont presque toujours crues, c'est-à-dire moins colorées qu'à l'ordinaire. J'en ai vu qu'on ne pouvoit point à l'œil distinguer du lait. Il y a quelquefois une diarrhée noire & fétide, qui est mortelle, si elle ne soulage pas.

Il se forme chez quelques malades des ulcères livides dans l'intérieur de la bouche & dans le palais. D'autres fois il se fait des dépôts dans les glandes qui sont aux aines, sous les aisselles, entre les oreilles & la mâchoire, où il se forme une gangrene dans quelque partie; aux pieds, aux mains, au dos. Les forces se perdent entièrement, le cerveau s'embarasse tout-à-fait; le malade étendu sur son dos, meurt souvent avec des convulsions, une sueur prodigieuse, & la poitrine embarrassée.

Quelquefois ce sont des hémorragies qui tuent ; elles sont presque toujours mortelles dans cette maladie.

Il y a dans cette fièvre , comme dans toutes les autres , un redoublement le soir.

§. 246. Le terme de ces maladies est , comme celui des fièvres putrides , très-irrégulier. L'on meurt quelquefois le septieme ou le huitieme jour , plus ordinairement entre le douzieme & le quinzieme , souvent au bout de cinq ou six semaines ; cela dépend de la force de la maladie. Il y en a dont les commencements sont tout-à-fait lents , & pendant les premiers jours , le malade , avec beaucoup de foiblesse & un air très-changé , se croit à peine malade.

Il en est du terme de la guérison , comme de celui de la mort. Il y a des malades hors de danger au bout de quinze jours , & même plutôt ; d'autres , seulement au bout de quelques semaines.

Les signes qui annoncent une guérison sont , un peu plus de force dans le pouls , des urines plus cuites , moins d'abattement & de découragement , le

cerveau plus net , une chaleur égale , une sueur chaude , médiocrement abondante , sans angoisse , le retour des sens perdus pendant la maladie , quoique ce ne soit point un mal quand le malade devient sourd , si en même temps les autres symptômes s'amendent.

Cette maladie laisse ordinairement beaucoup de foiblesse , & il faut un long temps avant que les malades aient repris entièrement leurs forces.

§. 247. 1°. Il est plus important dans cette maladie , soit pour le malade , soit pour les assistants , que dans aucune autre , de rafraîchir & de purifier l'air. Il faut souvent brûler du vinaigre dans la chambre , & avoir presque toujours une fenêtre ouverte.

2°. La diette doit être légère & aigre , on peut donner du jus d'oseille avec de l'eau , mettre du jus de citron dans les bouillons farineux , manger des fruits aigres , comme griottes , groseilles , mérises , & pour ceux qui sont en état , citrons , oranges , grenades.

3°. L'on doit changer les linges tous les deux jours.

4°. La saignée est rarement néces-

faire, & les exceptions ne peuvent être déterminées sûrement, qu'en voyant le malade.

5°. Les lavements sont souvent très-peu nécessaires, quelquefois dangereux.

6°. La boisson ordinaire doit être une tisane d'orge, rendue aigre avec l'esprit acide du N°. 10, dont on met un quart d'once sur un pot de tisane, ou suffisamment pour rendre l'aigreur agréable, ou la limonade.

7°. Il est important d'évacuer les premières voies, où il y a ordinairement une grande quantité de matières corrompues. Pour cela l'on donne la poudre N°. 35, & ordinairement après son effet, le malade est mieux au moins pendant quelques heures. Il est très-important de donner ce remède dans les commencements; mais quand on l'a négligé, on peut le donner plus tard, moyennant qu'il ne soit point survenu d'inflammation particulière, & qu'il reste encore un peu de force au malade. Je l'ai donné, & avec un succès marqué, le vingtième jour.

8°. Après avoir enlevé, par ce remède,

remede, une grande partie des matieres qui contribuent à entretenir la fièvre, l'on fait prendre, de deux jours l'un, tant que la maladie dure, quelquefois même tous les jours, une prise de crème de tartre & de rhubarbe N°. 38. Ce remede évacue les matieres corrompues, prévient la corruption des autres, chasse les vers qui sont très-fréquents dans ces maladies, & que le malade rend quelquefois par dessus & par dessous, & qui ont souvent beaucoup de part aux accidents bizarres qu'on observe; enfin, il fortifie les intestins, & sans arrêter les évacuations nécessaires, il modere la diarrhée quand elle est nuisible.

9°. Si, avec la diarrhée, la peau est seche, & qu'en arrêtant la diarrhée on veuille aider la transpiration, on peut, au lieu de rhubarbe, mêler à la crème de tartre de l'ypécacuana, N° 39, qui, donné à petites doses & fréquemment, arrête la diarrhée & favorise la transpiration. Ce remede & le précédent, se prennent le matin; deux heures après, il faut commencer la potion N°. 40, & la continuer régulièrement, de trois

en trois heures , jusqu'à ce qu'on l'interrompe pour redonner l'un des remedes N^o. 38 ou 39 , & on la recommence ensuite , jusqu'à ce que le malade soit beaucoup mieux.

10°. Si les forces étoient extrêmement abattues , & le malade fort angoissé , il faudroit donner avec chaque prise de potion un bol N^o. 41. Si la diarrhée étoit très-forte , on joindroit une ou deux fois par jour à ce bol , vingt grains , c'est-à-dire , le tiers d'un demi-quart d'once , ou la grosseur d'une très-petite feve , de *diascordium* , ou si l'on n'en avoit point , de *thériaque*.

11°. Quand , malgré ces secours , le malade reste dans son état de foiblesse & d'insensibilité , il faut appliquer de grands vésicatoires au gras des jambes ou à la nuque ; quelquefois même , quand il y a beaucoup d'assoupissement ou d'embarras de cerveau , on les met avec grand succès sur toute la tête. On les fait suppurer abondamment , & s'ils se sechent , au bout de quelques jours , on en remet d'autres ; il faut en entretenir long-temps l'écoulement.

12°. Dès que le mal est assez amendé ,

pour que le malade soit quelques heures avec très-peu ou point de fièvre, il faut profiter de cet intervalle pour donner six ou au moins cinq prises du remède N^o. 14, & réitérer la même dose le lendemain, ce qui arrête les accès: (1) on continue à en donner deux doses pendant quelques jours.

13^o. Dès qu'il n'y a plus de fièvre, on met le malade au régime des convalescents; & si les forces ne reviennent pas, on lui donne avec succès pour les rétablir plus vite, trois prises par jour, une à jeun, & l'autre douze heures après, de la thériaque des pauvres N^o. 42, qu'il seroit à souhaiter qu'on introduisît dans toutes les apothicaireries, comme un excellent stomachique fort à préférer à cet égard à l'autre thériaque, qui est une composition ridicule, chere & souvent dangereuse. Il est vrai que celle des pauvres ne fait pas dormir, mais quand on veut procurer du sommeil, il y a beau-

(1) L'observation & l'expérience ont démontré l'utilité du kina, pour écarter la gangrene, & empêcher la putréfaction des matieres animales. Nous croyons donc qu'il est utile dans les fièvres malignes de l'employer, aussi-tôt que les premières évacuations auront précédé.

coup d'autres remedes qui valent mieux que la thériaque. Ceux qui ne craindront pas la dépense, au lieu du remede N°. 42, continueront à prendre tous les jours, pendant quelques semaines, trois prises du remede N°. 14.

§. 248. L'on a dans les campagnes, sur le traitement de ces fievres, un préjugé qu'il faut détruire, non seulement parce qu'il est faux & ridicule, mais encore parce qu'il est dangereux. L'on imagine que des animaux peuvent attirer le venin; pour cela, on met ou des poules, ou des pigeons, ou des chats, ou des cochons de lait aux pieds ou sur la tête du malade, après les avoir ouverts en vie. On les retire quelques heures après, corrompus, & répandants une odeur horrible; & l'on se persuade que c'est le venin dont ils se sont chargés, qui est la cause de cette infection, mais c'est une erreur; ils puent, non point parce qu'ils ont tiré le venin, mais parce qu'ils se sont pourris par l'humidité & par la chaleur; & ils n'ont que l'odeur qu'ils auroient, si on les avoit mis dans tout autre endroit, que le corps d'un

malade , également chaud & humide. Bien-loin d'ôter le venin , ils augmentent la corruption , & il n'y auroit qu'à appliquer plusieurs de ces animaux sur un corps sain dans le lit , & le laisser long-temps dans cet air , pour lui donner une fièvre maligne.

Dans le même but , on attache un mouton au pied du lit pendant plusieurs heures ; ce qui n'est pas aussi dangereux , quoique ce soit toujours un mal , parce que plus il y a d'animaux dans la chambre , plutôt l'air est corrompu , mais ce qui est tout aussi peu sensé. Il est bien certain que les animaux qui environnent le malade , respirent le venin qui sort de son corps , & peuvent en être incommodés , tout comme les personnes qui le soignent , mais ils n'en font pas sortir ; au contraire , en contribuant aussi à corrompre l'air , ils augmentent la maladie. Du faux principe , on tire une fausse conséquence ; l'on dit que , si le mouton meurt , le malade guérira ; ordinairement le mouton ne meurt pas , & quelquefois cependant le malade guérit ; d'autres fois ils meurent tous les deux.

§. 249. Souvent la cause qui produit les fievres malignes, s'allie avec d'autres maladies, & en augmente extrêmement le danger. Elle se mêle, par exemple, avec le venin de la petite vérole & celui de la rougeole. On le connoît par la réunion des accidents qui caractérisent la malignité avec les symptomes de ces maladies. Ces cas sont extrêmement dangereux; ils demandent toute l'attention d'un Médecin, & il n'est pas possible d'en prescrire ici le traitement, qui dépend en général de la combinaison du traitement des deux maladies; mais la malignité demande ordinairement le plus d'attention.



CHAPITRE XVIII.

Des fievres d'accès.

§. 250. **L**Es fievres d'accès, que le peuple appelle fievres tremblantes, « sont celles qui, après un » accès de quelques heures, diminuent » sensiblement, ainsi que tous les » symptomes, & cessent enfin absolu- » ment, de façon cependant que l'accès » revienne ensuite. »

Elles étoient très-fréquentes dans ce pays, il y a quelques années, on peut dire qu'elles y étoient épidémiques; elles sont beaucoup plus rares depuis cinq ou six ans dans la généralité du pays; mais il y en a toujours un assez grand nombre dans tous les lieux où l'on respire l'air marécageux des environs du Rhône, & dans quelques autres endroits, situés dans un air à peu près semblable. (1)

(1) Les pays remplis d'étangs, de marais, d'eaux croupies, de poissons corrompus qui infectent l'air, sont ravagés par les fievres intermittentes. Une partie de la Bresse & de la Dombes, en fournit un exemple frappant. Ses habitants éprouvent en général pendant le quart de leur vie, des fievres tierces ou quartes.

§. 251. Il y en a de plusieurs especes, qui tirent leurs noms de l'ordre dans lequel les accès reviennent.

qui commencent dans les mois de Juillet , Août , & Septembre , qui durent jusqu'au Printemps , quelquefois pendant des années entieres , qui les énervent pendant ce temps , & joignent a l'impossibilité de travailler , les douleurs & les ennuis cruels de la maladie , qui se terminent très-souvent par des obstructions dans les visceres du bas-ventre , l'hydropisie & la mort ; qui abrègent au moins leurs jours , au point de rendre vieillards , ceux qui ont eu le bonheur d'atteindre soixante ans ; qui jettent dans toute leur vie & toutes leurs actions , une tristesse peinte sur les physionomies , qui permet à peine les plus foibles plaisirs. Les payfans du voisinage qui sont attirés dans le temps de la récolte , par l'appât du gain , en rapportent presque tous des fievres intermittentes , qui leur font acheter bien chèrement le fruit de leur travail. Ils en sont plus sûrement & plus fortement attaqués , s'ils veulent se priver du vin , qui en les fortifiant & corrigeant la putridité de l'air , les rend plus propres à résister à la cause du mal. Le bétail même n'est point exempt de maux , il est dans ces pays , foible , petit , mal conformé , avec de gros ventres.

Tous ces maux sont l'effet de la vapeur des étangs , que l'amour de l'indolence des habitants , le desir qu'ont les possesseurs des fonds , de trouver un revenu sûr , acquis sans peine , & les retards que feroient essuyer de nouveaux établissemens , entretiennent. Mais si les uns & les autres calculoient la perte du bonheur d'une longue vie , la diminution de la population & du travail , l'augmentation du produit que donneroit un double nombre d'hommes , qui travailleroient plus fortement , plus long-temps , sans être interrompus par des maladies , & qui feroient tous passer à leurs Seigneurs une partie de leur travail ; nous croyons qu'ils laisseroient bientôt toutes leurs écluses ouvertes ; qu'ils feroient ouvrir eux-mêmes de larges canaux pour conduire les eaux dans les rivieres voisines ; qu'ils convertiroient leurs étangs en prairies & en terres à bled ; qu'ils jouiroient ensuite du plaisir de pouvoir passer sans crainte , la plus grande partie de l'année au milieu de leurs terres , où ils verroient bientôt renître les plaisirs , la population , la durée de la vie , & l'abondance.

Si l'accès revient tous les jours, c'est ou une vraie quotidienne, ou une double tierce. On peut les distinguer l'une de l'autre, en ce que, dans la quotidienne, les accès sont longs & se ressemblent tous; elle n'est pas fréquente. Dans la double tierce, ils sont moins longs, & il y en a alternativement un plus léger, & un plus fort.

Dans la fièvre tierce, les accès reviennent de deux jours l'un.

Dans la quarte, ils reviennent seulement le quatrième jour; & le malade a deux jours de bons.

Les autres espèces sont très-rares.

Ce que nous avançons ici, n'est point le fruit d'une imagination échauffée en faveur de l'humanité, qui se perd au milieu des avantages chimériques; c'est le résultat de l'expérience de tous les pays du monde, & de cette réflexion si simple, qu'une terre sans bras ne produiroit que des fruits sauvages & des bêtes fauves à son possesseur, & qu'elle ne lui sera lucrative, qu'en multipliant les bras & les travaux, sur lesquels il aura droit de prélever une partie du produit. On peut joindre à cette réflexion le calcul apprécié du revenu que donneroient les terrains fertiles couverts par les étangs, travaillés, ainsi que les terrains voisins, par un plus grand nombre de bras plus sains, comparé avec le revenu actuel de ces mêmes étangs, qui ne fournissent d'ailleurs que de mauvais poissons, nuisibles peut-être à leur tour à ceux qui s'en nourrissent. Mais lorsque la voix de l'humanité parle aussi fortement, celle de l'intérêt devoit-elle se faire entendre?

Nous ne pouvons, sur ces grandes choses, faire que des vœux impuissants; c'est à la sagesse du Ministère à en prendre connoissance, & à faire cesser des maux qui intéressent l'État, & les hommes.

J'ai vu une véritable quinte , & une véritable septimane , qui revenoit tous les Dimanches.

§. 252. Le premier accès de fièvre intermittente , attaque souvent dans le temps qu'on se croit le mieux portant. D'autres fois , il est précédé par un sentiment de froid & d'engourdissement , qui dure quelques jours avant que l'accès se déclare. Il commence par des bâillements , des lassitudes , une foiblesse , des froids , des frissons , des tremblements ; par la pâleur des extrémités , par des nausées , & quelquefois par un vomissement. Le pouls est vite , foible & petit , & la soif assez grande.

Au bout d'une heure ou deux , rarement trois ou quatre , il survient une chaleur , qui augmente insensiblement & devient extrême. Alors tout le corps devient rouge , l'anxiété diminue , le pouls est plus fort & plus grand , la soif est excessive ; le malade se plaint d'un mal de tête violent , & d'une douleur dans tous les membres ; mais d'une douleur différente de celle qu'il souffroit pendant le froid ; enfin , après avoir été dans cette chaleur pendant

quatre, cinq, six heures, il tombe dans une sueur générale de quelques heures. Tous les symptômes, dont on vient de parler, diminuent, & souvent le sommeil survient.

Après ce sommeil, le malade se réveille souvent sans fièvre; il ne lui reste alors qu'une lassitude, & de la foiblesse. Quelquefois le pouls, entre les accès, est dans son état naturel; souvent il reste un peu plus vite qu'en santé, & ne reprend sa première lenteur, que quelques jours après le dernier accès.

Un des symptômes qui caractérisent le plus particulièrement ces fièvres, c'est la nature des urines que le malade rend sur la fin de l'accès. Elles sont rougeâtres, & elles déposent un sédiment qui ressemble exactement à de la brique pilée. Quelquefois elles sont écumeuses, & il se forme au dessus une pellicule qui s'attache aux côtés du verre.

§. 253. La durée de chaque accès n'est point fixe, elle varie suivant l'espèce de la fièvre & plusieurs autres circonstances. Les accès reviennent quelquefois précisément à la même heure; d'autres fois ils avancent d'une,

deux ou trois heures ; quelquefois ils retardent d'autant ; l'on a cru remarquer , que les fievres dont les accès anticipoient , se terminoient plutôt que les autres ; mais ce n'est point une regle générale.

§. 254. L'on distingue les fievres d'accès en fievres de Printemps ou d'Automne. L'on appelle fievres de Printemps , celles qui régner depuis le mois de Février jusqu'à la fin de Juin ; fievres d'Automne , celles qui régner depuis le mois de Juillet jusqu'au mois de Janvier. Leurs caracteres essentiels sont les mêmes , ce ne sont point proprement des maladies différentes ; mais les circonstances variées qui les accompagnent , méritent quelque attention. Ces circonstances dépendent de la saison , & de la constitution des corps dans ces saisons. Les fievres de Printemps sont quelquefois jointes à une disposition inflammatoire , parce que c'est la disposition des corps dans ce temps-là ; & comme tous les jours la saison devient plus favorable , elles sont ordinairement assez courtes. Celles de l'Automne sont souvent mêlées d'un

principe de putridité , & comme la saison devient fâcheuse , elles sont plus opiniâtres.

§. 255. Les fievres d'Automne commencent très-rarement en Juillet, beaucoup plus souvent en Août ; & leur longueur a répandu cette frayeur qu'on a des fievres qui commencent dans ce mois. Mais le préjugé a cru que leur danger venoit des influences du mois d'Août ; c'est une misérable erreur ; il vaut mieux qu'elles commencent en Août , que dans les mois suivants , parce qu'elles sont d'autant plus opiniâtres , qu'elles paroissent plus tard. Ces fievres s'annoncent quelquefois comme des fievres putrides , & ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'elles se réglent en fievres d'accès ; mais heureusement il n'y a pas de danger à s'y tromper , & à employer le traitement marqué pour les fievres putrides. Le sédiment couleur de brique, & sur-tout la pellicule au dessus des urines , sont ordinaires dans les fievres d'Automne , & manquent souvent dans celles de Printemps. « Dans celles-ci , les urines » sont d'ordinaire moins rouges , &

» tirent plutôt sur le jaune ; il se for-
 » me dans le milieu une espece de
 » nuage. Elles déposent un sédiment
 » blanc, qui est un bon augure. »

§. 256. Ordinairement les fievres d'accès ne sont pas mortelles ; celles de Printemps, se dissipent même souvent sans aucun remede, après quelques accès. Il n'en est pas de même de celles d'Automne, qui durent très-long-temps, & même quelquefois jusqu'au Printemps, si on les laisse sans remedes, ou si on ne les traite pas bien.

Les fievres quartes sont toujours plus rebelles que les tierces ; ce sont celles que les malades gardent quelquefois pendant des années. Dans les pays marécageux, quand on a la fievre, non seulement elle est très-longue, mais elle a de fréquentes récidives.

§. 257. Quelques accès de fievre ne sont pas extrêmement nuisibles ; il arrive même quelquefois, qu'ils produisent quelque changement favorable dans la santé, & détruisent les germes de quelques maladies de langueur ; mais on se trompe en les regardant généralement comme salutaires. S'ils durent long-

temps, s'ils sont longs & violents, ils affoiblissent tout le corps, ils dérangent toutes les fonctions, & sur-tout les digestions; ils rendent les humeurs âcres, & jettent dans plusieurs maladies chroniques, entr'autres la jaunisse, l'hydropisie, l'asthme, & les fièvres lentes; quelquefois même les vieillards & les gens très-foibles meurent dans l'accès, & c'est toujours dans le temps du froid.

§. 258. L'on a un remede immanquable pour la guérison de ces fièvres; c'est le *kina* ou *kinkina*, ainsi l'on est toujours sûr de les dissiper, & il n'y a de difficulté que celle de savoir, s'il n'y a point d'autre cause de maladie, compliquée avec la fièvre, à laquelle le *kina* pût nuire: s'il y en a, il faut les détruire par leurs remedes particuliers (1).

(1) Cet admirable remede n'est connu en Europe que depuis cent vingt ans; nous en avons l'obligation aux Espagnols, qui le trouverent au Pérou, dans la Province de *Quito*; la Comtesse de Chinchon fut la premiere Européenne qui en fit usage en Amérique, & il arriva d'abord en Espagne, sous le nom de *poudre de la Comtesse*. Les maisons des *Jésuites* en ayant fait distribuer beaucoup, il se répandit sous le nom de *poudre des Jésuites*; il a été connu encore sous d'autres noms; on ne l'appelle aujourd'hui que *kina*, ou *écorce du Pérou*. Il essuya d'abord de très-grandes oppositions;

§. 259. Dans les fievres de Printemps, si les accès ne sont pas violents, si le malade est bien entre les accès, que son appétit, ses forces, son sommeil ne se perdent pas, il ne faut rien faire du tout, que mettre le malade *au régime des convalescents*. C'est celui qui convient assez généralement à tous ceux qui ont ces fievres; parce que si on les mettoit au régime des maladies aiguës, on les affoibliroit inutilement; & si l'on ne retranchoit rien de leurs aliments, comme il ne se fait point de

les uns le regardoient comme un remede divin, les autres comme un poison; & l'animosité ayant augmenté les préjugés, il a fallu près d'un siecle avant que tous les esprits fussent fixés sur son véritable usage. Mais enfin, il paroît que depuis près de vingt ans, l'on est généralement revenu des préventions défavorables à ce remede. L'insuffisance des autres dans plusieurs cas, son efficacité, les cures admirables & sans nombre qu'il a opérées & qu'il opere tous les jours, le nombre de maladies, très-différentes des fievres, dans lesquelles il est le souverain remede, ses effets dans les maladies chirurgicales les plus fâcheuses, le bien-être, la force, la gaieté dans laquelle il met ceux qui en font usage, ont enfin dessillé tous les yeux, & on lui donne presque unanimement le premier rang parmi les remedes les plus efficaces. On ne croit plus qu'il *gâte l'estomac*, qu'il *fixe la fievre sans la guérir*, qu'il *renferme le loup dans la bergerie*, qu'il jette dans le *scorbut*, l'*asthme*, l'*hydropisie*, la *jaunisse*; l'on est au contraire persuadé qu'il prévient tous ces maux, & que, s'il nuit quelquefois, ce n'est, comme tous les bons remedes, que quand il est falsifié, ou mal ordonné, ou mal pris, ou enfin quand il se trouve dans le tempéramment quelques singularités inconnues, (c'est ce qu'on appelle *Idyosyncrasies*) qui en pervertissent l'effet.

digestion

digestion pendant tout le temps de l'accès, & que l'estomac est toujours un peu affoibli par la maladie, il se formeroit des crudités qui entretiendroient la fièvre. L'on ne doit point prendre d'aliments solides, au moins deux heures avant l'accès.

§. 260. Si la fièvre revient après le sixième ou le septième accès, & que le malade ne paroisse avoir aucun besoin de purger, ce qu'on apprendra à connoître dans le chapitre des remèdes de précaution, (1) on lui donne le *kina*, qui est la poudre N°. 14. Si la fièvre est quotidienne, ou double tierce, on en donne trois quarts d'once, ou six prises entre deux accès; & comme l'on n'a que dix ou douze, tout au plus quatorze ou quinze heures, il ne faut mettre qu'une heure & demie d'intervalle entre chaque prise. On peut placer deux bouillons dans tout ce temps-là, entre deux prises.

(1) Il est très-rare que les fièvres intermittentes n'exigent aucun purgatif pour leur guérison, sur-tout dans les pays de putridité. Il y a toujours une cause matérielle à ce genre de maladies, dont la nature se débarrasse plus aisément par les selles que par toute autre voie; & comme il n'y a rien à craindre d'un purgatif léger, tel que ceux des Numéros 11 ou 23, nous croyons que la prudence veut qu'on leur fasse toujours précéder une ou deux fois l'usage du *kina*.

Quand la fièvre est tierce, il faut en donner une once, ou huit prises entre les deux accès; on en prend une de trois en trois heures.

Quand elle est quarte, j'en donne une once & demie de la même façon. Il est inutile de vouloir arrêter les accès avec de moindres doses; c'est en les donnant trop petites qu'on échoue si souvent: on crie contre le remède, on le croit inutile, mais il ne l'est que par la faute de ceux qui l'emploient. Il faut que la dernière prise soit donnée deux heures avant l'accès.

Souvent, après ces doses de kina, l'accès manque; mais soit qu'il manque, ou qu'il revienne, il faut après que son temps est passé, en redonner la même quantité, qui emporte certainement le second accès. On continue ensuite, pendant six jours, de donner la moitié de cette dose, entre le temps qu'auroient rempli les accès, s'ils étoient venus; & pendant tout ce temps-là, le malade prend le plus d'exercice qu'il peut.

§. 261. Si les accès sont très-forts, le mal de tête très-violent, le visage

rouge, le pouls plein & dur, s'il y a de la toux, si, lors même que l'accès est passé, le pouls conserve de la dureté, si les urines sont ardentes, la langue fort sèche, il faut saigner & faire boire beaucoup de tisane d'orge N°. 3. Ces deux remèdes mettent ordinairement dans l'état décrit §. 259. L'on peut alors donner, dans un jour libre, trois ou quatre prises de la poudre N°. 24, & ensuite l'on abandonne la maladie pendant quelques accès. Si elle ne finit pas, on vient au kina.

Si le malade, hors même des accès, avoit la bouche mauvaise, du dégoût, des maux de reins, des douleurs de genou, des inquiétudes, de mauvaises nuits, on pourroit le purger, avant que de lui donner le kina, avec la poudre N°. 21, ou la potion N. 23.

§. 262. Dans les fièvres d'Automne, si elles s'annoncent continues, à peu près comme les fièvres putrides, on fait boire abondamment de la tisane d'orge N°. 3, & au bout de deux ou trois jours, si les signes d'embarras dans l'estomac continuent, on donne le

remede N°. 34, ou celui N°. 35. (1) Si après ce remede les signes de putridité continuent encore, on purge avec plusieurs prises de la poudre N°. 24, ou les gens robustes, avec celle N°. 21; & quand la fièvre est tout-à-fait réglée, on donne le kinkina comme §. 260.

Mais comme les fièvres d'Automne sont plus opiniâtres, après l'avoir discontinué huit jours, quoiqu'il ne soit revenu aucun accès, il faut en redonner, encore pendant huit autres jours, trois prises par jour; sur-tout si la fièvre étoit quarte; & même, dans cette espece, je l'ai souvent fait prendre six fois de huit en huit jours.

Le peuple aura de la peine à se soumettre à cette cure, qui est coûteuse par le prix du *kina*; mais je n'ai pas cru que cela dût m'empêcher de l'indiquer comme la seule qui soit certaine; car rien ne peut remplacer ce remede, c'est le seul sûr, & le seul innocent dans tous les cas. L'on a été imbu pendant long-temps de préjugés contraires; l'on croyoit qu'il gâtoit

(1) Voyez, §. 241. les cas dans lesquels on doit employer ce second remede, préférablement au premier.

l'estomac, & pour prévenir cela, on donnoit à manger une heure après. Bien-loin de gêner l'estomac, c'est le remede du monde qui le fortifie & le rétablit le mieux, & c'est une coutume nuisible, quand on est obligé de le donner souvent, que de manger une heure après. L'on croyoit qu'il laissoit des obstructions, & qu'il conduisoit à l'hydropisie; l'on fait aujourd'hui que ce qui obstrue & conduit à l'hydropisie, c'est la longueur de la fièvre. Non seulement le *kina* empêche ce malheur, mais lorsqu'il est arrivé, parce qu'on ne s'en est pas servi, son usage guérit cette maladie. En un mot, s'il y a quelque maladie jointe à la fièvre, quelquefois cela empêche l'effet du *kina*, sans le rendre nuisible; mais quand la fièvre est seule, il a toujours fait, & fera toujours, tout le bien possible. Je parlerai ailleurs des moyens qui peuvent y suppléer, quoiqu'imparfaitement.

Dès qu'on a commencé le *kina*, il faut bien se garder de se purger; la purgation redonneroit la fièvre.

§. 263. La saignée n'est jamais, ou presque jamais nécessaire dans la fièvre

quarte, qui attaque en Automne plutôt qu'au Printemps, & avec des symptômes de putridité, plutôt que d'inflammation. (1)

§. 264. Le malade doit, une couple d'heures avant que l'accès commence, boire tous les quarts d'heure un petit verre tiède de thé de sureau, adouci avec du miel, & se promener doucement ; cela lui procure une légère sueur qui rend le froid, & par-là même tout l'accès plus doux. Il continue la même boisson pendant tout le temps du froid, & quand la chaleur est venue, il peut, ou la continuer, ou lui substituer celle N°. 2, qui est plus rafraîchissante ; mais il n'est plus nécessaire de boire tiède, il suffit de ne pas boire

(1) La saignée est communément nuisible dans les fièvres intermittentes. En affoiblissant la nature, elle la rend moins propre à combattre la cause du mal ; elle diminue pour quelque temps la fièvre, mais elle la convertit souvent en continue, avec des redoublements, & même en lente, d'intermittente qu'elle étoit ; elle la prolonge, & retarde en général les excrétions qui doivent terminer les accès, & qui sont salutaires : elle donne lieu par-là aux engorgements & aux obstructions des viscères ; elle est une des causes qui concourent à rendre les fièvres intermittentes si rares dans les Villes, comparativement aux campagnes ; elle ne convient que dans les cas d'une pléthore évidente, ou d'une inflammation grave. On réussira ordinairement à calmer les douleurs de tête, par des lave-pieds, des lavements, & des applications froides sur-le front.

trop froid. Quand la sueur est finie, on essuie bien le malade, & il peut se lever. Si l'accès étoit fort long, on pourroit donner pendant la sueur, un peu de gruau, ou quelque'autre aliment semblable.

§. 265. Quelquefois la première dose, & même les premières doses de *Kina* purgent. Ce n'est pas un mal, mais pendant qu'il purge, il n'arrête ordinairement pas la fièvre, ainsi il faut regarder ces doses comme perdues à cet égard, & en redonner d'autres qui cessent de purger, & arrêtent les accès. Si la diarrhée continuoit, on le suspendroit un jour pour donner un demi-quart d'once de rhubarbe; ensuite on le recommenceroit, & si la diarrhée persistoit, on mêleroit à chaque prise quinze grains de thériaque; mais ce n'est que dans ce cas qu'on doit le mêler; toutes les autres choses auxquelles on l'associe affoiblissent sa vertu.

§. 266. Avant que l'on connût l'usage du *kina*, l'on se servoit des autres amers, qui ont aussi beaucoup de qualités, mais qui lui sont cependant bien inférieurs. L'on trouvera N°. 43, trois

remedes de cette espece qui sont très-bons , & dont j'ai souvent éprouvé l'utilité ; mais d'autres fois , j'ai été obligé de les abandonner pour venir au *kina*. La limaille de fer , qui entre dans la composition du troisieme , est très-fébrifuge dans certains cas. J'ai guéri avec ce remede , au milieu de l'Hiver 1753 , d'une fièvre quarte , un malade que je n'avois pas pu déterminer à prendre du *kina*. Il est vrai qu'il étoit extrêmement docile pour le régime , & qu'au plus fort de l'hiver , il montoit tous les jours à cheval , & prenoit d'autres exercices en plein air , jusqu'à ce qu'il commençât à transpirer abondamment.

§. 267. Un autre moyen aisé dont je me suis servi souvent , avec un entier succès , contre les fièvres tierces , mais qui ne m'a réussi que deux fois dans les quartes , c'est de faire suer abondamment le malade dans le temps que l'accès doit venir. Pour cela , il boit trois ou quatre heures à l'avance , l'infusion de sureau miélée , comme je l'ai déjà dit §. 264 , & une heure avant le moment du frisson , il se met au lit ,
&

& on lui donne, aussi chaud qu'il peut le boire, le remede N°. 44.

J'en ai aussi guéri quelques - unes, & tierces & quartes, l'an 1751 & en 1752, en donnant, de quatre en quatre heures, entre les accès, la poudre N°. 45. Mais outre qu'elle m'a manqué plusieurs fois, & qu'elle ne guérissoit point aussi promptement, elle affoiblissoit quelques malades, elle leur dérangeoit l'estomac; & deux fois, quoiqu'elle eût guéri la fièvre, je fus obligé de recourir au kina, pour rétablir entièrement la santé. Mais comme ces moyens sont peu coûteux, & réussissent souvent, j'ai cru devoir les indiquer.

§. 268. L'on vante une quantité d'autres remedes pour les fièvres; aucun n'est aussi efficace, que ceux que je viens d'indiquer; plusieurs sont dangereux; ainsi il est prudent de ne pas s'en servir. L'on débite depuis quelques années, des poudres, sous le nom de poudres de Berlin, qui ne sont qu'un kina masqué, quelquefois entièrement éventé, & toujours vendu très-chèrement. Un kina choisi, & fraîchement préparé, est fort à préférer.

§. 269. J'ai vu souvent des payfans qui avoient une fièvre d'accès depuis plusieurs mois, & qui avoient employé beaucoup de mauvais remèdes, & n'avoient observé aucun régime. Je me suis très-bien trouvé de leur donner les remèdes N°. 34 ou 35; & ensuite pendant quelques jours, celui N°. 38; après cela, on leur donne le kina, (voyez §. 260.) ou les autres fébrifuges, (voyez §. 266, 267.) après quoi on les met, pendant quelque temps, à l'usage de la thériaque des pauvres, (voyez §. 247. art. 13.) afin de rétablir les digestions qui sont tout-à-fait dérangées. (1)

(1) Il est des cas assez fréquents dans quelques endroits, où la blancheur de la langue, un goût putride à la bouche, le dégoût pour les aliments, persévèrent malgré plusieurs purgatifs par haut & par bas, avec la fièvre. Alors on doit rendre la première dose de kina, que le malade prendra tous les matins, s'il est hors de l'accès, purgative, en y ajoutant trois ou six grains de jalap, ou une vingtaine de rhubarbe en poudre.

Lorsqu'on craint les obstructions du bas-ventre, cette manière de donner le kina est très-avantageuse; on pourra joindre de petites doses de sel ammoniac, & des préparations de fer aux autres prises; ce qui en rend l'effet plus sûr.

Les eaux minérales qui sont apéritives & purgatives, ont rendu quelquefois les plus grands services. On doit leur faire précéder l'usage du kina, & les employer hors le temps de la fièvre, dans les tempéraments glaireux ou bilieux, qui annoncent par un teint jaune, sale, que les sécrétions des viscères du bas-ventre ne se font point aisément.

§. 270. Il y a quelques fièvres d'accès, qu'on appelle *pernicieuses*, dont chaque accès est accompagné des plus violents symptômes; le pouls est petit & irrégulier, le malade excessivement abattu, évanouissant fréquemment, ayant des angoisses inexprimables, des convulsions, un assoupissement profond, un délire continu, des envies d'aller à selle ou d'uriner continues & inutiles. Le mal est très-pressant; le malade peut mourir dès le troisième accès, & passe rarement le sixième, s'il n'est pas bien conduit. Il n'y a pas un moment à perdre, & il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de lui donner incessamment le kina, comme §. 260, afin de supprimer les accès suivants. Souvent ces fièvres sont compliquées avec beaucoup de putridité dans les premières voies; quand cette complication est bien démontrée, on peut, immédiatement après la fin d'un accès, donner une prise d'ypécacua, N^o. 35, & dès que son effet est fini, on ordonne le kina. Mais je m'étends peu sur ces fièvres, parce qu'elles ne sont pas fréquentes, & que le traitement en est

trop délicat pour qu'on puisse les traiter sans Médecins ; j'ai seulement voulu les faire connoître , afin que quand elles se présenteroient , on fût instruit du danger.

§. 271. La même cause qui produit ces fievres d'accès, occasionne souvent des maladies qui reviennent périodiquement à la même heure , sans frisson , sans chaleur , & souvent sans vitesse dans le pouls : ces maux suivent presque toujours l'ordre des fievres quotidiennes ou tierces , plus rarement celui des quartes. J'ai vu des vomissemens & des envies de vomir très-violentes , avec une angoisse inexprimable ; des oppressions très-fortes , des coliques les plus cruelles , des palpitations effrayantes , des maux de dents excessifs , des maux de tête , & très-fréquemment des douleurs inouïes sur un œil , la paupiere , le sourcil & la tempe du même côté , avec une rougeur de l'œil & un larmoyement continuel. J'ai même vu , deux fois , un gonflement si prodigieux que l'œil sortoit de plus d'un pouce de la tête , couvert par la paupiere , qui elle-même étoit extrê-

mement enflée. Tous ces maux commencent très-régulièrement à une certaine heure, durent à peu près le temps d'un accès, & finissent sans aucune évacuation sensible, pour revenir précisément à pareille heure, le lendemain ou le surlendemain.

Il n'y a qu'un remède qui puisse arrêter ces accès, c'est le kina, donné comme §. 260. Rien ne soulage pendant l'accès, & tous les autres remèdes ne suspendent pas même le mal; mais j'ai guéri avec le kina de ces maux, & sur-tout de ceux des yeux qui sont très-fréquents, qui duroient depuis plusieurs semaines, & pour lesquels on avoit employé inutilement saignées, purgatifs, bains, eaux, vésicatoires, une foule de remèdes. Si l'on en donne une dose suffisante, le premier accès est très-léger, le second manque, & je n'ai point vu de rechûte comme après les accès ordinaires de fièvre.

§. 272. Dans les endroits où la nature de l'air rend ces fièvres fréquentes, l'on doit brûler souvent dans les chambres, sur-tout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois

aromatiques ; mâcher tous les jours des grains de genievre , & employer pour boisson une infusion fermentée de cette même graine. Ces deux remedes sont d'une très-grande efficacité pour raccommoder les estomacs les plus foibles, pour prévenir les obstructions , & pour faciliter la transpiration ; & comme ce sont-là les causes qui entretiennent le plus opiniâtrément ces fievres , rien n'en préservera plus sûrement que ces secours , qui sont si faciles. (1)

(1) A ces moyens de préserver & de guérir les fievres intermittentes , on peut ajouter l'usage d'un vin où on aura fait infuser du kina. Le vin est le dissolvant le plus propre à enlever à cette écorce ses parties actives ; il a réussi dans plusieurs cas , où de fortes doses de kina en substance avoient manqué d'opérer l'effet qu'on en attendoit. On fait infuser une once de kina pilé grossièrement dans chaque livre de bon vin. On finit de le préparer , & on le donne de la même maniere que celui qui est prescrit Numéro 43. Lorsqu'on n'en use que dans les vues de se préserver de la fievre , la moitié de cette dose peut suffire.



CHAPITRE XIX.

Des Erésipelles, & des piquures d'animaux.

§. 273. **L'**Erésipelle, que le peuple appelle le *Violet*, est quelquefois une maladie très-légère qui paroît sur la peau, sans que le malade ait eu aucune indisposition; elle attaque ordinairement le visage ou les jambes. La peau se tend, devient rude & rouge, mais la rougeur disparoît si l'on presse avec le doigt, & reparoît dès qu'on le retire. Le malade sent dans la partie affligée une chaleur brûlante qui l'inquiète & quelquefois l'empêche de dormir. Le mal augmente pendant deux ou trois jours, reste dans son plus haut période un jour ou deux, & diminue; alors la peau malade tombe en grosses écailles, & tout est fini.

§. 274. D'autres fois c'est une maladie plus grave, qui commence par un frisson très-fort, suivi d'une chaleur brûlante, d'un mal de tête violent, de maux de cœur ou envies de vomir,

qui ne cessent que quand l'érysipelle paroît, ce qui n'arrive quelquefois que le second ou même le troisième jour. Alors la fièvre diminue & les maux de cœur finissent, mais souvent il reste un peu de fièvre & du dégoût pendant tout le temps que l'érysipelle augmente. Quand elle attaque le visage, le mal de tête continue jusqu'à ce qu'elle soit sur son déclin ; la paupière se gonfle, l'œil se ferme, le malade n'a aucun moment de tranquillité. Souvent le mal passe d'une joue à l'autre, & se répand successivement sur le front, le col, la nuque ; alors la maladie dure plus long-temps qu'à l'ordinaire. Souvent même, si la maladie est forte, la fièvre subsiste, le cerveau s'engorge, le malade rêve, son état est très-dangereux, & quelquefois, s'il n'est pas très-bien secouru, il succombe, surtout quand l'âge se joint à la maladie. Une érysipelle très-forte sur le col occasionne une esquinancie qui peut être très-fâcheuse.

Quand elle attaque la jambe, toute la jambe enfle, & l'irritation se communique même à la cuisse.

Dès que l'érésipelle est un peu forte, elle est couverte de petites pustules pleines d'une eau claire comme celles qui surviennent à une brûlure, qui ensuite se séchent & s'écaillent. J'ai vu quelquefois, sur-tout quand l'érésipelle attaquoit le visage, que l'humeur qui sortoit de ces pustules, étoit extrêmement visqueuse, & formoit des croûtes épaisses qui ressembloient presque aux croûtes de lait des petits enfants, & restoient plusieurs jours avant que de tomber.

Quand l'érésipelle est violente, elle dure quelquefois huit, dix, douze jours dans le même état, & enfin elle se dissipe par une sueur abondante, qui est quelquefois annoncée par un malaise accompagné de frissons & d'un peu d'angoisse qui durent quelques heures. Pendant tout le temps de la maladie, toute la peau est très-seche, & même l'intérieur de la bouche.

§ 275. Il est rare que l'érésipelle suppure, & quand cela arrive, c'est toujours une mauvaise suppuration, qui dégénere aisément en ulcere. Il y a quelquefois des épidémies d'éresi-

pelles malignes qui se gangrènent aisément.

§. 276. L'érésipelle change souvent de place ; elle se retire tout-à-coup ; le malade est mal à son aise ; il a des envies de vomir, de l'angoisse, de la chaleur ; l'érésipelle reparoît ailleurs, & il est guéri. Mais si, au lieu de reparoître sur une autre partie de la peau, l'humeur se jette sur le cerveau ou la poitrine, le malade périt en peu d'heures, & ces changements funestes arrivent quelquefois sans qu'il soit possible de les attribuer à aucune erreur du malade ou du Médecin.

Quand le transport se fait sur le cerveau, le malade tombe d'abord dans les rêveries, avec un visage allumé & des yeux très-vifs ; il devient bientôt frénétique, & meurt léthargique.

Si le poumon est attaqué, l'oppression, l'angoisse, la chaleur sont inexprimables.

L'humeur se jette aussi sur la gorge, & produit une esquinancie promptement mortelle.

§. 277. Il y a des personnes pour qui

l'érésipelle est une maladie habituelle. Si elle attaque souvent le visage, c'est ordinairement le même côté, & l'œil en est à la fin considérablement affoibli.

§. 278. L'érésipelle dépend de deux causes, d'une humeur âcre & ordinairement bilieuse, répandue dans le sang, & de ce que cette humeur ne s'évacue pas bien par la transpiration.

§. 279. Quand le mal est léger, tel qu'il est décrit §. 273, il suffit d'entretenir une transpiration abondante, sans échauffer, & il n'y a rien de tel dans ces cas-là que le régime & un usage abondant de nitre & de thé de sureau. Ainsi l'on se prive de viande, d'œufs & de vin; l'on vit d'un peu de légumes & de fruits; l'on boit abondamment d'infusion de sureau, & l'on prend de trois en trois heures demi-dragme de nitre, ou, ce qui revient au même, on en mêle trois dragmes à la quantité de sureau qu'on peut boire dans un jour. L'on peut aussi mettre le nitre en bol avec de la conserve de sureau. Ces remèdes entretiennent la liberté du ventre; & augmentent les urines & la transpiration.

§. 280. Quand le mal est plus grave , si la fièvre est très-forte & le pouls en même temps fort ou dur, il faut faire une saignée ; mais dans cette maladie il ne faut jamais la faire abondante , il vaut mieux , supposé qu'on n'ait pas tiré assez de sang, en faire ensuite une seconde , & même une troisième si la fièvre est forte , comme cela arrive très-souvent ; elle est même quelquefois d'une violence qui la rend extrêmement dangereuse , & dans des cas de cette espèce la nature a quelquefois sauvé les malades en excitant des hémorrhagies de quatre ou cinq livres , & un médecin éclairé & prudent peut prendre sur lui de l'imiter ; mais je n'ose pas donner ce conseil à la classe des Médecins pour laquelle j'écris , & il est plus sûr pour eux de multiplier les saignées dans ce cas , que d'en faire une trop forte. Ces fièvres érépélateuses sont souvent l'effet d'un long échauffement.

Après la saignée *on met au régime* ; on donne des lavements jusqu'à ce que la fièvre ait diminué sensiblement , & l'on fait boire abondamment de la tisane d'orge, N^o. 3.

Quand la fièvre a un peu diminué, on purge avec le remède N^o. 23, ou en donnant tous les matins quelques prises de crème de tartre, N^o. 24. La purgation est absolument nécessaire pour évacuer la bile croupissante, qui est ordinairement la cause première de ces éréripelles violentes. L'on est même quelquefois obligé, si le mal est long, le dégoût opiniâtre, la bouche mauvaise, la langue sale; s'il n'y a que peu de fièvre & point de crainte d'inflammation, de donner les remèdes N^o. 34 ou 35, qui par les secousses qu'ils occasionnent, dissipent ces embarras mieux que les purgatifs. (1)

Après ces évacuations ordinairement le mal s'amende; mais il faut cependant quelquefois y revenir le lendemain, ou le surlendemain, sur-tout si le mal est à la tête. Les purgatifs sont le vrai

(1) Les émétiques réussissent très-bien, lorsque la première vivacité de l'inflammation est passée, si le malade a des nausées. Ils enlèvent promptement une bile âcre, qui est souvent le foyer du mal; ils excitent les sueurs, qui sont toujours utiles dans les éréripelles. On observe constamment à Lyon, qu'ils sont presque toujours indiqués, & souvent nécessaires; qu'ils diminuent la maladie, & en abrègent le terme, lorsqu'ils sont prescrits de bonne heure, après les premiers symptômes de relâchement.

remède de cette maladie quand elle occupe cette partie ; en emportant la cause du mal , ils le diminuent , & ils en préviennent les suites fâcheuses.

Quand après les évacuations la fièvre continue à être très-forte , il faut donner toutes les deux heures & même plus souvent , une cuillerée du remède N^o. 10 , mêlée à un verre de tisane.

Il est très-utile , quand le mal est à la tête , de baigner souvent les jambes dans l'eau tiède ; l'on doit même , s'il est violent , appliquer des sinapismes à la plante des pieds. J'ai vu ce remède attirer sur les jambes , au bout de quatre heures , une érépelle qui couvroit le nez & les yeux. Quand le mal commence à se dissiper par la sueur , il faut l'aider par le thé de sureau & le nitre ; (voyez §. 279.) il est utile d'entretenir la transpiration pendant quelques jours.

§. 281. Les meilleures applications qu'on puisse employer sont 1^o. l'herbe à robert , (*geranium robertianum*) , ou le cerfeuil , ou le persil , ou la fleur de sureau ; souvent même , si le mal est léger , il suffit d'y mettre un linge fort

doux , que quelques personnes pourraient de farine séchée. 1)

2°. S'il y a une bien grande inflammation , & qu'on puisse avoir beaucoup de régularité , des flanelles trempées dans une forte décoction de sureau & appliquées tièdes , sont ce qui soulage le plus promptement. J'ai apaisé par ce remède les douleurs horribles du *feu Saint Antoine* , qui est une espèce d'érysipelle , mais cruelle , & qui a des caractères singuliers.

3°. L'on emploie aussi avec grand succès l'emplâtre d'émail, N°. 46 , & la poudre d'émail indiquée dans le même N°. Les farines , cette poudre , les autres poudres vantées dans cette

(1) Toutes les applications qui favorisent la transpiration conviennent dans les érysipelles ; toutes celles qui l'arrêtent , nuisent ; soit qu'elles agissent en bouchant les pores , ce que les huiles , les graisses , la cire , & les emplâtres produisent ; soit qu'elles repercutent l'humour , ce que le froid , les astringents , & les acides opèrent. On doit donc dans tous les cas s'abstenir des unes & des autres.

Les érysipelles de la face méritent encore plus d'attention , lorsqu'on applique des linges trempés dans une liqueur , quelle qu'elle soit , on est exposé à les voir se refroidir , & devenir repercussifs , si on n'a le plus grand soin de les couvrir avec d'autres linges froids & chauds , & de les renouveler très-souvent. L'observation même a prouvé que ces érysipelles se terminoient aussi promptement , sans autre application que des linges propres , usés , chauds , changés très-fréquemment , qu'avec les applications les mieux indiquées.

maladie conviennent sur-tout quand il suinte , des petites vessies , une eau qu'il est bon d'absorber par l'application de ces poudres , sans quoi elle pourroit écorcher & même ulcérer la partie. (1)

Toutes les autres emplâtres dans lesquelles il entre des graisses ou des résines , sont très-dangereuses ; elles ont souvent produit la rentrée de l'érysipelle , son ulcération , la gangrene. Si les personnes sujettes à cette maladie appliquent quelque emplâtre de cette espece sur la peau , lors même qu'elle est la plus saine , il survient d'abord une érysipelle.

§. 282. Quand l'humeur de l'érysipelle rentre & se jette sur le cerveau , sur la gorge , sur le poumon , ou sur quelque autre partie intérieure , il faut faire une saignée , appliquer les vésicatoires aux jambes & faire boire abondamment du thé de sureau nitré.

(1) Lorsqu'il y a sur la peau de petites vessies ou phlyctenes , il faut les percer dans la partie la plus déclive avec une aiguille , & comprimer ensuite doucement avec des linges propres & souples ces petites tumeurs , pour évacuer toute la sérosité âcre qu'elles contiennent. Cette méthode nous paroît préférable à l'application des poudres , qui en se collant avec la peau & la sérosité , peuvent arrêter la transpiration.

§. 283. Les personnes sujettes aux érépelles habituelles, qui reviennent souvent, doivent s'imposer la loi d'éviter le lait, la crème, tous les aliments gras & visqueux, les pâtes, les viandes noires, les aromates, les vins épais & fumeux, la vie sédentaire, les passions vives & sur-tout la colere, & s'il est possible, le chagrin. Elles doivent vivre principalement d'herbages, de fruits, de choses un peu aigres & qui tiennent le ventre libre, boire de l'eau & quelques vins blancs légers, & sur-tout faire souvent usage de la crème de tartre. Ces attentions sont importantes, parce que outre le danger de ces fréquentes érépelles elles dénotent un léger vice dans le foie & dans la vésicule du fiel, qui, si on le néglige, devient enfin très-grave.

Des eaux légèrement purgatives leur sont très-utiles, aussi bien que le jus d'herbes chicoracées, & le petit lait, bien clair, dont ils feront très-bien de boire trois quartettes tous les matins, pendant cinq ou six mois de l'été. Il est encore plus efficace s'ils prennent en même temps de la crème de tartre & s'ils y mettent du miel.

Piquures d'Animaux.

§. 284. Comme les piquures d'animaux produisent souvent une espece d'érésipelle, j'en dirai un mot.

Nous n'avons de serpents venimeux dans ce pays que les viperes, & l'on n'en trouve que dans un seul endroit, près de *Baume*, où il y a une vipériere. Nous n'avons point de scorpions, qui sont peu venimeux; les crapauds ne le sont pas; ainsi les seules piquures auxquelles on soit exposé, sont celles d'abeilles; de guêpes, de frêlons, de cousins, de demoiselles, qui quelquefois procurent beaucoup de douleur, une enflure & une rougeur érépella-teuse très-considérable, qui, si elle est au visage, ferme quelquefois absolument les yeux; de la fièvre, des maux de tête, des insomnies, des maux de cœur; & si les douleurs sont violentes, des évanouissements & des convulsions, sans que jamais ces accidents aient des suites funestes. Ils passent naturellement au bout de quelques jours, sans aucun secours; mais on peut les prévenir ou au moins les diminuer & les abrégé;

1°. en retirant d'abord l'aiguillon de l'animal s'il est resté.

2°. En appliquant continuellement quelqu'une des applications indiquées §. 281, *art.* 1 & 2, sur-tout l'infusion de sureau, dans laquelle on délaie un peu de thériaque, ou en couvrant le mal d'un cataplasme de mie de pain, de lait, de miel, & d'un peu de thériaque. (1)

3°. En faisant prendre quelques bains de pieds.

4°. En diminuant un peu des aliments, sur-tout le soir, & en buvant de l'infusion de fleur de sureau nitrée. L'huile appliquée d'abord empêche quelquefois l'enflure de paroître, & par-là prévient les douleurs.

(1) Le persil pilé tient une des premières places parmi ces applications.



CHAPITRE XX.

Des inflammations de poitrine & des pleurésies fausses & bilieuses.

§. 285. **L'**Inflammation de poitrine & la pleurésie qu'on appelle bilieuses, sont la même maladie. C'est proprement une fièvre putride avec un engorgement du poumon, qui est ou sans douleur, alors on l'appelle péripneumonie putride ou bilieuse, ou avec douleur de côté, (*point,*) on l'appelle pleurésie.

§. 286. Les signes qui distinguent ces maladies des maladies inflammatoires du même nom, que j'ai décrites CHAP. IV & V, sont un pouls moins dur, moins fort, plus vîte, sans qu'il y ait les symptomes qui le rendent tel même dans les maladies inflammatoires. (voyez §. 47 & 90.) La bouche est mauvaise & amere, la chaleur âcre & seche; le malade a un sentiment de pesanteur & de mal-aise dans les environs de l'estomac, des nausées; il a le teint moins rouge que dans les

péricneumonies & pleurésies inflammatoires, mais un peu jaune; il a l'air défait; les urines ressemblent à celles des fièvres putrides, & non point à celles des fièvres inflammatoires; il y a très-souvent une petite diarrhée bilieuse & très-fétide. La peau est ordinairement très-seche; les crachats sont moins épais, moins rouges, mais plus jaunes que dans l'espece inflammatoire.

§. 287. Le traitement est le même que celui des fièvres putrides, §. 241. S'il y a un peu d'inflammation, on la détruit par une saignée. Ensuite on donne la tisane d'orge, N^o. 3, & des lavements, & dès qu'il n'y a plus du tout d'inflammation, la potion émétique & purgative, N^o. 34; mais l'on ne peut être trop attentif à ne la donner que quand toute disposition inflammatoire est entièrement dissipée (1); l'employer plutôt, c'est certainement tuer le malade, & il est affreux de travailler par un vomitif un poumon enflammé & gorgé de sang, dont les vaisseaux crevent par le seul

(1) Voyez sur l'usage des émétiques dans les inflammations de poitrine, la Note de la page 94.

effet de l'expectoration. Ensuite on peut repurger , au bout de quelques jours , avec le remede N^o. 23. La poudre N^o. 25 réussit aussi très-bien comme vomitif.

Si la fièvre devient très-forte , il faut donner beaucoup de la potion N^o. 10.

Ces maladies sont souvent épidémiques , comme les fièvres putrides simples. Il y en eut une nombreuse épidémie ici en 1753 , & le traitement que je viens de proposer , me réussit très-bien.

Les vésicatoires aux jambes sont très-utiles quand l'oppression ne diminue pas après les évacuations générales.

§. 288. La *fausse inflammation de poitrine* est un engorgement du poumon avec fièvre, produit par des matières extrêmement tenaces , glaireuses, adhérentes, & non point par un vrai sang inflammatoire ou par une humeur putride & bilieuse.

§. 289. Cette maladie attaque plus au printemps que dans une autre saison. Les vieillards , les enfants foibles & mal constitués , les femmes languis-

santes, les hommes foibles & particulièrement ceux qui sont usés par la boisson, sont les personnes qui en sont le plus fréquemment attaquées, surtout si elles ont pris peu de mouvement pendant l'hiver; si elles ont vécu d'aliments visqueux, farineux, gras, comme pâtes, chataignes, bouillies, fromages. Toutes leurs humeurs ont acquis un caractère d'épaississement visqueux; elles circulent avec peine, & quand au printemps la chaleur ou l'exercice augmentent le mouvement tout-à-coup, les humeurs qui trouvent un engorgement dans le poumon, l'augmentent, cette partie se remplit, & le malade meurt.

§. 290. L'on reconnoît cette maladie, 1^o. Parce que les circonstances dont j'ai parlé, ont précédé.

2^o. Par les symptomes qui la précèdent. Le malade, plusieurs jours à l'avance, a un peu de toux, une légère oppression quand il se donne du mouvement, un peu d'inquiétude, quelquefois un peu de mauvaise humeur; le visage est plus rouge qu'il ne devroit être; il a du penchant au

sommeil , & dort mal , & il a quelquefois beaucoup d'appétit.

3°. Quand cet état a duré quelques jours, il survient un frisson plus long que violent, ensuite une chaleur peu forte, mais accompagnée de beaucoup d'inquiétude & d'oppression. Le malade ne peut pas tenir au lit, il va & vient dans la chambre quoique très-abattu ; le pouls est foible & assez vîte ; les urines ne sont quelquefois que peu changées , d'autres fois en petite quantité & assez rouges ; il ne touffe pas beaucoup , & ne crache qu'avec peine. Le visage est ordinairement très-rouge & même livide , il ne peut ni veiller ni dormir ; il a des moments de rêverie , dans d'autres l'esprit est libre. Quelquefois , sur-tout chez les vieillards , cet état finit tout-à-coup par un évanouissement mortel. D'autres fois l'oppression & l'angoisse augmentent ; le malade ne peut respirer qu'assis & avec un travail cruel ; le cerveau s'embarrasse tout à fait , le pouls est très-vîte & très-petit ; cet état dure quelques heures , & finit aussi tout-à-coup.

§. 291. Cette maladie est très-dangereuse ; premièrement , parce qu'elle attaque des sujets dont le tempérament n'a pas de ressources ; en second lieu , parce qu'elle est prompte , car on meurt quelquefois dès le troisième jour , & l'on passe rarement le septième , pendant que la cause du mal demanderoit de longs secours. D'ailleurs , s'il y a des raisons pour employer un remède , il y en a souvent d'autres qui l'empêchent , & tout ce qu'on peut faire , se réduit à ceci.

1°. Si le malade a encore beaucoup de vigueur , s'il n'est pas d'un âge trop avancé , si le pouls a de la dureté , & en même temps de la force , si le temps est sec , & que le vent du nord domine , on doit faire une saignée raisonnable ; mais si la plupart de ces circonstances manquoient , elle seroit très-nuisible. S'il falloit faire une règle générale , il vaudroit mieux la bannir que de l'admettre.

2°. L'on débarrasse l'estomac & les intestins , des matieres glaireuses qu'ils contiennent , & les remèdes qui réussissent le mieux , sont le remède N°. 35.

quand il y a des symptomes qui indiquent un grand besoin de vomir, sans inflammation, ou celui N^o. 25, qui, après avoir fait vomir, purge par les selles, fait uriner, brise les glaires qui causent la maladie, & augmente la transpiration. Quand on craint le vomissement, on donne la potion N^o. 11, mais il faut être circonspect avec les vieillards; ils peuvent mourir pendant que le remede agit.

3^o. L'on fait boire, dès le commencement du mal, beaucoup de tisane N^o. 26, qui est la meilleure boisson dans cette maladie, ou de celle N^o. 12, à chaque livre de laquelle on ajoute une demi-dragme de nitre.

4^o. On donne, de deux en deux heures, une tasse de la potion N^o. 8.

5^o. L'on applique des vésicatoires aux gras des jambes.

Quand on n'est pas sûr de sa marche, il faut s'en tenir à ces trois derniers remedes, qui ont souvent suffi dans des cas assez graves, & qui ne peuvent point nuire.

§. 292. Quand cette maladie attaque les vieillards, quoiqu'ils guérissent en

partie , cependant ils ne se remettent pas toujours entièrement ; & si l'on ne prend pas des précautions , ils tombent aisément dans l'hydropisie de poitrine.

§. 293. La *fausse pleurésie* est une maladie qui n'intéresse point le poumon , mais seulement la peau & les muscles qui couvrent les côtes. C'est une humeur rhumatismale qui se jette sur ces parties , & qui y produisant des douleurs très-vives qui ressemblent à celle qu'on appelle *point* , a fait donner ce nom à la maladie.

On croit ordinairement parmi le peuple & même parmi beaucoup de gens d'un autre ordre , qu'une *fausse pleurésie* est plus dangereuse qu'une véritable , mais c'est une erreur. Elle est souvent précédée d'un frisson , & presque toujours accompagnée d'un peu de fièvre , d'une petite toux , & d'une légère difficulté de respirer , qui naît , aussi bien que la toux , de ce que le malade souffrant dans les mouvements de la respiration , les diminue autant qu'il peut ; ce qui fait qu'il s'amasse un peu trop de sang dans le poumon ; mais il n'a ni l'angoisse ni

les autres symptomes des vraies pleurésies. La douleur s'étend chez quelques malades presque sur toute la poitrine, & jusqu'à la nuque. L'on ne peut pas se coucher sur le côté malade.

Cette maladie n'a pas plus de danger qu'un rhumatisme, excepté dans deux cas; 1°. Quand la douleur est si forte que le malade fait des efforts pour ne pas respirer, ce qui produit un engorgement dans le poumon; 2°. Quand cette humeur, comme toute autre humeur rhumatismale, se jette sur quelque partie intérieure.

§. 294. Il faut la traiter tout comme le rhumatisme. (Voyez §. 168 & 169.)

Après la saignée ou les saignées, un vésicatoire sur la partie produit souvent un très-bon effet; c'est véritablement l'espece de pleurésie dans laquelle il convient.

§. 295. Ce mal cede quelquefois à la première saignée; souvent il se termine le troisième, le quatrième ou le cinquième jour, par une sueur abondante; rarement il passe le septième. Quelquefois il naît tout-à-coup, après une transpiration arrêtée; alors, si

d'abord , avant que la fièvre ait paru & ait eu le temps d'enflammer le sang , on donne du faltranck , il guérit très-promptement en rétablissant la transpiration. Ce sont des cas semblables, ou celui §. 96 , qui ont acquis à ce remede la réputation qu'il a contre cette maladie ; réputation funeste toutes les années à plusieurs payfans, qui trompés par une fausse ressemblance , l'emploient hardiment dans les vraies pleurésies inflammatoires.



CHAPITRE XXI.

Des Coliques.

§. 296. **L'**On donne ordinairement le nom de coliques à toutes les douleurs qu'on sent dans le ventre ; mais je n'entends ici par ce mot que les douleurs qui attaquent l'estomac ou les boyaux.

Elles peuvent dépendre d'un très-grand nombre de causes , & la plupart sont des maladies chroniques , plus fréquentes parmi les gens désœuvrés des villes ou les artisans sédentaires, que parmi le peuple des campagnes ; ainsi je ne parlerai que du petit nombre d'especes qui sont les plus communes dans les villages. J'ai prouvé plus haut que dans quelques maladies on tuoit en cherchant à faire suer ; on tue dans les coliques en voulant toujours chasser les vents avec des liqueurs spiritueuses.

Colique inflammatoire.

§. 297. L'espece de coliqué la plus

violente & la plus dangereuse c'est celle qui dépend de l'inflammation de l'estomac ou des intestins. Elle commence le plus souvent sans frisson, par une douleur violente dans le ventre; la douleur augmente par degrés; le pouls devient vîte & dur; le malade sent une chaleur brûlante dans tout le ventre; quelquefois il a une diarrhée aqueuse; d'autres fois il est plutôt resserré, avec des vomissements, ce qui est très-fâcheux; le visage devient rouge; le ventre se tend; on ne peut pas le toucher sans augmenter cruellement les douleurs du malade, qui ajoute les douleurs une inquiétude extrême; l'altération est très-grande, & la boisson n'étanche point la soif; la douleur s'étend souvent jusqu'aux reins, où elle est très-vive; le malade urine peu; les urines sont brûlantes & rouges; il n'a pas un instant de sommeil; quelquefois il a des moments de rêveries. Si l'on n'arrête pas le mal, après que les douleurs sont parvenues au plus haut point, le malade commence à se plaindre moins; le pouls devient moins fort, moins dur, mais plus vîte;

le visage perd de sa rougeur, bientôt il pâlit, & le tour des yeux devient livide; le malade tombe dans une rêverie sourde; il perd entièrement ses forces; le visage, les mains, les pieds, tout le corps, excepté le ventre, se refroidissent; la peau du ventre devient bleuâtre; il survient des foiblesses, & le malade périt. Il survient souvent, un moment avant la mort, une évacuation abondante par les selles, de matieres extrêmement fétides, & c'est pendant cette évacuation que l'on meurt avec les boyaux gangrénés.

Quand le mal attaque l'estomac, les symptomes sont les mêmes, mais la douleur se fait sentir plus haut, au creux de l'estomac; l'on vomit presque tout ce qu'on prend, l'angoisse est horrible, & les rêveries viennent très-promptement. Cette maladie tue en très-peu de jours.

§. 298. La seule façon de la guérir c'est,

1°. De faire une très-grande saignée au bras; elle diminue presque sur le champ la férocité des douleurs, & elle calme les vomissements; elle rend

d'ailleurs les autres remèdes beaucoup plus efficaces. Souvent il faut la réitérer deux heures après.

2^o. On donne toutes les deux heures, soit qu'il y ait de la diarrhée, soit qu'il n'y en ait point, un lavement fait avec une décoction de mauves ou d'orge & de l'huile.

3^o. On fait boire au malade une grande quantité de lait d'amande N^o. 4, ou d'une tisane de fleurs de mauve, ou de celle d'orge, toujours tièdes.

4^o. L'on tient continuellement sur le ventre des flanelles trempées dans de l'eau tiède, & on les change toutes les heures, & même plus souvent; elles sont seches presque d'abord.

5^o. Si le mal s'opiniâtre, on met le malade dans un bain d'eau tiède, dont j'ai vu les plus grands effets.

Quand la maladie est finie, c'est-à-dire, quand les douleurs sont terminées, que la fièvre est finie, que le malade reprend un peu de force & de sommeil, il convient de le purger, mais avec un purgatif très-doux. Deux onces de manne & un demi-quart

d'once de sel de *sedlitz* (1), dissous dans une verrée de petit lait, purgent ordinairement très-bien à cette époque les hommes les plus robustes & les plus durs. La manne seule suffit pour les personnes délicates, & tous les purgatifs âcres seroient très-dangereux, vu la grande sensibilité de l'estomac & des boyaux après cette maladie.

§. 299. Cette maladie est quelquefois l'effet d'une inflammation générale du sang, & elle est produite, comme les autres maladies inflammatoires, par des travaux forcés, une grande chaleur, des aliments ou des boissons échauffantes, &c. souvent aussi elle est la suite des autres coliques mal traitées, qui n'auroient point été inflammatoires, mais qui le deviennent, & j'ai vu plusieurs fois ces coliques naître après les remèdes chauds; (voyez en un exemple §. 164.)

§. 300. Dix jours après que j'eus guéri une femme d'une colique assez forte, les douleurs revinrent violemment dans la nuit; elle crut qu'elles

(1) Le sel d'epsom peut remplacer celui de *sedlitz*; mais nous leur préférons le *crystal minéral* à la même dose.

n'étoient occasionnées que par des vents, & elle espéra de les appaiser par beaucoup d'eau de noix, qui, bien loin de produire cet effet, les rendit plus atroces; elles devinrent inouïes, & c'est ce qui devoit nécessairement arriver; elle me demanda de grand matin; le pouls étoit fort, vîte, dur; le ventre tendu; les reins souffroient beaucoup; les urines étoient presque entièrement supprimées, elle n'en rendoit que quelques gouttes qui étoient ardentes, avec des douleurs très-fortes; elle alloit très-souvent sur la chaise, presque pour rien; l'angoisse, la chaleur, l'altération, la sécheresse de la langue étoient effrayantes, & son état qui étoit l'effet de la liqueur qu'elle avoit pris, me fit craindre pour elle. Une saignée de quatorze onces, calma un peu toutes les douleurs; elle prit plusieurs lavements, & elle but quelques pots d'orgeat en peu d'heures. Ces secours adoucirent un peu le mal; en continuant la boisson & les lavements, la diarrhée diminua; le mal de reins finit, & il vint beaucoup d'urines, qui se troublèrent, déposèrent, & elle

guérit : mais je suis persuadé que si la saignée avoit été faite deux heures plus tard, l'eau de noix lui auroit coûté la vie. Pendant que le mal dure, il ne faut donner aucun aliment, & l'on ne doit jamais négliger les restes de douleurs, crainte qu'il ne se forme une dureté ou squirrhe, qui occasionneroit les maux chroniques les plus fâcheux.

§. 301. L'inflammation des intestins & de l'estomac peut dégénérer en abcès, comme celle de toutes les autres parties, & l'on doit croire qu'il s'en forme un quand la violence des douleurs diminue ; mais qu'il reste une douleur sourde, un mal-aïse général, peu d'appétit, des frissons fréquents, & que le malade ne reprend pas ses forces. L'on ne doit donner dans ce cas que les boissons indiquées dans ce chapitre, & quelques bouillons farineux.

La rupture de l'abcès est quelquefois marquée par une petite défaillance, suivie d'une cessation de pesanteur dans la partie où on la ressentoit, & quand le pus s'épanche dans l'intestin, le malade a quelquefois des envies de

vomir, des vertiges, & le pus paroît dans les premières felles. Il reste alors un ulcère dans l'intérieur du boyau, qui négligé ou mal traité, peut conduire à une fièvre lente & à la mort, & que j'ai guéri en faisant vivre uniquement de lait écrémé, coupé avec un tiers d'eau, & en donnant, de deux jours l'un, un lavement avec parties égales d'eau & de lait, & un peu de miel.

Quand l'abcès creve en dehors de l'intestin, & que le pus s'épanche dans le ventre, c'est un cas très-grave, qui demande des secours que je ne puis pas détailler ici.

Colique bilieuse.

§. 302. La colique bilieuse se manifeste par des douleurs très-aiguës, mais elle est assez rarement accompagnée de fièvre, à moins qu'elle n'ait déjà duré un jour ou deux. Lors même qu'il y en a, le pouls, quoique vite, n'est ni fort ni fort dur; le ventre n'est ni tendu ni brûlant, comme dans la colique précédente; les urines coulent

mieux & sont moins rouges ; la chaleur intérieure & la soif sont assez pressantes ; la bouche est amère ; les vomissements ou la diarrhée , quand l'un ou l'autre existent , évacuent des matières jaunes ; souvent la tête tourne.

§. 303. On la guérit 1°. par des lavements de petit lait & de miel , ou , si l'on n'a pas du petit lait , par celui N°. 5.

2°. En faisant boire de grandes quantités de ce même petit lait , ou d'une tisane faite avec la racine de chiendent ou gramen , & un peu de jus de citron , qu'on remplacera , si l'on n'en a point par un peu de vinaigre & de miel. (1)

3°. En donnant d'heure en heure une tasse du remède N°. 32 , ou , si on ne peut pas se le procurer , une demi-dragme de crème de tartre , aux mêmes distances.

4°. Les fomentations d'eau tiède & le demi-bain (2) sont aussi très-favorables.

(1) L'eau de poulet peut tenir lieu de toute autre tisane.

(2) Dans les maladies avec matière putride , telles que sont les coliques bilieuses décrites , les demi-bains

5°. Si dans un sujet fort & robuste les douleurs étoient aiguës & le pouls fort & tendu, il faudroit saigner pour prévenir l'inflammation.

6°. L'on ne donnera de nourriture que quelques bouillons d'herbes, surtout d'oseille.

7°. Après avoir beaucoup delayé, si la fièvre ne survient pas, si la douleur continue, si les évacuations ne sont pas considérables, il faut donner un purgatif. Celui qui est indiqué N°. 47 est très-convenable. (1)

§. 304. Cette colique est habituelle pour plusieurs personnes ; on la pré-

nous paroissent dangereux, par le trop grand relâchement qu'ils peuvent procurer, & le retour dans le sang de la bile corrompue, qui est déposée dans les intestins ou dans l'estomac, auquel ils peuvent donner lieu. La douleur n'exige par elle-même, comme douleur, des remèdes, que dans les cas où elle devient trop vive ; si elle est modérée, elle sert à exciter la nature à l'évacuation de cette bile, qui par son acrimonie diffère peu des poisons. Nous croyons donc que si les delayants intérieurs sont toujours nécessaires dans cette maladie, si les fomentations conviennent dans les vives douleurs, lorsqu'on craint que l'inflammation ne survienne, les demi-bains ne doivent être employés dans aucun cas sans l'avis d'un Médecin éclairé.

(1) Si le malade a de fortes nausées, on doit les aider, en donnant toutes les demi-heures, de petits gobelets d'une chopine d'eau, dans laquelle on aura fait fondre une dose ordinaire de tartre émétique, & une demi-once de sel d'epsom ; ce qu'on continuera jusqu'à ce qu'un vomissement doux, ou des selles assez copieuses aient succédé.

vient par l'usage habituel de la poudre N^o. 24, en évitant le grand usage des viandes, les choses chaudes, les graisses & le lait. (1)

Coliques d'Indigestions. Indigestions.

§. 305. J'appelle de ce nom toutes les coliques qui sont produites ou par trop d'aliments pris à la fois, ou par des amas faits à la longue chez les personnes qui ne digèrent pas parfaitement, ou par des mélanges nuisibles, comme des aigres & du lait, ou par des aliments mal-sains en eux-mêmes ou mal-conditionnés.

On connoît cette espece par ce qui a précédé, par des douleurs qui sont accompagnées de beaucoup de mal-aise, qui viennent peu à peu, qui ne sont pas aussi fixes que dans les especes précédentes, qui sont sans fièvre, sans

(1) Il est une autre espece de colique périodique, qu'on pourroit appeller bilieuse, qui est produite par des calculs dans la vésicule du fiel. On la reconnoît par le centre de la douleur qui se rapporte à cette partie, parce qu'elle vient communément peu d'heures après les repas, sur-tout après le dîner, qu'elle est communément suivie d'une jaunisse passagere, qu'entre ses retours le malade est tranquille, sans dégoût, sans nausée. Les bains, les narcotiques, les eaux minérales, & les sucç végétaux pris intérieurement en sont le remede.

chaleur,

chaleur, sans altération, mais accompagnées de tournoiemens de tête, d'efforts pour vomir, de pâleur plutôt que de rougeur.

§. 306. Elles ne sont jamais dangereuses, à moins qu'on ne les rende telles par des soins mal-entendus; il n'y a qu'une seule chose à faire, c'est d'aider les évacuations par beaucoup de boisson tiède; il y en a plusieurs également bonnes, comme l'eau tiède, ou pure, ou un peu sucrée, ou un peu salée, du thé de camomille peu chargé, celui de sureau, du thé ordinaire, de la mélisse, il importe peu quelles, pourvu qu'on boive beaucoup. Alors les matieres s'évacuent, ou par les vomissemens, ou par une diarrhée abondante; & plus ces évacuations sont promptes & copieuses, plutôt le malade est soulagé.

Si le ventre est fort rempli & qu'il ne se fasse pas de débouchement, il faut donner des lavemens avec de l'eau tiède & du sel.

L'on aide aussi le dégagement des matieres en faisant frotter fortement le ventre avec des linges chauds.

Quelquefois les matieres nuisent moins par leur quantité que par leur qualité ; alors le mal se dissipe sans évacuation , quand cette matiere irritante est noyée dans beaucoup d'eau. Si les douleurs commencent par l'estomac , elles deviennent moins vives , & le malade est moins angoissé , dès que les matieres ont passé dans les boyaux , qui sont moins sensibles.

Après les évacuations abondantes & la cessation des douleurs , il reste souvent à la bouche un goût d'œufs pourris qu'on dissipe en donnant quelques prises de la poudre N^o. 24 & beaucoup d'eau fraîche. (1)

L'essentiel c'est de ne prendre aucune nourriture , qu'on ne soit parfaitement bien.

§. 307. L'on a la fureur de donner d'abord de la confectio , de la thériaque , de l'eau d'anis , de celle de genievre , du vin rouge , pour arrêter les évacuations , mais il n'y a pas de pratique plus funeste (2) ; ces évacua-

(1) Si la crème de tartre paroît peser sur l'estomac , on lui substituera le purgatif Numéro 11.

(2) Tous ces stomachiques cordiaux ne conviennent que dans les cas où la colique produit des défaillances.

ions sont la seule chose qui peut guérir le malade ; les arrêter , c'est ôter la planche à celui qui se noie ; & si l'on réussit , on le jette dans quelque fièvre putride ou dans quelque maladie de langueur , à moins que la nature plus sage ne surmonte les obstacles qu'on lui oppose , & ne renouvelle les évacuations au bout de quelques jours.

§. 308. Quelquefois l'on a une indigestion sans douleurs de colique bien sensibles , mais avec de violents efforts pour vomir , une angoisse inexprimable , des défaillances , des sueurs froides ; souvent même le mal ne s'annonce que par une défaillance qui fait le malade tout-à-coup ; il perd l'usage de tous ses sens ; le visage est pâle , défait ; il a quelques hoquets plutôt que des efforts pour vomir , ce qui joint à la petitesse du pouls , à ce que la respiration n'est pas embarrassée , à ce que le mal a attaqué après un repas , à ce que l'on sent l'estomac tendu , fait distinguer ce mal d'une

& lorsque la cause matérielle a été évacuée. Ils peuvent même alors devenir nécessaires pour rétablir les forces de l'estomac.

véritable apoplexie. Quand il est parvenu à ce degré, il tue quelquefois en peu d'heures. Il faut commencer par donner un lavement âcre avec du sel & du savon; ensuite on fait avaler, autant qu'il est possible, de l'eau salée, & si cela est inutile, on fait prendre la poudre N°. 34, dans trois tasses d'eau, dont on donne d'abord la moitié; & si au bout d'un quart d'heure elle n'opere pas, on donne le reste. Ordinairement la connoissance commence à revenir d'abord que le malade a commencé à vomir.

Colique venteuse.

§. 309. Tous nos aliments & toutes nos boissons contiennent beaucoup d'air, plus cependant les uns que les autres. S'ils ne se digèrent pas assez vite, ou si la digestion en est mauvaise, ce qui fait qu'il se développe plus de cet air; s'ils en contiennent une très-grande quantité, ou si les intestins se serrant dans quelque point de leur longueur, empêchent que cet air ne se distribue également, ce qui fait qu'il

s'en amasse beaucoup dans quelques endroits, alors, l'estomac, & les boyaux font tendus par ces vents, & cette tension produit des douleurs qu'on appelle colique venteuse.

Cette espece se trouve assez rarement seule; mais elle se joint souvent aux autres especes dont elle est l'effet, & sur-tout à la précédente, & elle contribue beaucoup à en augmenter les symptomes. On la connoît par les causes qui ont précédé; parce qu'il n'y a ni fièvre, ni chaleur, ni altération; parce que le ventre est gros sans dureté, qu'il est inégalement gros; parce qu'il se forme des poches de vents, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; parce qu'en frottant le ventre du malade, on fait remuer les vents, ce qui le soulage, & que quand il en rend par dessus ou par dessous, il est encore plus soulagé.

§. 310. Quand elle est jointe à une autre, elle ne demande point de traitement particulier, elle se dissipe par les remedes qui dissipent la colique principale.

Quelquefois elle est seule, & elle

dépend d'aliments ou de boissons pleines d'air, comme le moût, la biere, quelques fruits, quelques jardinages. On la guérit par un lavement, en frottant le ventre avec des linges chauds, en buvant quelque boisson un peu aromatique, & sur-tout du thé de camomille, auquel on peut joindre un peu de confecton, ou même de thériaque. Quand les douleurs ont presque fini, si l'on n'a ni chaleur ni fièvre, & si l'on sent l'estomac affoibli, on peut alors, mais c'est presque le seul cas de colique où on le puisse, donner un peu de vin aromatique, ou un peu de quelque liqueur stomachique.

§. 311. Quand on est sujet à de fréquentes douleurs de coliques, c'est une preuve que les digestions ne se font pas bien, & l'on doit y remédier, sans quoi la santé se déränge, & l'on tombe dans des maux fâcheux.

Coliques après le froid.

§. 312. Quand on a eu très-froid, sur-tout aux pieds, l'on est quelquefois attaqué, peu d'heures après, de violentes coliques, dans lesquelles les

remedes chauds & spiritueux sont très-nuisibles ; mais qui se guérissent aisément, en frottant les jambes avec des linges chauds, en les trempant ensuite dans l'eau tiède pendant long-temps, & en faisant boire beaucoup de thé léger, de camomille, ou de sureau.

La guérison sera encore plus prompte, si le malade se met au lit, & peut un peu suer, sur-tout aux jambes. Si les douleurs étoient très-fortes on donneroit des lavements.

Une femme, s'étant trempée les jambes dans une source assez fraîche, après avoir marché au gros de l'Eté, fut d'abord attaquée d'une colique très-violente. On lui donna des choses chaudes, le mal empira ; on la purgea, le mal empira ; on m'appella le troisieme jour, peu d'heures avant sa mort.

Il faut, dans ces cas-là, si la douleur est excessive, saigner, (1) donner un lavement d'eau tiède, tenir les jambes plusieurs heures, d'abord à la vapeur de l'eau chaude, ensuite dans

(1) On ne doit pas se décider légèrement à la saignée dans cette colique : nous croyons même qu'on ne doit la pratiquer, que lorsque l'inflammation paroît survenir.

l'eau ; boire abondamment de fleur de tilleul avec un peu de lait ; donner ensuite un grain d'opium ; & si le mal ne cédoit pas , appliquer aux jambes des vésicatoires, dont j'ai vu de grands effets.

§. 313. On voit , par ce chapitre , qu'il faut être extrêmement en garde contre les choses chaudes & spiritueuses dans les coliques , & que ces remedes peuvent non seulement les empirer , mais même les rendre mortelles. L'on ne doit donc jamais en donner ; & quand on ne fait pas démêler la cause de la colique , je conseille de s'en tenir à ces trois secours , qui ne peuvent nuire à aucune espece , & peuvent guérir toutes celles qui ne sont pas extrêmement fortes. 1°. Des lavements réitérés. 2°. Une grande quantité d'eau tiede , ou de thé de sureau en boisson. 3°. Des fomentations sur le bas-ventre ; celles d'eau tiede sont à préférer à toutes les autres.

§. 314. Je n'ai rien dit des huiles , parce qu'elles ne conviennent que dans très-peu d'especes de coliques , & point du tout dans celles dont j'ai parlé ; ainsi j'en déconseille tout-à-fait l'usage , qui peut nuire à plusieurs égards.

§. 315. Les maladies de langueur n'entrant point dans mon plan, je ne dois pas traiter des coliques de cette espece, qui font souffrir plusieurs personnes pendant longues années; mais je crois devoir les avertir, que leurs maux étant causés, le plus souvent, par des obstructions dans les visceres du bas-ventre, ou par quelqu'autre vice, sur-tout dans les organes qui servent à la préparation de la bile, ils doivent 1°. éviter, avec le plus grand soin, les remedes violents, âcres, chauds, les émétiques, les forts purgatifs, les élixirs, &c. 2°. Se défier de tous ceux qui leur promettent une guérison très-prompte, au moyen de quelque remede spécifique, & les regarder comme des Charlatans, entre les mains desquels il est très-dangereux de se mettre. 3°. Ils doivent se persuader, qu'ils ne peuvent attendre leur guérison que d'un régime approprié & exact, & d'un long usage de remedes doux. 4°. Il faut qu'ils aient continuellement présent à l'esprit, qu'il est aisé de leur faire beaucoup de mal, & que leurs maux sont de ceux qui exigent le plus de connoissances & de prudence dans ceux qui les traitent.

CHAPITRE XXII.

*Du miséréré, ou passion iliaque ;
& du colera-morbus, ou trousse-
galant.*

§. 316. **C**ES maladies emportent plusieurs personnes dans les campagnes, sans qu'on sache souvent de quoi elles sont mortes ; & la superstition attribue leur mort aux poisons donnés, ou aux sortilèges.

§. 317. Le *miséréré* est la maladie la plus cruelle. Si les intestins se ferment dans quelque endroit, par quelque cause que ce soit, tous les aliments sont arrêtés, & alors il arrive souvent, que ce mouvement continuel qu'on remarque dans les boyaux, pour pousser tout vers le fondement, se fait dans un sens contraire, & pousse tout vers la bouche.

Le mal commence quelquefois après quelques jours de constipation ; d'autres fois, sans qu'elle ait précédé par des douleurs dans quelque partie du ventre,

sur-tout autour du nombril , qui , augmentant peu à peu , deviennent enfin très-violentes , & en même temps le malade a de l'angoisse ; l'on sent , chez quelques-uns , une tumeur dure , qui fait le tour du ventre comme une corde ; on entend des vents , il en sort quelques-uns par dessus , ils sont suivis d'envie de vomir ; bientôt il survient quelques vomissements , qui vont en augmentant , jusqu'à ce que le malade rende tout ce qu'il prend , avec un surcroît de douleurs inouïes. Il ne rend d'abord que les derniers aliments , quelques matieres jaunes , les boissons ; mais ensuite les matieres deviennent puantes , fétides ; & quand le mal est très-avancé , elles ont une odeur qu'on appelle d'excréments , mais qui ressemble plutôt à celle de cadavre corrompu. Quelquefois aussi , si l'on a pris des lavements qui eussent une odeur forte , on la retrouve dans ce qu'on vomit ; mais je n'ai jamais vu vomir ni de vrais excréments , ni la matiere des lavements , ni moins encore , des suppositoires introduits par le fondement. S'il faut croire que cela est arrivé , il est bien

difficile de comprendre comment. Pendant tout ce temps-là, il n'y a pas une seule selle; le ventre se tend, les urines quelquefois sont supprimées, d'autres fois troubles & puantes. Le pouls d'abord assez dur, devient vite & petit; les forces se perdent entièrement; les malades rêvent; il survient presque toujours un hoquet, & quelquefois des convulsions générales; les extrémités se refroidissent, le pouls se perd, les douleurs & les vomissements cessent, & le malade meurt très-promptement.

§. 318. Comme cette maladie est accompagnée du plus grand danger, l'on doit, sans attendre un moment, commencer des remèdes dès qu'on soupçonne le mal; la plus petite faute est mortelle, & l'on a vu les liqueurs chaudes tuer au bout de peu d'heures. J'ai été appelé le second jour de la maladie, pour une jeune personne qui avoit pris beaucoup de thériaque; rien ne put même la soulager, elle mourut au commencement du troisième jour.

Le mal doit être traité précisément comme les coliques inflammatoires; & la seule différence qu'il y a entre ces

deux maladies , c'est que dans ce cas , il n'y a point de selles , mais des vomissements continuels.

Il faut donc 1°. faire une très-forte saignée , à moins qu'on ne fût appelé trop tard , & quand le malade a déjà perdu ses forces.

2°. Donner des lavements laxatifs , qu'on fait avec une décoction d'orge , & auxquels on ajoute cinq ou six onces d'huile.

3°. Chercher à modérer les efforts des vomissements , en donnant , de deux en deux heures , une cueillerée de la potion N°. 48.

4°. Il faut faire boire beaucoup , à très-petites , mais très-fréquentes doses , d'une boisson qui calme , délaye , rafraîchisse , & puisse en même temps contribuer à rappeler les selles & les urines ; il n'y a rien de mieux que le petit lait N°. 49 , si on peut l'avoir d'abord ; sinon , on donne le petit lait pur avec du miel , & les boissons marquées §. 298.

art. 3.

5°. On met le malade dans un bain d'eau tiède , on l'y laisse aussi long-temps qu'il peut le soutenir , &

on le réitère plusieurs fois par jour.

6°. Après la saignée, les bains, beaucoup de lavements, les fomentations, on peut, si rien n'a réussi, donner un lavement de fumée de tabac, dont il sera reparlé en traitant des noyés.

J'ai guéri un homme en le faisant entrer dans le bain, immédiatement après la saignée, & en lui donnant un purgatif en entrant au bain.

§. 319. Si les douleurs diminuent avant que le malade ait entièrement perdu ses forces; si en même temps le pouls va mieux; si les vomissements sont moins abondants; si les matières paroissent moins corrompues; si le malade sent quelques remuements dans son ventre; s'il rend quelques matières par les selles; si en même temps il se trouve plus fort, on peut compter sur sa guérison; mais sans cela, il meurt bien vite. Souvent, une heure avant la mort, les douleurs paroissent se calmer, il survient une évacuation prodigieuse par les selles, de matières extrêmement fétides, le malade prend des foiblesses, tombe dans une sueur froide, & meurt.

§. 320. C'est cette maladie, que le

peuple attribue à ce que les boyaux sont noués , & dans laquelle il fait avaler des balles , ou de grosses quantités de mercure. Ce nœud des intestins est une chimere impossible ; comment se noueroient-ils , puisque l'une de leurs extrêmités est continue à l'estomac , & l'autre indissolublement liée à la peau des fesses ; mais cette maladie dépend d'un grand nombre de causes , qu'on a découvert , en ouvrant les cadavres de ceux qui en sont morts ; sage méthode , extrêmement propre à enrichir & à perfectionner la médecine , qu'il seroit à propos qu'on pratiquât plus généralement , & dont , bien-loin de se faire une peine , on devroit se faire un devoir , parce que c'en est un , que de contribuer à perfectionner une science , à laquelle le bonheur des hommes est attaché. Je ne détaillerai point ces causes , mais quelles qu'elles soient , l'usage d'avalier des balles est toujours pernicious , & celui d'avalier du mercure l'est souvent ; l'un & l'autre de ces remèdes peuvent aggraver la maladie , & mettre un obstacle insurmontable à la guérison.

Il y a un miséréré , qui est un accident des hernies , dont je parlerai ailleurs.

Trousse-galant.

§. 321. Le *trousse-galant* , ou *colera-morbus* , est une évacuation prompte , abondante , & douloureuse par les vomissements & par les selles.

Il commence par des vents , des gonflements , de légères douleurs dans le bas - ventre , un grand abattement ; ensuite il survient des évacuations abondantes , ou par les selles , ou par les vomissements ; & quand une de ces évacuations a commencé , l'autre suit de bien près. Les matieres sont jaunes , vertes , brunes , blanches , noires ; les douleurs fortes dans le bas-ventre ; le pouls , presque toujours fiévreux , est quelquefois fort dans le commencement , mais il ne tarde pas à s'affoiblir , par la prodigieuse évacuation qui se fait. Il y a des malades qui ont jusqu'à cent selles dans quelques heures ; ils maigrissent à vue , & au bout de trois ou quatre heures , si le mal est violent , ils sont méconnoissables. Dès qu'il y a

eu beaucoup d'évacuations, on est fatigué par des crampes dans les jambes, dans les cuisses, dans les bras, qui sont aussi douloureuses que le mal du ventre. Quand le mal ne peut point être adouci, le hoquet, les convulsions, le froid des extrémités surviennent, les défaillances se succèdent continuellement, une tue le malade, ou il meurt dans les convulsions.

§. 322. Cette maladie, qui dépend toujours d'une bile devenue excessivement âcre, a lieu ordinairement à la fin du mois de Juillet & dans le mois d'Août; sur-tout s'il a fait de grandes chaleurs, & s'il n'y a pas eu des fruits d'Eté, dont l'usage tempere l'âcreté putrescente de la bile.

§. 323. Quelque violente que soit cette maladie, elle est moins dangereuse, & même moins cruelle que la précédente; beaucoup de gens en guérissent.

L'on doit 1°. chercher à noyer cette bile âcre, par des torrents de la boisson la plus adoucissante, parce que l'irritation est si grande, que tout ce qui a la plus petite âcreté nuiroit. Ainsi

on donnera continuellement au malade, en boisson & en lavement, ou de l'eau d'orge, ou des laits d'amandes, ou de l'eau avec une huitieme partie de lait, remède qui m'a très-bien réussi; ou une très-légere tisane de pain, qui se fait, en cuisant une livre de pain rôti, avec trois ou quatre pots d'eau, pendant une demi-heure; l'on préfere le pain d'aveine. L'on grille aussi avec succès, du seigle, qu'on pile, & dont on fait une légère tisane.

Un bouillon très-foible fait avec un poulet, ou une livre de maigre de veau, cuits pendant une heure, avec trois pots d'eau, est très-bon dans ce cas. L'on emploie avec succès le petit lait; &, dans les endroits où l'on peut en avoir, le petit lait de beurre (la battue) est la meilleure de toutes les boissons. Mais quel que soit celui de ces remèdes qu'on préférera, il faut nécessairement en donner une grande quantité; (1)

(1) On délayera, on corrigera cette bile âcre, alkalescente, on modérera le vomissement, la soif & la sécheresse de la bouche, par des boissons acidulées, avec le suc de citron, d'oranges, de grenade, l'esprit de nitre dulcifié, la liqueur minérale anodine d'Hoffman, l'esprit de vitriol, ou le vinaigre.

& les lavements doivent être appliqués de deux en deux heures.

2°. Si le malade étoit robuste & sanguin, que le pouls fût fort dans les commencements, & les douleurs extrêmement violentes, une ou deux saignées faites d'abord, diminuent la violence du mal, & donnent plus de loisir pour les autres remèdes. J'ai vu les vomissements finir, presque entièrement, après la première saignée.

La furie du mal s'arrête un peu au bout de cinq ou six heures; mais il ne faut point, pendant ce calme, se relâcher pour les remèdes, car il revient bientôt après avec beaucoup de force, & ce retour ne change rien au traitement.

3°. Ordinairement le bain tiède soulage pendant qu'on est dedans; mais les douleurs reviennent souvent bientôt après qu'on en est sorti, ce qui n'est point une raison pour le négliger; d'autant plus que quelquefois, il procure un soulagement plus long. On doit y tenir le malade long temps, (1)

(1) Jusqu'à ce que les douleurs soient calmées, sans attendre que la défaillance survienne, il vaut mieux

& profiter de ce temps pour lui faire prendre sept ou huit verres du remede N^o. 32 , ce qui m'a très-bien réuissi. Les vomissements s'arrêterent , & au sortir du bain , le malade eut plusieurs selles prodigieuses qui diminuèrent considérablement la force du mal.

4°. Si l'on se laisse effrayer par la quantité des évacuations , & qu'on veuille les arrêter trop tôt par de la thériaque , de l'eau de menthe , du sirop de pavot blanc , de l'opium , du mithridate , il arrive de deux choses l'une ; ou l'on aigrit le mal , comme je l'ai vu arriver ; ou , si l'on réuissit à arrêter les évacuations , on jette le malade dans un état plus dangereux. J'ai été obligé de donner un purgatif , qui rappella les évacuations , à un homme , qu'un remede composé de thériaque , de mithridate & d'huile , avoit jeté dans

être dans le cas d'y revenir , que de se repentir d'y avoir trop retenu & affoibli le malade.

Les bains ne sont point sans danger , sur-tout dans les tempéraments cachectiques , bilieux , & dans les pays de putridité. Quoiqu'on ne puisse s'empêcher de les regarder comme un très-grand remede , on doit craindre un trop grand relâchement , un reflux dans le sang , de la bile corrompue qui fermente dans les intestins. Nous croyons qu'on fera bien de ne s'y décider , qu'après avoir employé inutilement les autres secours.

une fièvre violente , accompagnée d'un délire furieux. L'on ne doit employer ces remèdes , que quand la petitesse du pouls , l'affoiblissement considérable , les crampes violentes & continues , & la foiblesse même des efforts pour vomir , font craindre que le malade ne succombe. Dans ce cas , il faut donner tous les quarts , ou demi-quarts d'heure , une cueillerée du remède N°. 50 , (1) en continuant les délayants. Après la première heure , l'on n'en donne plus , que d'heure en heure , encore huit prises. Mais je réitere qu'on ne doit point venir trop tôt à ce remède.

§. 324. Si le malade doit guérir , peu à peu les douleurs & les évacuations diminuent , l'altération est moindre , le pouls reste très-vîte , mais il devient régulier ; il y a des instants

(1) La vivacité de l'irritation , & l'abondance des évacuations qui font tout craindre pour la vie du malade , ont déterminé plusieurs Médecins célèbres , à les modérer par de petites doses de Narcotique , données de meilleure heure que M. Tissot ne les propose. Cette méthode a même quelques avantages ; mais on peut assurer , que celle qui voudroit arrêter subitement les évacuations par les cordiaux , les stomachiques & les narcotiques , seroit meurtrière : les efforts de la nature doivent être modérés , & non pas supprimés.

d'assoupissements , car le bon sommeil se fait attendre long-temps. Il faut continuer les mêmes remedes , mais donnés un peu moins fréquemment. On peut venir à donner quelques bouillons farineux , & quand les évacuations sont finies , qu'il ne reste plus de douleurs , mais une grande foiblesse , & beaucoup de sensibilité , on peut donner outre les bouillons , des œufs frais , peu ou point cuits , pendant quelques jours ; ensuite on met au régime des convalescents ; & l'usage de la poudre N°. 14 , dont on prend deux prises par jour , hâte beaucoup la convalescence.



CHAPITRE XXIII.

De la Diarrhée.

§. 325. **C**Hacun connoît la *diarrhée*, que le peuple appelle cours de ventre, & même souvent colique.

Il y en a de longues & invétérées, qui dépendent de quelque vice essentiel dans la constitution; je n'en parlerai pas.

Celles qui attaquent tout-à-coup, sans aucun mal précédent, si ce n'est quelquefois un peu de dégoût, & de pesanteur dans les reins & dans les genoux, qui ne sont accompagnées ni de douleurs fortes, ni de fièvre, (souvent même il n'y a point de douleur du tout,) sont plutôt un bien qu'un mal; elles évacuent des matieres amassées dès long-temps, & corrompues, qui, si elles ne s'évacuoient pas, produiroient quelque maladie, & bien-loin d'affoiblir, ces diarrhées rendent plus fort, plus léger, plus dispos.

§. 326. Il faut bien se garder de les arrêter; elles finissent ordinairement

d'elles-mêmes, quand toutes les matieres nuisibles sont évacuées, & elles ne demandent aucun remede, il faut seulement diminuer considérablement la quantité des aliments; se priver de viande, d'œufs, de vin; ne vivre que de quelques soupes, de quelques légumes, ou d'un peu de fruit, crud ou cuit, & boire un peu plus qu'à l'ordinaire. Une tisane de capillaire est très-suffisante dans ce cas. Il ne faut ni thériaque, ni confection, ni autres drogues de cette espece.

§. 327. S'il arrive qu'après cinq ou six jours, le mal dure encore, qu'il affoiblisse le malade, que les douleurs deviennent un peu fortes, & sur-tout, si les envies d'aller à la selle devenoient plus fréquentes, alors il faudroit l'arrêter. Pour cela, on mettroit le malade tout-à-fait au régime; & si la diarrhée étoit accompagnée d'un grand dégoût, de soulèvements de cœur, d'ordures sur la langue, de mauvais goût à la bouche, on lui donneroit la poudre N°. 35. Si ces accidents n'existoient pas, on lui donneroit celle N°. 51; & pendant les trois heures,

qui

qui suivent ce remede , on lui feroit prendre , toutes les demi-heures , une tasse de bouillon foible.

Si la diarrhée , arrêtée par ce remede , revenoit au bout de quelques jours , ce seroit une preuve qu'il y a quelque matiere tenace , qui n'a pas encore été évacuée. Il faudroit , dans ce cas , purger avec un des remedes N°. 21 , 23 , ou 47 , & ensuite donner , à jeun , pendant deux matins , la moitié de la poudre N°. 51.

Le soir du jour que le malade a pris le remede N°. 35 , ou celui N°. 51 , ou un autre purgatif , on peut lui donner une petite prise de thériaque.

§. 328. Souvent on néglige les diarrhées pendant long-temps , sans observer même aucun régime , alors elles se perpétuent , & affoiblissent entièrement le malade. Il faut , dans ces cas-là , commencer par le remede N°. 35 ; ensuite , on donne , de deux jours l'un , quatre fois de suite , celui N°. 51 ; & pendant tout ce temps-là , le malade ne vit que de panade (voyez §. 37.) ou de riz cuit au bouillon de poule foible. L'on met avec succès , sur

l'estomac , une emplâtre stomachique ,
ou une flanelle , qu'on trempe souvent
dans une décoction d'herbes fortes ,
cuites avec du vin. Il faut éviter le
froid & l'humidité , qui rappellent
souvent sur le champ les diarrhées ,
après même qu'elles avoient cessé plu-
sieurs jours.



CHAPITRE XXIV.

De la Dysenterie.

§. 329. **L**A dysenterie est un flux de ventre, accompagné d'un mal-aise général, de fortes tranchées, & d'envies fréquentes d'aller à la selle. Ordinairement il y a un peu de sang dans les selles, mais cela n'arrive pas toujours, & n'est point nécessaire pour constituer la dysenterie; celle où il n'y en a point, n'est pas moins dangereuse que l'autre.

§. 330. La dysenterie est ordinairement épidémique; elle commence quelquefois à la fin de Juillet, plus souvent au mois d'Août, & finit quand les gelées commencent. Les grandes chaleurs, rendent le sang & la bile âcre; tant qu'elles durent, la transpiration se fait, (voyez introduction pag. 33.) mais dès qu'elles diminuent, sur-tout le soir & le matin, cette évacuation se fait moins bien; d'autant plus que les humeurs ont acquis, par les grandes chaleurs beaucoup d'épais-

fissement ; alors cette humeur âcre arrêtée , se rejette sur les intestins & les irrite ; les douleurs & les évacuations surviennent.

Cette espece de dysenterie est de tous les temps & de tous les pays ; mais si à cette cause il s'en joint d'autres capables de corrompre les humeurs , comme la réunion d'un grand nombre de gens dans des endroits trop ferrés , tels que les hôpitaux , les camps , les prisons , cela porte dans les humeurs un principe de malignité , qui s'alliant à la cause de la dysenterie , rend cette maladie plus fâcheuse.

§. 331. Le mal commence par un froid général , qui dure quelques heures , plutôt que par un frisson ; le malade perd assez vite ses forces , il souffre des douleurs vives dans le ventre , qui quelquefois durent plusieurs heures avant que les évacuations viennent ; il a des vertiges , des envies de vomir ; il pâlit ; le pouls n'est cependant que peu ou point févreux , mais ordinairement petit ; enfin les selles surviennent ; les premières ne sont souvent que des matieres liquides & jaunâtres ; mais

bientôt elles sont mêlées de glaires , & ces glaires souvent teintes de fang. Leur couleur varie, elles sont brunes, vertes, noires, plus ou moins liquides, fétides; les douleurs augmentent avant chaque selle, & les selles deviennent très-fréquentes; l'on en a jusqu'à huit, dix, douze, quinze par heures; alors le fondement s'irrite, le tenesme, (qui est une envie d'aller à la selle, quoiqu'il n'y ait point de matiere) se joint à la dysenterie, & occasionne souvent une chute du fondement; l'état du malade est très-cruel. L'on rend quelquefois des vers, des glaires épaissies, qui ressemblent à des morceaux d'intestins, quelquefois des grumeaux de fang.

Si le mal devient très-fâcheux, les boyaux s'enflamment, il se forme des suppurations, des gangrenes; l'on rend du pus, des eaux noires & puantes; le hoquet survient, le malade rêve, son pouls s'affoiblit, il tombe dans des sueurs froides & dans des défaillances, qui finissent par la mort.

Quelquefois il survient une espece de frénésie ou délire violent, avant

le dernier moment. J'ai vu chez deux sujets un symptôme assez rare, c'est une impossibilité d'avaler, trois jours avant la mort.

Mais le mal n'est pas ordinairement de cette violence; les selles ne sont pas si fréquentes; elles vont de vingt-cinq à quarante dans le jour. Les matières sont mêlées de moins de choses étrangères, & de peu de sang; le malade conserve quelques forces; peu à peu les selles diminuent, le sang disparoît, les matières s'épaississent, l'appétit & le sommeil reviennent, le malade se remet.

Il y a beaucoup de malades qui n'ont point de fièvre, & point d'altération, qui est peut-être moins ordinaire dans cette maladie, que dans une diarrhée ordinaire.

Les urines sont quelquefois peu abondantes, & plusieurs malades ont des envies inutiles d'en rendre, qui sont pour eux une source de douleurs & d'angoisses.

§. 332. Le grand remède de cette maladie, c'est l'émétique. Le remède N°. 34, quand il n'y a point de raison

de ne pas l'employer , pris dès les commencements , emporte souvent le mal d'abord , & toujours l'abrege beaucoup. Le remede N°. 35 , n'est pas moins efficace , il avoit même été regardé très-long-temps , comme un spécifique sûr ; il ne l'est pas , mais il est très-utile. (1) Si après que l'un ou l'autre de ces remedes ont produit leur effet , les selles sont moins fréquentes , c'est une très-bonne marque ; si elles ne diminuent point , il est à craindre que la maladie ne soit longue & opiniâtre.

L'on met le malade au régime , & l'on évite avec le plus grand soin , toute viande , jusqu'à l'entiere guérison de la maladie. La tisane N°. 3 , est la meilleure boisson.

Le lendemain de l'émétique , on donne au malade , le remede N°. 51 , en deux prises ; le jour suivant , on ne lui donne point d'autre remede que la

(1) L'ypécacuana donné à la maniere des Brasiliens , décrite par Pison , est peut-être le remede le plus efficace. Ils prennent deux dragmes de cette racine , qu'ils font infuser pendant toute la nuit , dans quatre onces d'eau tiède , on les coule , & on ajoute , si l'on veut , une once d'hydromel , ou de sirop de capillaire ; on réitere pendant deux jours la même infusion , avec la même racine qui a servi à la premiere. Le vomissement est médiocre le premier jour , il est très-foible le second , & sur-tout le troisieme.

tisane ; le quatrieme , on réitere la rhubarbe ; alors ordinairement la force du mal a passé ; on continue encore la diette pendant quelques jours , & l'on met le malade au régime des convalescents.

§. 333. Quelquefois la dysenterie s'annonce avec une fièvre inflammatoire, un pouls fiévreux, dur, plein, un violent mal de tête & de reins, le ventre tendu. Dans ces cas il faut faire une saignée (1), donner tous les jours trois & même quatre lavements N°. 6 (2), & boire beaucoup de tisane N°. 3.

Quand toute crainte d'inflammation est absolument passée, on vient au traitement marqué dans le paragraphe précédent ; mais souvent il n'est pas nécessaire de faire vomir, & si les symptômes d'inflammation ont été forts, il faut purger la première fois avec la

(1) Lorsque le bas-ventre est tendu, lorsqu'on en craint l'inflammation, des fomentations d'eau ou de lait tièdes, doivent précéder l'usage des évacuants.

(2) Au lieu du lavement Numero 6, on peut, s'il y a de vives épreintes, donner souvent des demi-lavements de lait, ou d'huile d'olive, auxquels on joindra une demi-once de sirop de Diacode. On calmera encore ces épreintes, si on met de l'eau tiède, toujours renouvelée dans le bassin.

potion N^o. 11, & n'employer la rhubarbe que sur la fin du mal.

J'ai guéri plusieurs dysenteries en ne leur ordonnant pour tout remede qu'une tasse d'eau tiede tous les quarts d'heure; & il vaudroit mieux s'en tenir à ce remede qui ne peut être qu'utile, que d'en employer d'autres dont on ignore les effets, & qui en produisent souvent de très-dangereux.

§. 334. Il arrive aussi que la dysenterie se joint à une fièvre putride, ce qui oblige à donner après l'émétique les purgatifs N^o. 23 ou 47, & plusieurs doses du N^o. 24, avant que d'en venir à la rhubarbe. Le N^o. 32 est excellent dans ce cas.

En 1755, il y eut ici en automne, quand l'épidémie nombreuse des fièvres putrides commença à cesser, un grand nombre de dysenteries qui avoient beaucoup de rapport avec ces fièvres. Je commençai par le remede N^o. 34, & ensuite je donnai le N^o. 32; je ne fis prendre la rhubarbe qu'à très-peu de malades sur la fin de la maladie. Presque tous furent guéris au bout de quatre ou cinq jours. Un petit nombre à qui

je n'avois pas pu donner l'émétique, ou qui avoient quelque complication, languirent assez long-temps, mais sans danger.

§. 335. Quand la dysenterie est compliquée avec des symptomes de malignité, (voyez §. 245,) l'on emploie avec succès, après le remede N°. 35, ceux N°. 38 & 39.

§. 336. Quand le mal a déjà duré plusieurs jours sans remedes ou avec de mauvais remedes, il faut se conduire tout comme s'il commençoit, à moins qu'il ne fût survenu des accidens étrangers à la maladie.

§. 337. Cette maladie a quelquefois des rechûtes au bout de quelques jours, qui sont presque toutes occasionnées, ou par le manque de diete, ou par l'air froid, ou par l'échauffement. On les prévient en évitant ces causes ; on les guérit en se mettant au régime, & en prenant une prise du remede N°. 51. Si sans aucune cause sensible le mal revenoit & s'annonçoit comme une nouvelle maladie, il faudroit la traiter comme telle.

§. 338. Quelquefois elle est com-

pliquée avec fièvre d'accès ; il faut guérir premièrement la dysenterie & ensuite la fièvre. Si cependant les accès de fièvre étoient violents, on donneroit le kina de la façon prescrite dans le §. 259.

§. 339. Un préjugé pernicieux, dont l'on est encore généralement imbu, c'est que les fruits sont nuisibles dans la dysenterie, qu'ils la procurent, & qu'ils l'augmentent ; il n'y a peut-être point de préjugé plus faux. Les mauvais fruits, les fruits mal mûrs dans les mauvaises années peuvent occasionner des coliques, quelquefois des diarrhées, plus souvent des constipations, des maladies des nerfs & de la peau, mais jamais une dysenterie épidémique. Les fruits mûrs, de quelque espèce qu'ils soient, & sur-tout ceux d'été, sont le vrai préservatif de cette maladie. Le plus grand mal qu'ils puissent faire, c'est en fondant les humeurs & sur-tout la bile épaisse, s'il y en a, dont ils sont le vrai dissolvant, d'occasionner une diarrhée, mais cette diarrhée même mettroit à l'abri de la dysenterie.

Les années 1759 & 1760 ont été extrêmement abondantes en fruits, mais il n'y a point eu de dysenteries. On croit même remarquer qu'elle est plus rare & moins fâcheuse qu'autrefois, & l'on ne peut assurément l'attribuer, si le fait est vrai, qu'aux nombreuses plantations d'arbres qui ont rendu les fruits extrêmement communs. Toutes les fois que j'ai vu des dysenteries, j'ai mangé moins de viande & beaucoup de fruits; je n'en ai jamais eu la plus légère attaque, & plusieurs Médecins suivent la même méthode avec le même succès.

J'ai vu onze malades dans une maison; neuf furent dociles, ils mangerent des fruits, & guérèrent; la grand'mere & un enfant, qu'elle aimoit mieux que les autres, périrent. Elle conduisit d'abord l'enfant à sa mode, avec du vin brûlé, de l'huile, quelques aromates, & point de fruit; il mourut; elle se conduisit de la même façon, & eut le même sort.

Dans une campagne près de Berne, en 1750, dans le temps que la dysenterie faisoit beaucoup de ravages, &

que l'on déconseilloit sévèrement les fruits , de onze personnes qui composoient la maison , dix mangerent beaucoup de prunes , & ne furent point attaquées ; le cocher seul , docile au préjugé , s'en abstint soigneusement , & eut une dysenterie terrible.

Cette maladie détruisoit un Régiment Suisse qui se trouvoit en garnison dans les provinces méridionales de France , les Capitaines amodièrent la prise de plusieurs arpents de vigne , l'on y portoit les soldats malades , l'on cueilloit du raisin pour ceux qui ne pouvoient pas être portés , les sains ne mangeoient rien autre ; il n'en mourut plus un seul , & il n'y en eut plus d'attaqués.

Un Ministre étoit attaqué d'une dysenterie que les remedes qu'il prenoit ne guérissent point ; il vit par hazard des groseilles rouges , il en eut envie , & en mangea trois livres depuis sept heures du matin jusqu'à neuf ; il fut déjà mieux ce jour-là , & entièrement guéri le lendemain.

Je pourrois accumuler un grand nombre de faits pareils ; mais ceux-là

suffiront pour convaincre les plus incrédules, & il m'a paru important de le faire. Loin de s'interdire les fruits quand la dysenterie regne, l'on doit en manger davantage; & les Directeurs de la Police, loin de les prohiber, doivent chercher à en fournir les marchés; c'est une vérité que les gens instruits ne révoquent plus en doute nulle part; l'expérience la démontre, & elle est fondée en raison, puisque les fruits remédient à toutes les causes des dysenteries. (1)

§. 340. Il est extrêmement important que les malades aillent à la selle dans des endroits à part, parce que les excréments sont très-contagieux; & s'ils vont sur des bassins, on doit les

(1) L'observation de tous les pays, de tous les temps, confirme tellement ces vérités, elles sont si importantes, qu'on ne sauroit trop les répéter, les répandre, & solliciter auprès des Magistrats leur publication dans les temps d'épidémie.

L'alternative des fortes chaleurs & des pluies froides, ou de l'humidité de l'air, la nourriture animale trop abondante, la mal-propreté & la contagion, sont les causes des épidémies de dysenterie. L'inconstance du temps pendant l'Été de 1761, qui fut tour-à-tour très-chaud & pluvieux, en fertilisant les campagnes remplit Lyon de dysenteries, qu'on auroit prévenues, si on avoit joint à une diète végétale rafraîchissante, le soin de se vêtir proportionnellement à la température de l'air, d'éviter le serain, la pluie, la mal-propreté & la contagion par les sieges d'aisance.

fortir très-promptement de la chambre, dans laquelle on doit renouveler continuellement l'air & brûler beaucoup de vinaigre.

Il est aussi très-nécessaire de changer souvent les linges. Sans ces précautions la maladie devient plus mauvaise, & elle attaque ceux qui habitent la même maison. il seroit fort à souhaiter qu'on pût convaincre le peuple de ces vérités. M. BOERHAAVE conseilloit, quand la dysenterie étoit épidémique, de *branter* toute l'eau qu'on boit. (1)

§. 341. Je ne fais par quelle fatalité il n'y a point de maladie pour laquelle on conseille un plus grand nombre de remedes différents ; il n'y a personne qui ne vante le sien, qui ne l'éleve au dessus des autres, & qui ne promette hardiment de guérir en quelques heures une maladie longue, dont il n'a aucune idée juste, avec un remede dont il ignore parfaitement les

(1) Il s'est introduit ici, dans l'édition de Paris, une erreur essentielle ; l'on y lit, *mettre de l'eau de vie*, au lieu de *branter*. Ce sont deux choses bien différentes ; *branter*, c'est imprégner de la vapeur de soufre, qui étant acide prévient la corruption ; on le fait en brûlant du *brant*, ou pattes souffrées, dans des tonneaux, qu'on remplit ensuite d'eau & qu'on bouche ; comme on le fait, pour les vins, dans plusieurs pays.

effets ; & le malade souffrant , inquiet , impatient , prend de toutes mains , & s'empoisonne par peur , par ennui , ou par complaisance. De ces différents remèdes il y en a qui ne sont qu'indifférents ; d'autres sont pernicioeux. Je n'entreprendrai point de rapporter tous ceux que je connois ; mais après avoir réitéré que la seule véritable méthode est celle que j'ai indiquée , dont le but est d'évacuer les matieres , & que celles qui ne vont pas à ce but , sont mauvaises , je me borne à avertir que la pire de toutes c'est celle qui est la plus généralement suivie , & qui consiste à arrêter les évacuations par des remèdes astringents , ou ceux qu'on tire de l'opium ; méthode mortelle , qui tue , toutes les années , un grand nombre de personnes , & qui en jette d'autres dans des maux incurables. En empêchant l'évacuation de ces matieres , en renfermant le loup dans la bergerie , il arrive ou 1°. que cette matiere irrite les intestins , les enflamme , & de l'inflammation naissent les douleurs horribles , la vraie colique inflammatoire , & ensuite ou la gangrene & la mort ,

ou un squirrhe qui dégénere en cancer, (J'ai vu ce cas horrible,) ou la sup-puration, un abcès, un ulcere; ou 2^o. qu'elle se rejette ailleurs, produit des squirrhes au foie; des asthmes, l'apoplexie, l'épilepsie ou mal-caduc, des douleurs de rhumatisme horribles, des maux d'yeux & des maladies de la peau incurables.

Telles sont les suites de tous les remedes astringents, & de ceux qu'on donne pour faire dormir; comme thériaque, mithridate, diascordium, &c. quand on les donne trop tôt.

J'ai été appelé pour un rhumatisme cruel qui avoit succédé immédiatement à un mélange de thériaque & d'eau de plantain donné le second jour d'une dysenterie.

Comme ceux qui ordonnent ces remedes, en ignorent sans doute les conséquences, il suffira, je l'espere, de les leur avoir fait connoître.

§. 342. L'abus des purgatifs a aussi ses dangers. L'on détermine toutes les humeurs à se jeter sur les parties malades; le corps s'épuise, les digestions ne se font plus, les boyaux s'affoi-

blissent , quelquefois même il s'y fait de légères ulcérations , d'où naissent des diarrhées presque incurables , & qui tuent après plusieurs années de souffrance.

§. 343. Si les évacuations sont excessives & le mal long , on tombe dans l'hydropisie ; mais en l'attaquant d'abord , on peut la dissiper par une diete sobre & seche , des fortifiants , des frictions & de l'exercice.



CHAPITRE XXV.

La Gale.

§. 344. **L**A gale est une maladie contagieuse par l'attouchement de la personne ou des habits, mais non point par l'air; ainsi en évitant ces moyens d'infection, on peut être sûr de ne pas la prendre.

« Quoique toutes les parties du
 » corps puissent en être attaquées, la
 » gale se montre d'ordinaire d'abord
 » aux mains, & principalement entre
 » les doigts. Il paroît au commen-
 » cement une ou deux pustules qui
 » sont remplies d'une espece d'eau
 » claire, & qui donnent des déman-
 » geaisons très-incommodes. Si on
 » perce ces pustules en les grattant,
 » l'eau qui en découle, communique
 » le mal aux parties voisines. Dans le
 » commencement on ne peut guere
 » distinguer la gale, à moins qu'on
 » ne soit bien au fait de ce mal; mais
 » dans son progrès les pustules aug-
 » mentent en nombre & en grandeur.

» Lorsqu'on les ouvre en les grattant,
 » il s'y forme des croûtes dégoûtantes,
 » & le mal gagne toute la superficie
 » du corps. Si elles durent long-temps,
 » elles forment de petits ulcères, &
 » elles sont en même temps très-con-
 » tagieuses.

§. 345. Le mauvais régime, surtout l'abus du salé & des fruits mal mûrs, & la mal-propreté occasionnent cette maladie, qui se contracte cependant plus souvent par contagion. De très-bons Médecins croient même qu'elle ne se contracte pas autrement; mais j'ai vu le contraire assez sûrement.

Quand elle paroît chez une personne sans qu'on puisse soupçonner qu'elle l'a gagnée par contagion, il faut commencer par lui retrancher absolument le salé & les choses aigres, les graisses & les épiceries. On lui fait boire une tisane de racine de chicorée amère, ou celle N^o. 26, dont on prend cinq ou six verrées par jour (1), & au bout

(1) Comme il est nécessaire de pousser continuellement les humeurs à la peau dans cette maladie, & d'empêcher que la gale ne rentre, nous croyons (& nous sommes fondés sur une expérience très-nombreuse,) que trois ou quatre verrées par jour d'une tisane sudo-

de quatre ou cinq jours on purge avec le N^o. 21, ou avec une once de sel de Sedlitz. On continue le régime, on repurge après six ou sept jours, & ensuite on frotte toutes les parties malades & les environs, le matin à jeun, avec le quart de l'onguent N^o. 52. Le lendemain, le surlendemain & le quatrième jour, on frotte de nouveau, & ensuite on emploie une seconde dose d'onguent, en frottant seulement de deux jours l'un. Il est rare que ces remèdes n'emportent pas le mal; mais quelquefois il revient, & alors il faut repurger & revenir à l'onguent, dont j'ai éprouvé & dont j'éprouve tous les jours les bons effets.

Si le mal est gagné depuis peu de temps par contagion, l'on peut hardiment employer l'onguent dès qu'on s'en apperçoit, sans l'avoir fait précéder d'aucun purgatif. Mais au contraire, quand on a long-temps négligé le mal, & qu'il est parvenu à un degré considérable, il faut que le malade ait été long-temps au régime que j'ai indiqué,

rifique, telle que celle du Numéro 22, peuvent tenir lieu de celles de chicorée amère, & du Numéro 26.

& qu'il ait été purgé, qu'ensuite il ait bu beaucoup de tisane N°. 26, avant que d'en venir à l'onguent; & dans ces cas j'ai toujours commencé par l'onguent N°. 28, dont on emploie le demi-quart tous les matins. Souvent même je n'emploie point celui N°. 52, & j'ai toujours trouvé le dernier aussi sûr, mais un peu plus lent.

§. 346. Pendant qu'on prend ces remèdes, il faut éviter le froid & l'humidité, sur-tout quand on fait usage du remède N°. 28, dans lequel il entre du mercure, qui pourroit, si l'on négligeoit ces précautions, occasionner de l'enflure à la gorge & aux gencives, & même une salivation. Cet onguent a un avantage sur l'autre, c'est qu'il n'a point d'odeur, & qu'on peut même lui en donner une agréable; mais il est très-difficile de déguiser celle de l'autre. (1)

Il faut aussi changer souvent de linges, mais il faut éviter de changer

(1) Plusieurs Auteurs révoquent en doute l'utilité de l'onguent mercuriel, Numéro 28, contre la gale. Il est très-sûr au moins qu'il a manqué plusieurs fois de la guérir. Il vaut mieux user tout de suite de celui du Numéro 52, en l'employant à plus petites doses.

d'habits; parce que les habits s'inféctant, ceux qu'on a portés pourroient redonner la gale quand on les reprendroit après être guéri.

» Il faut parfumer de soufre les
» chemises, culottes, bas, avant qu'on
» les mette; mais cette fumigation
» doit se faire en plein air.

§. 347. Quand cette maladie dure très-long-temps, elle épuise le malade par l'insomnie, l'inquiétude des démangeaisons, & quelquefois la fièvre; il maigrit extrêmement & perd ses forces.

Dans ces cas il faut 1°. faire prendre un purgatif doux.

2°. Ordonner quelques bains tièdes.

3°. Mettre le malade au régime des convalescents.

4°. Lui faire prendre, soir & matin, la poudre N°. 53, pendant quinze jours, avec la tisane N°. 26.

Souvent la maladie est rebelle, & il faut varier les remèdes suivant les circonstances; détail dans lequel je ne puis pas entrer.

§. 348. Après quelques purgatifs, des bains soufrés, tels que ceux d'Yverdun, guérissent très-souvent, & les

simples bains froids de rivieres ou du lac ont emporté des gales très-rebelles.

Il n'y a rien qui entretienne plus long-temps la gale que l'abus des eaux chaudes. (1)

§. 349. Je réitere qu'on ne doit jamais employer étourdiment l'onguent N^o. 52, ou les autres remedes qui font disparoître la gale. Il n'y a point de maux qu'on n'ait vu suivre la trop prompte guérison de cette maladie, par des remedes extérieurs, employés avant que d'avoir évacué & un peu diminué l'âcreté des humeurs. (2)

(1) Il paroît difficile de concevoir comment l'abus des eaux chaudes peut entretenir la gale. Le peuple tombe moins dans cet excès que les riches ; & il est bien plus souvent & plus long-temps affecté de la gale qu'eux.

(2) Mais quels que soient ces maux, comme ils font l'effet de la rentrée de l'humeur galeuse, on les guérit, si le malade n'est pas à l'extrêmité, en faisant reparoître la gale, par le moyen d'une chemise de galeux, qu'on lui fait porter pendant vingt-quatre heures. On combat ensuite cette nouvelle maladie peu à peu, avec plus de précautions.



CHAPITRE XXVI.

Avis pour les Femmes.

§. 350. **L** Es femmes sont sujettes à toutes les maladies que je viens de décrire, & leur sexe les expose à quelques autres qui dépendent de quatre causes principales; les regles, les grossesses, les couches, & les suites de couches. Je ne pense point à traiter ici de toutes ces maladies; elles exigeroient un volume plus gros que celui-ci, & je suis obligé de me borner à des avis généraux sur ces quatre objets.

§. 351. La nature qui destinoit les femmes à élever le genre humain dans leur sein, les a assujetties à un écoulement de sang périodique, qui est la source d'où l'enfant tirera un jour sa subsistance.

Cette évacuation commence généralement dans ce pays, entre quatorze & seize ans. Souvent, avant qu'elle paroisse, les jeunes filles sont pendant long-temps dans un état de langueur,

qu'on appelle *chlorose*, *oppilations*, *pales couleurs*; & quand elle tarde trop à venir, elles tombent dans des maladies très-graves & fort souvent mortelles. Mais on attribue cependant, fort mal à propos, à cette cause, tous les maux auxquels elles sont sujettes à cet âge; ils dépendent d'une autre dont les oppilations mêmes ne sont souvent que l'effet; c'est la foiblesse qui est naturelle & nécessaire à ce sexe. Les fibres des femmes, destinées à céder quand elles seront tendues par tout le volume de l'enfant & de ses accompagnements, volume souvent très-considérable, devoient être moins roides, moins fortes, plus lâches que celles des hommes; par-là même la circulation se fait chez elles avec moins de force, le sang est moins épais, plus aqueux, les humeurs ont plus de penchant à croupir dans les viscères, & à former des engorgements.

§. 352. L'on préviendroit les maux auxquels cette constitution peut conduire, en aidant la foiblesse des mouvements naturels par l'augmentation de mouvement que fournit l'exercice;

mais ce secours, qui seroit en quelque façon plus nécessaire aux femmes qu'aux hommes, leur est enlevé par l'éducation qu'on leur donne; on les applique aux ouvrages de ménage, qui exercent beaucoup moins que ceux auxquels la vocation des hommes les appelle; elles se donnent peu de mouvement, la disposition naturelle de foiblesse s'accroît, & elle devient alors malade; le sang circule mal, il perd ses qualités; les humeurs crouissent par-tout, aucune fonction ne se fait bien.

Elles commencent à tomber dans un état de langueur, quelquefois très-jeunes, & plusieurs années avant qu'il soit question des regles; cette langueur les rend paresseuses; le mouvement les fatigue un peu, elles n'en prennent point; il seroit le remède de ce mal commençant, mais le remède les peine, elles le rejettent, & le mal augmente.

L'appétit se déränge comme les autres fonctions, elles en ont peu, les aliments ordinaires ne le réveillent point; elles se livrent à des fantaisies, souvent les plus bizarres, qui achevent de ruiner l'estomac, les digestions, & la santé.

Quelques années s'écoulent , le temps des regles approche , & elles ne paroissent point , par deux raisons ; la premiere , c'est que la santé est trop affoiblie pour établir cette nouvelle fonction dans le temps que toutes les autres languissent ; la seconde , parce qu'elles ne sont point nécessaires , puisqu'elles sont destinées à évacuer , hors de la grossesse , le sang superflu que la femme est destinée à produire , afin qu'elle ne fournisse pas de son nécessaire à l'enfant , & que ce superflu n'existe point chez les filles languissantes dès long-temps.

§. 353. Cependant le mal augmente , parce que toute maladie qui ne guérit pas , fait des progrès journaliers ; on l'attribue à la suppression , mais souvent on se trompe , puisque la maladie ne vient point toujours de la suppression , & que la suppression vient souvent de la maladie. Cela est si vrai que lors même que cette évacuation arrive , si la foiblesse subsiste , les malades n'en sont pas mieux , au contraire ; & souvent l'on voit de jeunes garçons qui ayant reçu de la nature une conf-

titution & de leurs parents une éducation féminine , ont les mêmes maux que les jeunes filles oppilées.

Les filles de la campagne , qui menent souvent le genre de vie des hommes , sont moins sujettes à ce mal que celles de la ville.

§. 354. Qu'on ne s'y trompe donc point ; tous les maux des jeunes filles ne viennent point du manque des regles. Il y en a cependant qui dépendent réellement de cette cause ; c'est quand une jeune fille forte , robuste , bien portante , qui a fait à peu près son crû , qui a beaucoup de sang , n'a point cette évacuation dans l'âge marqué ; alors ce superflu de sang occasionne mille maux , & beaucoup plus violents que ceux qui ne dépendent que de la cause précédente.

Si les filles oisives de la ville sont plus sujettes aux oppilations qui dépendent de la foiblesse dont j'ai parlé , ou qui l'accompagnent , les filles de la campagne sont plus sujettes à cette dernière espece qui dépend de trop de sang retenu , que celles de la ville ; & c'est ce qui procure ces maladies

singulieres qui paroissent surnaturelles au peuple, & que par-là même il attribue aux sortileges.

§. 355. Lors même que les regles sont venues, elles se suppriment souvent, & il n'y a aucune maladie que cette suppression n'ait produite. Elles se suppriment souvent, dans le cas du §. 351, par la continuation de la maladie qui avoit mis obstacle à leur arrivée, & dans d'autres cas, par d'autres causes, telles que le froid, l'humidité, une peur violente, toute passion trop forte, des aliments trop froids, ou indigestes, ou trop chauds, des boissons à la glace, un exercice porté trop loin, les veilles. Les accidents que ces suppressions occasionnent, sont quelquefois plus violents que ceux qui précèdent la premiere venue.

§. 356. La facilité avec laquelle cette évacuation se supprime, diminue, se déränge par les causes que je viens d'assigner; les maux affreux, qui sont la suite de ces dérangements, me paroissent des raisons bien fortes pour engager les femmes à donner tous leurs soins pour en conserver la régularité

à tous égards , en évitant , à cette époque , toutes les causes qui peuvent leur nuire. Si elles vouloient bien , non pas sur ma parole , mais sur celle de leurs meres , de leurs parentes , de leurs sœurs , sur leur propre expérience , si elles vouloient bien , dis-je , se persuader combien il leur importe de se ménager dans ces temps critiques , il n'y en a pas une , qui , dès la première apparition , jusqu'au dernier retour , ne se conduisît avec la plus scrupuleuse régularité.

Leur conduite , dans ces circonstances , décide absolument de leur santé , de celle de leurs enfants , de leur bonheur , de celui des personnes avec qui elles ont à vivre.

Plus elles sont jeunes & délicates , plus les ménagements sont nécessaires. Je fais que la robuste campagnarde néglige quelquefois impunément de se ménager , mais d'autres fois , elle en est cruellement punie ; & je pourrois produire une longue liste de celles , qui se sont jetées , par leurs imprudences , dans les situations les plus tristes.

Outre l'attention qu'il faut avoir

d'éviter les causes générales que j'ai indiquées dans le §. précédent, chacune doit observer ce qui lui nuit plus particulièrement à cette époque, & y renoncer pour toujours.

§. 357. Il y a plusieurs femmes chez lesquelles les regles viennent toujours sans aucun dérangement de leur santé; il y en a d'autres qui sont incommodées à chaque retour, & quelques-unes pour lesquelles ils sont affreux, par la violence des coliques qui les précèdent ou les accompagnent, & qui sont plus ou moins longues. J'en ai vu ne durer que quelques minutes, d'autres quelques heures; il y en a qui durent plusieurs jours, & qui sont accompagnées de vomissements, de défaillances, de convulsions occasionnées par l'atrocité des douleurs, de vomissements de sang, de saignements de nez, &c. qui, en un mot, paroissent les mettre aux portes de la mort. Cet état demande une très-sérieuse attention; mais comme il dépend de plusieurs causes, souvent très-opposées, il est impossible d'indiquer ici le traitement qui convient à chacune. Quelques femmes ont le

le malheur d'être sujettes à ces accidens tous les mois, depuis la première apparition des regles jusqu'à leur dernier retour, à moins que les remedes, le régime, quelquefois une couche ne les en délivrent; quelques autres ne souffrent que de temps en temps, tous les deux, trois, quatre mois; de troisiemes après avoir souffert cruellement pendant les premiers mois, & même les premières années, cessent de souffrir ensuite; d'autres enfin, après avoir eu leurs regles pendant très-long-temps, sans aucune douleur, se trouvent assujetties à des douleurs cruelles, tous les retours, si, par imprudence ou par fatalité, elles ont essuyé quelque dérangement qui les ait supprimées, diminuées, retardées; & cette considération doit rendre prudentes celles même qui passent ordinairement cette crise sans douleurs; elles doivent toutes être persuadées, que quoiqu'elles n'aient aucune incommodité sensible, elles sont cependant plus délicates, plus sensibles aux impressions des corps étrangers, plus aisément affectées par les mouvements de l'ame, & ont l'estomac plus foible.

§. 358. Ces mêmes regles peuvent être trop abondantes, & elles jettent dans des maladies très-graves, mais dont je ne parlerai pas, parce qu'elles sont beaucoup moins fréquentes que celles qui sont produites par la suppression; d'ailleurs, on pourra faire usage, dans ce cas, des conseils que je donnerai plus bas, en parlant des pertes de sang qui ont lieu dans la grossesse, (voyez §. 365.)

§. 359. Enfin, lors même qu'elles sont le plus régulières, après avoir duré un certain nombre d'années, (il est rare que cela aille à trente-cinq,) elles finissent naturellement & nécessairement, entre quarante-cinq & cinquante ans; quelquefois même plutôt, rarement plus tard; & l'époque de cette cessation, est ordinairement fâcheuse pour les femmes.

§. 360. L'on prévient les maux décrits §. 352, en évitant les causes qui les produisent, & 1°. en faisant prendre beaucoup de mouvement aux jeunes filles, sur-tout dès que l'on remarque la plus légère atteinte du mal.

2°. En ayant l'œil sur elles , pour qu'elles ne mangent point de choses contraires , puisqu'il y a peu de corps dans la nature , même parmi les moins propres à servir d'aliments & les plus dégoûtants , qui n'aient été l'objet de leurs bizarres fantaisies. Les aliments gras , pâteux , farineux , aigres , aqueux leur sont nuisibles. Les thés d'herbes , qu'on leur fait souvent boire pour les guérir , suffiroient pour les jeter dans cette maladie , en augmentant le relâchement des fibres , qui en est la première cause. Si l'on veut boire quelques infusions , qu'on les boive froides. La meilleure boisson pour elles , c'est l'eau de forges.

3°. Il faut éviter les remedes chauds , âcres , & destinés uniquement à forcer les regles , qui font souvent des maux affreux , & ne font jamais du bien. Ils sont sur-tout d'autant plus pernicious , que la malade est plus jeune.

4°. Si le mal empire , il faut leur ordonner quelques remedes ; non point des purgatifs , des délayants , des bouillons d'herbes , des sels , & je ne fais combien d'autres choses nuisibles ; mais

la limaille de fer, qui est le vrai remede de ces maux. Il faut prendre la limaille de vrai fer, & non point celle d'acier, & faire attention qu'elle ne soit point rouillée; dès qu'elle l'est, elle n'a presque plus aucune efficacité.

Dans les commencemens du mal, & aux jeunes filles, il suffit d'en donner quinze ou vingt grains par jour, en y joignant l'exercice, & une diete convenable. Quand le mal est plus grave, & la malade moins jeune, on peut aller hardiment jusqu'à un quart d'once. On fait bien de joindre à la limaille, quelques amers, ou quelques aromates, & l'on trouvera indiqués dans les N^o. 54, 55 & 56, les remedes les plus utiles dans ces cas, sous la forme de poudre, de vin, & d'opiat. Quand on se propose de déterminer les regles, il faut faire usage du vin N^o. 55, qui réussit ordinairement; mais j'avertis, & je souhaite qu'on y fasse attention, que souvent la suppression est l'effet, & non pas la cause de la maladie, & qu'il convient alors de rétablir la santé, & non pas de chercher à forcer les regles, qui seroient à cette époque,

quelquefois plus nuisibles qu'utiles, & qui reviennent naturellement quand la malade est guérie; leur retour doit suivre le retour de la santé, & ne doit ni ne peut le précéder ou l'amener. Il y a des cas, sur-tout, dans lesquels il seroit très-dangereux de vouloir employer des remèdes chauds ou actifs, c'est quand il y a de la fièvre, de la toux, quelque hémorrhagie, une grande maigreur, de l'altération; il faut détruire tous ces maux avant que d'ordonner aucun remède chaud pour déterminer les règles. L'on imagine, mal-à-propos, que cette évacuation guérit les femmes de tous les maux, & cette erreur coûte la vie à un grand nombre.

§. 361. Pendant qu'on prend ces remèdes, il ne faut prendre aucune des choses que j'ai déconseillées dans les §. précédents, & l'on doit en aider l'effet par le mouvement. Celui d'une voiture est très-salutaire; celui de la danse l'est aussi beaucoup, moyennant qu'il ne soit pas porté jusqu'à l'excès.

Quand le mal a des rechûtes, on se conduit tout comme si c'étoit une première attaque.

§. 362. L'autre espece d'oppilations, décrite dans le §. 354, demande une conduite très-différente. La saignée, qui est pernicieuse dans la premiere espece, & dont l'usage jette plusieurs jeunes filles dans une langueur incurable, a souvent emporté cette espece dans le moment. Les bains de pied tièdes, les poudres N^o. 20. le petit lait, ont souvent réussi; mais il faut d'autres fois des soins appropriés à chaque cas particulier, & par-là même on doit consulter.

§. 363. Quand les regles cessent par l'âge, (§. 359.) si elles cessent tout-à-coup, & si elles étoient abondantes auparavant, il faut nécessairement 1^o. faire une saignée, & la réitérer tous les six, ou même tous les quatre, ou tous les trois mois. (1)

(1) La saignée doit être regardée dans ce cas; comme un mal quelquefois nécessaire. On s'y déterminera si on ne peut espérer la guérison par les autres secours indiqués; mais nous croyons qu'on ne doit jamais y revenir sans une indication pressante, sans un examen nouveau & approfondi. Il faut accoutumer la nature à se débarrasser par la voie des selles, des sueurs ou des urines, de la trop grande abondance des humeurs, à séparer elle-même celles qu'elle doit rejeter, & à diminuer la formation d'une aussi grande quantité de sang. Mais pour que la nature s'y prête, & y soit forcée, il faut qu'elle souffre un peu, & qu'elle jouisse de toutes ses forces. Nous pensons que ni l'un ni l'autre

2°. Diminuer la quantité des aliments, sur-tout de la viande, des œufs, & du vin.

3°. Augmenter l'exercice.

4°. Prendre souvent, le matin à jeun, la poudre N°. 24, qui est excellente dans ce cas, parce qu'elle augmente un peu toutes les évacuations naturelles par les selles, les urines & la transpiration, & diminue, par-là, la quantité de sang, qui se forme naturellement.

Si cette cessation est annoncée, ou mêlée, comme il arrive souvent, par des pertes abondantes, la saignée n'est pas aussi nécessaire : mais le régime, & la poudre N°. 24, le sont beaucoup ; & il faut y joindre, de temps en temps, la purgation N°. 23. Les remèdes astringents, employés à cette époque, peuvent occasionner des cancers de matrice.

Il périt plusieurs femmes à cet âge, parce qu'il est très-aisé de leur faire du mal ; ce qui doit les rendre très-

n'arriveroient, si on prévenoit la pléthore par des saignées régulières. Les femmes de la campagne sont beaucoup moins exposées à tous ces maux, que celles de la ville ; celles-ci doivent imiter les premières, si elles veulent jouir de leur sort.

prudentes sur tous les remèdes qu'elles emploient. Mais aussi, il arrive souvent que leur constitution change à leur avantage; leurs fibres deviennent plus fortes, elles se trouvent plus robustes, plusieurs petites infirmités finissent, & elles jouissent ensuite d'une vieillesse très-heureuse; j'en ai vu plusieurs, qui à cinquante-deux ou cinquante-trois ans, quittoient les lunettes, dont elles se servoient depuis cinq ou six.

Le régime que je viens d'indiquer, la poudre N°. 24, la boisson N°. 32, conviennent beaucoup, dans presque toutes les pertes habituelles, (je parle des femmes du peuple,) à quelque âge que ce soit.

De la Grossesse.

§. 364. Les grossesses sont généralement beaucoup plus heureuses dans les campagnes qu'à la ville. Les paysannes sont cependant sujettes, comme les femmes de la ville, aux maux de cœur & aux vomissements le matin, aux maux de tête & aux maux de

dents; mais ces maux cèdent à la saignée, qui est presque le seul remède dont elles aient besoin. (1)

§. 365. Quelquefois après avoir porté des fardeaux trop pesants, avoir fait des travaux violents, avoir soutenu des cahotements trop rudes, avoir fait quelque chute, elles sont attaquées de violentes douleurs de reins, qui se répandent jusques sur les cuisses, & aboutissent tout-à-fait au bas du ventre, ce qui présage ordinairement qu'elles sont à la veille de se blesser.

Il faut, pour prévenir cet accident, qui est toujours dangereux, 1°. qu'elles se mettent sur le champ au lit, & qu'elles se couchent sur la paille, si elles n'ont point de matelas, la plume est très-mauvaise dans ce cas; qu'elles restent plusieurs jours dans cette situation, ne bougeant, & ne parlant presque point.

(1) La trop grande abondance de sang est, à la vérité, la seule cause de tous ces maux; mais comme on a plusieurs moyens d'y remédier, on doit toujours préférer les plus doux, & ne point accoutumer le corps à des remèdes qui peuvent tourner à son désavantage, & à celui des enfants. On fera donc tous ses efforts pour éviter la saignée, en joignant l'exercice dans un air vif, à une nourriture peu abondante, & encore moins succulente.

2°. Il faut tirer , d'abord , huit ou neuf onces de sang du bras.

3°. Elles ne prendront , ni viande , ni bouillon , ni œufs ; mais elles vivront uniquement de quelques soupes farineuses.

4°. Elles prendront , de deux en deux heures , la moitié de la poudre N°. 20 , & ne boiront que de la tisane N°. 2.

Il y a des femmes robustes , sanguines , qui sont sujettes à se blesser à une certaine époque ; elles préviennent cet accident , en se faisant saigner quelques jours avant cette époque , & en observant un régime tel que je viens de l'indiquer. Mais cette méthode ne vaudroit rien pour les femmes délicates de la ville , qui se blessent par une toute autre cause , & dont on prévient les fausses couches par une méthode très-différente.

Les Couches.

§. 366. L'on remarque qu'il périt plus de femmes à la campagne , dans le temps de l'accouchement , & cela par le manque des bons secours , &

l'abondance des mauvais, & qu'il en meurt plus en ville, après les couches, par une suite de la mauvaise santé.

Le besoin de sages-femmes un peu éclairées, dans la plus grande partie du pays, est un malheur trop prouvé, qui a les suites les plus funestes, & qui demanderoit toute l'attention de la police.

Les fautes qui se commettent, dans le temps des accouchements, sont sans nombre, & trop souvent, sans remède; il faudroit un Livre exprès, comme on en a dans quelques pays, pour donner les directions propres à les prévenir, & il faudroit avoir formé des sages-femmes propres à les comprendre; mais cela sort du plan que je me suis proposé. J'indiquerai seulement une des causes qui fait le plus de mal; c'est l'usage des choses chaudes, que l'on donne dès que l'accouchement est pénible ou lent; comme castor, teinture de castor, safran, sauge, rue, sabine, huile d'ambre, vin, thériaque, vin brûlé avec des aromates, café, eau de vie, eau d'anis, de noix, de fenouil & autres liqueurs. Toutes ces choses

sont de vrais poisons , qui , bien-loin de hâter l'accouchement , le rendent plus difficile , en enflammant & la matrice , qui ne peut plus se contracter , & les parties qui servent de passage , qui par-là même se gonflent , rétrécissent les voies , & ne peuvent plus prêter. (1) D'autres fois ces poisons chauds produisent une hémorragie , qui tue en peu d'heures.

§. 367. L'on sauveroit un grand nombre de meres & d'enfants , par une méthode directement contraire. Dès qu'une femme , bien portante avant ses couches , robuste , bien faite , se trouveroit en travail , & que le travail paroîtroit douloureux & difficile , bien-loin de l'encourager à des efforts précoces , qui perdent tout , & de les aider par les remedes destructifs dont je viens de parler , il faut lui ordonner une saignée du bras , qui préviendra l'engorgement & l'inflammation , calmera les douleurs , relâchera les parties , & disposera tout favorablement. (2)

(1) On ne doit employer les cordiaux les échauffants , que dans les grandes foiblesses sans fièvre , & encore doit-on toujours commencer par les plus doux , tels que le vin vieux avec du sucre , les rôties au sucre , & semblables.

(2) Ce conseil n'a lieu que lorsque la femme pléthorique

L'on ne doit donner d'autre nourriture , pendant le temps du travail , qu'un peu de panade toutes les trois heures , & de l'eau panée autant que la malade en veut.

On donne , de quatre en quatre heures , un lavement avec une décoction de mauve & un peu d'huile ; dans l'intervalle on fait mettre sur une étuve , c'est-à-dire sur un bassin , ou sur une chaise percée , dans lequel il y a de l'eau chaude ; l'on frotte le passage avec un peu de beurre , & l'on tient sur le ventre des fomentations d'eau chaude , qui sont les plus efficaces.

En suivant cette route , non seulement les sages-femmes ne font point de mal , mais elles laissent à la nature le temps de faire du bien ; un grand nombre d'accouchements qui paroissent difficiles se terminent heureusement , & l'on a au moins le temps d'aller chercher des secours. D'ailleurs les suites de couches sont heureuses ; au lieu qu'en suivant la méthode

& vive , annonce par son pouls , par ses couleurs , que l'engorgement des vaisseaux sanguins produit une tension , des douleurs trop grandes , & fait craindre une perte de sang trop considérable.

échauffante, lors même que l'accouchement est fait, la mere & l'enfant ont si cruellement souffert, qu'ils périssent souvent l'un & l'autre.

§. 368. Je fais que ces moyens sont insuffisants, lorsque la situation de l'enfant est mauvaise, ou qu'il y a quelque vice de conformation chez la mere, mais au moins, ils empêchent l'augmentation du mal, & comme je l'ai dit, laissent le temps de recourir aux Chirurgiens accoucheurs, ou à quelques sages-femmes un peu moins mal instruites.

Je réitere encore que les sages-femmes doivent bien se garder de presser les femmes à faire des efforts, qui leur font un mal infini, & qui peuvent rendre fâcheux l'accouchement, qui, avec un peu de patience, eût été le plus heureux; & j'insiste d'autant plus volontiers sur ce danger des efforts précipités, & sur la nécessité de la patience, que cette pratique fâcheuse est presque générale dans ce pays.

L'on craint la foiblesse dans laquelle les malades paroissent être, on imagine qu'elles n'auront pas la force

d'accoucher, & c'est la raison dont on s'autorise pour leur donner des cordiaux, mais cette raison est chimérique; l'on ne perd pas si promptement les forces; les douleurs légères abattent, mais, à mesure qu'elles augmentent, les forces se relevent, elles ne manquent jamais, quand il n'y a point d'accident étranger, & l'on doit être persuadé, que dans une femme saine & bien portante, ce n'est jamais la foiblesse qui empêche l'accouchement.

Suites de Couches.

§. 369. Les suites de couches les plus fréquentes dans les campagnes sont 1^o. les pertes de sang excessives. 2^o. L'inflammation de matrice. 3^o. La suppression subite des *lochies*, c'est le nom qu'on donne à la perte qui suit ordinairement la couche. 4^o. les ravages du lait.

Les pertes trop abondantes doivent être traitées par les moyens indiqués, §. 365; & si la perte est excessive, l'on applique sur le ventre, les reins, les cuisses, des linges trempés dans un

mélange de parties égales d'eau & de vinaigre, qu'on change dès qu'ils commencent à être secs, & qu'on quitte dès que la perte commence à diminuer.

§. 370. L'inflammation de matrice se manifeste par les douleurs dans tout le bas du ventre, la tension de tout le ventre, l'augmentation des douleurs quand on le touche, une espece de tache rouge, qui monte au milieu du ventre jusqu'au nombril, & qui, quand le mal empire, devient noire, ce qui est toujours mortel; une foiblesse étonnante, le visage prodigieusement changé, un léger délire, une fièvre continue avec un pouls foible & dur, quelquefois des vomissements continuels, souvent le hoquet, une perte très-peu abondante d'une eau rousse, puante, âcre; des envies fréquentes d'aller à la selle; des ardeurs & quelquefois une suppression d'urine.

§. 371. Ce mal très-grave & souvent mortel, doit être traité comme les maladies inflammatoires. Il faut sur-tout, après les saignées, (1) donner

(1) On ne se décidera à la saignée (suivant notre avis) que dans les cas où l'accouchée a perdu peu de
fréquemment

fréquemment des lavements d'eau tiède, en injecter dans la matrice, en appliquer continuellement sur le ventre, & boire abondamment, ou de la tisane d'orge toute simple, sur chaque pot de laquelle on met un demi-quart d'once de nitre, ou des laits d'amandes N°. 4.

§. 372. La suppression totale des lochies, qui occasionne les maladies les plus violentes, se traite précisément de la même façon; & si malheureusement l'on donne quelques remèdes chauds, pour en forcer la sortie, l'on ôte, dans le moment, toute espérance de guérison.

§. 373. Si la fièvre de lait est très-forte, la tisane d'orge du §. 371, & les lavements, avec une diète très-légère, uniquement de panades ou de quelqu'autres farineux très-clairs, la dissipent.

§. 374. Les femmes délicates, qui ne sont pas soignées comme il seroit

sang, lorsqu'elle est pléthorique, que la suppression est totale, & l'inflammation de la matrice bien démontrée par l'élévation & la vivacité de la douleur du bas du ventre. Dans les cas douteux, il faut toujours tenter les fomentations, les cataplasmes, les liniments, les lavements émollients, les potions, les tisanes lénitives, tempérantes, diurétiques, & les lave-pieds dans de l'eau tiède, avant de s'y déterminer.

nécessaire, ou celles que la nécessité oblige à travailler trop tôt, sont exposées à plusieurs accidents, qui dépendent souvent de ce que la transpiration, & l'évacuation des lochies ne se faisant pas bien, & la séparation du lait dans les seins étant troublée, il se forme ce qu'on appelle des dépôts laiteux, qui sont toujours très-fâcheux, & sur-tout quand ils se font sur quelque partie intérieure. Il s'en fait fréquemment sur les cuisses, & dans ce cas, il faut faire usage de la tisane N°. 58, & appliquer dessus la tumeur les cataplasmes N°. 59. Ces deux remèdes dissipent insensiblement le mal, s'il peut se dissiper sans suppuration. Si cela n'est pas possible, & qu'il se forme du pus, un Chirurgien ouvre l'abcès, & le traite comme un autre.

§. 375. Si le lait se coagule dans le sein, il est de la plus grande importance de dissiper incessamment cette grosseur, sans quoi elle se durcit, devient squirrhe, & de squirrhe souvent, au bout d'un certain temps, cancer; c'est-à-dire, la plus cruelle des maladies.

L'on prévient cet horrible mal , en remédiant à ces petites tumeurs dès le commencement. Il n'y a rien de plus efficace pour cela , que les remedes N°. 57 & 60 ; mais il est toujours prudent de ne rien faire sans consulter.

Dès qu'il y a une dureté invétérée , & exempte de douleur , il ne faut faire aucune application , toutes sont nuisibles , & celles qui sont grasses , irritantes , résineuses , spiritueuses , changent promptement le squirrhe en cancer. Quand le cancer est manifesté , toutes les applications sont aussi également nuisibles , excepté celle N°. 60. Le cancer a été long-temps incurable ; depuis quelques années , l'on en a guéri quelques-uns avec le remede N°. 57 , qui n'est cependant pas infallible , mais qu'on doit toujours essayer. (1)

(1) L'usage de la ciguë tenté à Lyon , par tous ceux qui avoient des cancers à traiter , & donné même à de très-grandes doses , n'a rien produit dans cette ville qui ait mérité une attention sérieuse de la part des Observateurs. Plusieurs personnes avoient cependant pris la précaution de faire venir l'extrait de Vienne en Autriche , de le tenir des mains de M. Storck lui-même. Ce remede a eu si peu de succès qu'on l'a presque entièrement abandonné.

§. 376. Les bouts des seins des nourrices s'écorchent souvent , & les font cruellement souffrir. Un des meilleurs remedes , c'est la pommade la plus simple , un mélange d'huile & de cire fondus ensemble , ou l'onguent N°. 66 ; & si le mal est opiniâtre , il faut purger , ce qui réussit ordinairement.



CHAPITRE XXVII.

Avis pour les Enfants.

§. 377. **L**es maladies des enfants ; & tout ce qui regarde leur santé , sont des objets qui ont été généralement trop négligés par les Médecins , & dont on a confié trop longtemps la direction aux personnes les moins propres à s'en charger. Leur santé est cependant bien importante ; il faut les conserver , si l'on veut avoir des hommes , & leur médecine est susceptible d'un plus grand degré de perfection , qu'on ne le croit ordinairement ; elle a même un avantage sur celle des adultes , c'est que l'on ne trouve pas des complications de maux aussi fréquentes.

L'on dit qu'ils ne savent pas se faire entendre ; cela est vrai jusqu'à un certain point , mais cela ne l'est pas exactement , & s'ils ne parlent pas notre langage , ils en ont un qu'il faut étudier. Chaque maladie a proprement le sien , qu'un Médecin attentif ap-

prend ; il doit donner tous ses soins à comprendre celui des enfants, & à en profiter, pour perfectionner les moyens de les rendre sains & vigoureux, & de les guérir des différents maux auxquels ils sont exposés. Je ne me propose point de remplir actuellement cette tâche dans tout le détail qu'elle exigeroit ; mais j'indiquerai les principales causes de leurs maux, & la façon générale de les traiter ; je leur épargnerai au moins par-là une partie du mal qu'on leur fait, & l'épargne des maux artificiels est un des grands buts de cet ouvrage.

§. 378. Presque tous les enfants qui meurent avant l'âge d'un an, & même de deux, meurent avec des convulsions ; l'on dit qu'ils sont morts de convulsions, & l'on a en partie raison, ce sont en effet les convulsions qui les ont tués ; mais ces convulsions elles-mêmes sont l'effet d'autres maladies qui demandent toute l'attention de ceux qui ont soin de ces petites créatures, & ce n'est qu'en combattant ces différentes causes qu'on peut guérir les convulsions. L'on en reconnoît quatre principales, le *meconium*, les *aigreurs*,

la poussée des dents & les vers ; je dirai quelque chose de chacune.

Du Meconium.

§. 379. L'estomac & les intestins de l'enfant sont remplis, quand il vient au monde, d'une matiere noire, médiocrement épaisse & assez gluante, qu'on appelle *meconium*. Il faut que cette matiere soit évacuée avant que l'enfant prenne du lait, sans quoi elle le corromproit, & devenant elle-même extrêmement âcre, il en résulteroit une double source de maux auxquels l'enfant ne résisteroit point.

L'on procure l'évacuation de cet excrément, 1°. En ne leur donnant point de lait les ving-quatre premières heures de leur vie. 2°. En leur faisant boire pendant ce temps-là de l'eau dans laquelle on met un peu de sucre ou du miel, ce qui délaie ce *meconium*, & en facilite l'évacuation par les selles, & quelquefois par les vomissements.

3°. Pour être plus sûr que toute cette matiere sort, il faut leur donner une once de *sirop de chicorée composé*,

qu'on délaye avec un peu d'eau, & qu'on leur fait boire dans l'espace de quatre ou cinq heures. Cette pratique a les plus grands avantages, & il est à souhaiter qu'elle devienne générale. Le sirop que j'indique est à préférer de beaucoup à tous les autres, & surtout à l'huile d'amandes. (1)

Si la grande foiblesse exige quelque aliment, il n'y a point d'inconvénient à leur donner un peu de biscuit dans l'eau, comme on fait ordinairement, ou un peu de panade très-claire.

Des Aigreurs.

§. 380. Quoique les enfants aient été bien évacués d'abord après leur naissance, très-souvent le lait s'aigrit

(1) Cette méthode est utile, lorsque la mere n'allait point son enfant; l'art est alors obligé de suppléer à la nature, ce qu'il fait toujours très-imparfaitement. Mais lorsque la mere éclairée sur son véritable intérêt & sur celui de son enfant, écoutant la voix de la nature & du devoir, en devient la nourrice, toutes ces précautions, tous ces remèdes sont nuisibles, ou au moins inutiles. La mere doit donner à tetter à son enfant, aussi-tôt qu'il peut le faire. Le premier lait, le *colostrum*, qui est très-sécreux, servira lui-même de purgatif, aidera l'évacuation du *meconium*, deviendra peu à peu nourrissant, & tiendra lieu des biscuits & de la panade, que nous croyons dangereux dans les premiers jours de la naissance.

dans

dans leur estomac, & produit des vomissements, des coliques violentes, des convulsions, la diarrhée, la mort. Il n'y a que deux choses à faire, évacuer les matieres aigres, & empêcher qu'il ne s'en forme de nouveau. Le sirop de chicorée est encore dans ce cas le meilleur remede pour les évacuer.

On prévient la formation des nouvelles aigreurs, en donnant trois prises par jour si le mal est grave, deux & même une seule, s'il est peu considérable, de la poudre N^o. 61, & on leur fait boire du thé de mélisse & de tilleul.

§. 381. L'on est en usage de donner aux enfants beaucoup d'huile d'amandes douces, dès qu'ils ont quelques tranchées; mais c'est une habitude pernicieuse, & dont les conséquences sont très-dangereuses. Il est vrai que l'huile appaise quelquefois d'abord les douleurs, en enveloppant les acides, & en émoussant la sensibilité des nerfs; mais c'est un remede palliatif, qui loin d'enlever la cause, l'augmente, puisqu'il s'aigrit lui-même; aussi le mal revient bientôt, & plus on donne

d'huile, plus l'enfant devient sujet aux tranchées. J'en ai guéri sans autre remède que la privation de l'huile, qui leur affoiblissoit l'estomac; par-là même le lait se digere moins bien, moins vite, & s'aigrit plus aisément; & l'affoiblissement que l'estomac reçoit à cette époque, a quelquefois des influences sur le tempérament de l'enfant, pour le reste de ses jours.

Il importe aux enfants d'avoir le ventre libre, & il est certain que très-souvent l'huile les resserre en diminuant les forces des intestins; il n'y a personne qui ne puisse remarquer cet inconvénient, & qui ne continue cependant à l'ordonner dans un but contraire; mais telle est la force du préjugé dans ce cas & dans tant d'autres, on est dans l'idée que tel remède doit produire tel effet; il a beau ne le produire jamais, la prévention subsiste; l'on attribue son inefficacité à de trop petites doses, on les double, le mauvais effet augmente, & ne fait point finir l'aveuglement.

L'abus de l'huile dispose aussi à la toux, & enfin il devient souvent la

cause première des maux de la peau, qui sont extrêmement difficiles à guérir.

Il paroît par-là qu'on ne doit l'employer que très-rarement, & qu'on l'ordonne toujours très-mal à propos dans les coliques qui viennent d'un principe d'aigreur dans l'estomac ou dans les intestins.

§. 382. Les enfants sont ordinairement plus sujets à ces coliques pendant les premiers mois ; ensuite elles diminuent à mesure que leur estomac se fortifie. On les soulage dans l'accès en leur donnant des lavements avec une décoction de camomilles, & la grosseur d'une noisette de savon. Une flanelle trempée dans une décoction de camomilles avec un peu de thériaque, appliquée chaude sur l'estomac & le ventre, leur fait aussi beaucoup de bien.

On ne peut pas toujours leur donner des lavements, cela auroit son danger, & chacun connoît la méthode d'y suppléer par des suppositoires, avec quelques côtes de plantes, ou du savon, ou du miel cuit.

Un des plus sûrs moyens de prévenir ces coliques, qui viennent de ce que le lait ne se digere pas, c'est de

leur donner autant de mouvement qu'il est possible, vu leur âge.

§. 383. Avant que de passer à la troisieme cause des maladies des enfants, qui est la poussée des dents, je dois parler d'un des premiers soins qu'exige leur enfance, c'est celui de les laver, d'abord pour les dégraisser, ensuite pour les fortifier.

Du Lavage des Enfants.

§. 384. Tout le corps de l'enfant qui naît, est couvert d'une crasse qui vient de la liqueur dans laquelle il a vécu. Il est important de l'en délivrer d'abord, & il n'y a rien d'aussi bon que le mélange d'un tiers de vin avec deux tiers d'eau; le vin pur est dangereux. On peut réitérer ce lavage quelques jours de suite; mais c'est une très-mauvaise coutume que de continuer à les laver ainsi tiédement, & l'on en augmente le danger si l'on met du beurre, comme on ne le fait que trop souvent, dans l'eau & le vin qu'on emploie; si cette crasse paroît gluante & épaisse, il faut se servir d'une décoc-

tion de camomilles , avec la grosseur d'une noisette de savon. La base de la santé c'est la régularité avec laquelle se fait la transpiration ; pour obtenir cette régularité , il faut fortifier la peau , & les lavages tièdes l'affoiblissent. Quand elle a la force nécessaire , elle fait toujours ses fonctions , & la transpiration ne se déränge pas à tous les changements de temps : l'on ne doit donc rien négliger pour la mettre dans cet état ; & pour parvenir à ce point important , il faut laver les enfants , peu de jours après leur naissance , avec de l'eau froide , telle qu'on l'apporte de la fontaine.

On se sert d'une éponge , & l'on commence par le visage , les oreilles , le derriere de la tête , (on évite la fontanelle) (1) , le col , les reins , tout le corps , les cuisses , les jambes , les bras , en un mot par-tout. Cette méthode usitée il y a tant de siècles , & pratiquée de nos jours par plusieurs peuples , qui s'en trouvent très-bien , paroîtra révoltante à nombre de meres ;

(1) C'est cet espace au dessus de la tête , dans lequel on sent que les os ne sont pas encore réunis.

elles croiront tuer leurs enfants , & elles n'auront point le courage sur-tout de résister aux cris qu'ils font souvent les premières fois qu'on les lave ; mais si elles les aiment véritablement , elles ne peuvent pas leur donner une marque plus réelle de cette tendresse , qu'en surmontant en leur faveur cette répugnance.

Les enfants foibles sont ceux qui ont le plus besoin d'être lavés (1) ; les très-robustes peuvent s'en passer , & l'on ne peut croire , qu'après l'avoir vu souvent , combien cette méthode contribue à leur donner promptement des forces. J'ai le plaisir de voir , depuis que j'ai cherché à l'introduire ici , que plusieurs meres , les plus tendres & les plus raisonnables , l'ont employée avec le plus grand succès. Les sages femmes qui en ont été les témoins , les nourrices & les filles d'enfants qui en ont été les exécutrices , la répandent ; & si elle peut devenir générale , comme tout me l'annonce , je suis pleinement

(1) Il y a cependant un degré de foiblesse qui doit l'empêcher ; c'est quand l'enfant a besoin de chaleur , de cordiaux , de frictions , pour ne pas périr de foiblesse ; car dans ces circonstances , le lavage lui nuirait.

persuadé qu'en conservant un très-grand nombre d'enfants, elle contribuera à arrêter les progrès de la dépopulation.

Il faut les laver très-régulièrement tous les jours, quelque temps & quelque saison qu'il fasse, & dans la belle saison les plonger dans des seaux, dans des bassins de fontaine, dans des ruisseaux, dans des rivières, dans le lac.

Après quelques jours de pleurs, ils s'accoutument tous si bien à cet exercice, qu'il devient un de leurs plaisirs, & qu'ils rient pendant toute l'opération.

Le premier avantage de cette méthode c'est, comme je l'ai dit, d'entretenir la transpiration, & de rendre moins sensible aux impressions de l'air; mais de ce premier avantage il en résulte qu'on les préserve d'un grand nombre de maux, sur-tout de la nouure, des obstructions, des maladies de la peau, & des convulsions, & on leur assure une santé ferme & robuste.

§ 385. Mais il ne faut pas détruire le bien qu'on leur fait en les lavant, par la mauvaise habitude de les tenir

trop au chaud ; il n'y en a point de plus pernicieuse & qui tue plus d'enfants ; il faut les accoutumer à être très-peu habillés , tant le jour que la nuit ; à avoir sur-tout la tête très-peu couverte , & point du tout pendant le jour , depuis l'âge de deux ans ; éviter qu'ils ne soient dans des chambres trop chaudes , & les faire vivre au grand air , soit l'été , soit l'hiver , le plus qu'il est possible. Les enfants élevés au chaud sont souvent enrhumés , foibles , pâles , languissants , bouffis , tristes ; tombent dans la nouure , la consommation , toutes sortes de langueurs , & meurent dans l'enfance , ou vivent misérables , &c. ceux qu'on lave à l'eau froide & qu'on élève au grand air , sont l'opposé.

§. 386. Je crois devoir ajouter que l'enfance n'est pas le seul période de la vie dans lequel les bains froids soient utiles. Je les ai employés avec un succès marqué , pour des personnes de tout âge , même pour des septuagénaires ; & il y a deux especes de maladies , plus fréquentes , il est vrai , à la ville qu'à la campagne , dans les-

quelles ils réussissent très - bien , c'est dans les foibleſſes de nerfs , & quand la transpiration ſe fait mal , qu'on craint l'air , qu'on eſt fluxionnaire , foible , languiſſant. Le bain froid rétablit la transpiration , redonne de la force aux nerfs , & diſſipe par-là tous les dérangemens que ces deux cauſes occaſionnoient dans l'économie animale. On doit les prendre avant le dîner. Mais autant les bains froids ſont utiles , autant l'uſage habituel des bains chauds eſt pernicieux ; ils diſpoſent à l'apoplexie , à l'hydropiſie , aux vapeurs , à l'hypocondrie ; & l'on voit les villes , où l'uſage en eſt fréquent , déſolées par toutes ces maladies.

De la Pouſſée des Dents.

§. 387. La ſortie des dents coûte ſouvent beaucoup aux enfans , & quelques - uns ſuccombent aux maux qu'elles occaſionnent. L'on doit à cette époque , ſi elle eſt douloureuſe ,

1°. Leur tenir le ventre libre par des lavemens faits avec une décoction de mauve ſans y rien ajouter ; mais ils

ne sont point nécessaires si l'enfant a en même temps la diarrhée.

2^o. Leur diminuer un peu la quantité des aliments , par deux raisons ; l'une , c'est que l'estomac est plus foible qu'auparavant ; l'autre , c'est qu'il y a quelquefois un peu de fièvre.

3^o. Leur augmenter un peu la quantité de la boisson ; la meilleure pour eux , c'est sans contredit l'infusion de tilleul , qu'on blanchit avec un peu de lait.

4^o. On leur frotte souvent les gencives avec un mélange d'autant de miel que de mucilage de pepins de coings , & on leur donne à mâcher une racine d'althéa ou de réglisse.

C'est souvent dans le temps de la sortie des dents que les enfants se nouent.

Des Vers.

§. 388. Le méconium , l'aigreur du lait & les dents sont trois grandes causes des maux des enfants ; il y en a une quatrième , les vers , qui leur fait aussi très-souvent du mal , mais qui n'est point cependant , à beaucoup

près, la cause générale de leurs maux, comme on est généralement porté à le croire, dès qu'on voit un enfant de plus de deux ans, malade. Il y a un grand nombre de symptomes qui font croire qu'un enfant a des vers; il n'y en a qu'un seul, c'est leur sortie par le haut ou par le bas, qui le démontre évidemment. Il y a d'ailleurs à cet égard beaucoup de variétés; quelques enfants ayant beaucoup de vers sans en être incommodés, d'autres étant réellement malades avec un petit nombre.

Les vers nuisent, 1°. En obstruant les intestins, & en comprimant les parties voisines par leur volume; 2°. En suçant le chyle destiné à nourrir le malade, & le privant par-là même de sa subsistance; 3°. En irritant les intestins & même en les rongant.

§. 389. Les signes qui font croire qu'il y en a, sont de légères coliques, fréquentes & irrégulières; une abondance de salive à jeun; une odeur désagréable, d'une espece singulière, dans l'haleine, sur-tout le matin; des démangeaisons dans les narines, qui font qu'ils les grattent souvent; un

appétit très-irrégulier, quelquefois un appétit vorace, d'autres fois point du tout; des maux de cœur, des vomissements; quelquefois de la constipation, plus souvent une diarrhée de matières mal cuites; le ventre assez gros, le reste du corps maigre; une soif que la boisson ne diminue pas; souvent beaucoup de foiblesse; de la tristesse. Le visage est assez ordinairement mauvais, & change d'un quart d'heure à l'autre; les yeux sont souvent éteints & entourés d'un cercle livide; on en voit souvent le blanc pendant le temps du sommeil, qui est quelquefois accompagné de rêves effrayants, de sursauts continuels, de grincements de dents. Quelques enfants sont dans l'impossibilité d'être un seul moment tranquilles. Les urines sont souvent blanches, je les ai vues comme du lait. Ils ont des palpitations, des évanouissements, des convulsions, des assoupissements longs & profonds; des sueurs froides tout-à-coup; des fièvres qui ont des caractères de malignité; des pertes de vue & de voix qui durent long-temps; des paralysies, ou des

mains, ou des bras, ou des jambes; des engourdissements. Les gencives sont en mauvais état & comme rongées; ils ont souvent le hoquet, un pouls petit & irrégulier, des rêveries, & ce qui est un des symptômes les moins équivoques, fréquemment une petite toux sèche; souvent une espèce de mucosité dans les selles; quelquefois de très-longues & violentes coliques, qui se terminent par un abcès à l'extérieur du ventre, dont il sort des vers.

§. 390. L'on a une foule de remèdes pour les vers. La *grenette* ou *semen contra*, qui est un des plus ordinaires, est très-bon; l'on se sert aussi avec succès de celui N°. 62; la poudre N°. 14 est un des meilleurs. La fleur de soufre, le jus de cresson, les acides, l'eau de miel ont souvent réussi; mais les trois premiers que j'ai indiqués, suivis d'un purgatif, sont les meilleurs. L'on trouvera N°. 63, un remède purgatif qu'on peut faire prendre assez aisément aux enfants les plus difficiles. Quand malgré ces remèdes les vers subsistent, il convient de consulter quelqu'un pour en employer

de plus efficaces; ce qui est très-important, puisque, quoique peut-être la moitié des enfants ait des vers, & que plusieurs se portent très-bien, il y en a cependant que les vers tuent très-réellement, après leur avoir fait des maux cruels pendant plusieurs années.

Cette disposition à avoir des vers prouve toujours des digestions imparfaites; ainsi il faut éviter de donner aux enfants qui sont dans ce cas, des choses difficiles à digérer. Il faut surtout bien se garder de leur donner comme remède des huiles qui, supposé même qu'elles détruisent quelques vers d'abord, augmentent la cause qui en laisse reproduire de nouveaux. Un long usage de limaille de fer est ce qui détruit le mieux cette disposition vermineuse.

Des Convulsions.

§. 391. J'ai déjà dit §. 378, que les convulsions des enfants étoient presque toujours l'effet de quelque autre maladie, & sur-tout des quatre dont j'ai parlé; quelques autres causes moins

fréquentes leur en occasionnent quelquefois ; on peut les réduire aux suivantes.

La première, c'est les matières corrompues qui se trouvent dans l'estomac & les boyaux, & qui par l'irritation qu'elles occasionnent dans les nerfs de ces parties, produisent des mouvements irréguliers dans les nerfs de tout le corps, ou au moins dans quelques parties, d'où naissent les convulsions, qui ne sont que des mouvements involontaires des muscles. Ces matières corrompues sont le produit du trop d'aliments, des aliments malfains, de ceux dont la digestion est au dessus des forces de l'estomac des enfants, des mélanges, de la mauvaise distribution des aliments.

On connoît que les convulsions de l'enfant dépendent de cette cause, par ce qui a précédé, par son dégoût, son appesantissement, sa langue sale, son ventre gros, son mauvais teint, son mauvais sommeil.

La diete, c'est-à-dire une diminution dans la quantité de ses aliments, quelques lavements avec de l'eau tiède,

& une purgation N°. 63 les guérissent.

§. 392. La seconde cause c'est les vices du lait; soit que la nourrice ait eu quelque colere violente, quelque grand chagrin, quelque peur; soit qu'elle ait pris des aliments mal-sains, bu trop de vin ou des liqueurs; soit qu'elle soit réglée, & que cette époque produise un dérangement sensible dans sa santé; soit enfin qu'elle soit malade; dans tous ces cas le lait se gâte & jette l'enfant dans des accidents violents, qui quelquefois le tuent promptement.

L'on y remédie, 1°. En le privant de ce lait gâté; jusqu'à ce que la nourrice soit remise dans son état de santé & de tranquillité, dont on hâte le retour par quelques lavements, des calmants, une entiere privation de ce qui lui a fait du mal, & en faisant tirer exactement tout le lait qui a souffert.

2°. En donnant à l'enfant même quelques lavements, en lui faisant boire beaucoup d'eau de tilleul, en ne le nourrissant, pendant un jour ou deux, que de panades ou d'autres soupes sans lait.

3°. En

3°. En le purgeant, si ces premiers secours ne suffisoient pas, avec une once ou une once & demie de sirop de chicorée composé, ou autant de manne. Ces médecines douces entraînent les restes de ce lait empoisonné, & dissipent les désordres qu'il occasionnoit.

§. 393. Une troisieme cause qui produit aussi des convulsions, ce sont les maladies fiévreuses dont les enfants sont attaqués, sur-tout la petite vérole ou la rougeole ; mais ordinairement elles ne demandent point d'autres secours que ceux qu'exige la maladie dont elles dépendent.

§. 394. L'on voit par tout ce chapitre, & il est important qu'on y fasse beaucoup d'attention, que les convulsions sont ordinairement un symptome de quelque autre maladie, plutôt qu'une maladie primitive ; qu'elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes ; qu'il ne peut pas par-là même y avoir de remede général pour les arrêter, & que les seuls remedes convenables dans chaque cas sont ceux qui conviennent à la cause qui les pro-

duit, & que j'ai indiqués en parlant de chacune.

La plupart de ces prétendus spécifiques, qu'on emploie indistinctement & aveuglément dans toutes les convulsions, sont souvent inutiles, & le plus souvent nuisibles. De ce dernier genre sont,

1°. Tous les remedes âcres & chauds, les liqueurs spiritueuses, l'huile d'ambre ou d'agathe, les autres essences, les sels volatils, & autres remedes de cette espece, qui par la violence de leur action sur les organes sensibles des enfants, sont plus propres à produire des convulsions qu'à les calmer.

2°. Les remedes astringents, qui nuisent toutes les fois que la cause des convulsions dépend de quelque matiere âcre qui doit sortir du corps par les selles, ou qu'elles sont l'effet d'un effort de la nature pour opérer quelque crise; & comme elles dépendent presque toujours de l'une & de l'autre de ces deux causes, on voit que les astringents ne conviennent presque jamais. Il y a d'ailleurs toujours du danger à en donner aux enfants sans un examen

bien mûr , parce qu'ils leur causent souvent des obstructions.

3°. L'usage précocce , trop considérable , trop continué ou mal indiqué des anodins , tels que la thériaque , le mithridate , le sirop de pavot , (& il est très-aisé de donner contre quelqu'un de ces écueils ,) a aussi les suites les plus fâcheuses dans les convulsions , & ils nuisent au moins aux neufs dixiemes de ceux auxquels on les ordonne. Ils calment , il est vrai , assez fréquemment pour quelques moments , quelquefois , quelques heures ; mais le mal n'en revient que plus violemment ensuite , parce qu'ils ont augmenté toutes les causes qui le produisoient ; ils détruisent l'estomac , ils constipent , ils diminuent les urines , & d'ailleurs en émoussant la sensibilité des nerfs , qu'on doit envisager comme une des principales sentinelles chargées par la nature d'avertir qu'il y a des ennemis ; le mal augmente sans qu'on s'en doute , il se forme sourdement des engorgements qui aboutissent bientôt à quelque accident violent & mortel , ou qui laissent un germe de maladies de langueur ;

& je réitere que quoiqu'il y ait des cas dans lesquels ils font d'une absolue nécessité, l'on doit en général les employer très-sobrement. Ils font utiles 1°. quand les convulsions subsistent encore après qu'on en a détruit la cause premiere; 2°. quand elles font si violentes, qu'elles menacent d'un danger très-prochain, & qu'elles font un obstacle aux remedes destinés à détruire leur cause; 3°. quand cette cause même est de nature à céder aux anodins, comme quand elles font la suite immédiate d'une peur.

§. 395. Il y a une très-grande différence entre les enfans par rapport à la facilité à prendre des convulsions; il s'en trouve à qui les causes les plus fortes ne peuvent pas en donner, qui ont des coliques affreuses, qui percent les dents très-douloureusement, qui ont de fortes fievres, la rougeole, la petite vérole, qui font rongés des vers, sans avoir jamais la plus légère apparence de convulsions; il y en a d'autres chez lesquel la facilité à en avoir est si grande, (l'on peut appeller cette fâcheuse disposition, *convulsibilité*,)

qu'ils en sont attaqués très-fréquemment, pour des causes si légères, que l'examen le plus attentif ne peut quelquefois pas les découvrir. Cet état qui est extrêmement dangereux, & qui conduit, ou à une mort très-prompte, ou à une vie languissante, demande des attentions dont le détail seroit d'autant plus déplacé ici, que ces cas communs en ville, ne le sont pas autant dans les campagnes. Les bains froids, & la poudre N°. 14, sont utiles.

Avis généraux.

§. 396. Je finirai ce chapitre par quelques conseils qui pourront contribuer à donner aux enfants un tempérament vigoureux, & à les préserver de plusieurs maux.

1°. L'on doit éviter de leur donner trop à manger, & les régler pour la quantité des aliments & les heures des repas, ce qui est très-possible, même dès les premiers jours de leur vie, quand celle qui les nourrit le veut. C'est peut-être même l'âge où il convient le mieux de le faire, parce que

c'est celui où l'uniformité constante de leur vie doit faire présumer que leurs besoins sont plus constamment égaux.

Un enfant qui a déjà quelques années, qui est abandonné à sa vivacité, change ses besoins, sa vie est irrégulière, son appétit doit l'être; il y auroit par-là même de l'inconvénient à l'assujettir trop servilement à une règle exacte dans la quantité & l'ordre des aliments; la dissipation étant inégale, le besoin de réparation ne peut pas être constant; mais chez le petit enfant, l'uniformité au premier de ces égards rend utile l'uniformité par rapport au second. La maladie est presque la seule chose qui doive apporter quelque changement à cet ordre, & ce changement doit être alors pour le retranchement, quoiqu'une pratique générale & meurtrière établisse le contraire, & qu'un usage pernicieux autorise les nourrices à remplir d'autant plus ces petites créatures, qu'elles ont moins besoin d'aliments. L'on s'imagine que les pleurs sont toujours le cri de la faim, & dès qu'un enfant pleure, on lui donne à manger,

sans vouloir faire attention que ces pleurs étoient peut-être l'effet du malaise, que lui procuroit un estomac trop rempli, ou de douleurs, dont on n'enleve pas la cause en les faisant manger, mais à laquelle le manger les rend insensibles pendant quelques moments, premièrement en les distrayant, secondement en les endormant, effet du manger chez les enfants, qui est assez constant & qui dépend des mêmes causes qui assoupissent tant d'adultes après le repas.

L'on ne sauroit croire tout le mal qu'on fait aux petits enfants, en leur prodiguant ainsi les aliments, dans le temps que leurs douleurs dépendent de causes très-différentes de la faim, je souhaite que les meres sensées veuillent ouvrir les yeux sur cet abus, & le faire cesser.

Ceux qui leur donnent beaucoup à manger dans l'espérance de les fortifier, se trompent beaucoup, & il n'y a point de préjugé qui en tue un aussi grand nombre; tout ce qu'un enfant prend au-delà de ses besoins, l'affoiblit au lieu de le fortifier; l'estomac distendu

perd ses forces , & devient moins capable de faire ensuite de bonnes digestions ; cet excès d'aliments empêche la digestion de ceux qui étoient nécessaires ; ces aliments mal digérés , non seulement ne nourrissent point , & par-là l'enfant s'affoiblit , mais ils deviennent une source de maladies , & concourent à produire des obstructions , la nouure , les écrouelles , des fievres lentes , la consommation , & la mort.

Un autre inconvénient dans lequel on tombe , par rapport au régime des enfants , dès qu'ils mangent d'autres aliments que le lait de leur nourrice , c'est de leur en donner qui sont au dessus des forces de leur estomac , & de leur permettre des mélanges nuisibles en eux-mêmes , & sur-tout pour des organes encore foibles & délicats.

Il faut , dit-on , accoutumer leur estomac à tout , mais ce dit-on est une sottise ; il faut leur faire l'estomac bon , alors ils supporteront tout , & on ne le rend point bon en leur causant de fréquentes indigestions. Pour rendre un poulain robuste , on le laisse quatre
ans

ans sans en exiger aucun travail, & alors il est capable des plus pénibles, sans en être incommodé. Si, pour l'accoutumer à la fatigue, on l'avoit dès sa naissance obligé à porter des fardeaux au dessus de ses forces, il n'auroit jamais été qu'une rosse incapable d'aucun travail; c'est l'histoire de l'estomac.

J'ajouterai ici une observation très-importante; c'est que le travail précocé, auquel l'enfant du paysan est astreint, est un mal réel pour le pays. Par-là même que les familles sont moins nombreuses, & que plusieurs enfants sont tirés très-jeunes de la maison paternelle, ceux qui restent sont obligés de travailler, & même à des ouvrages pénibles, dans un âge où ils ne devroient être occupés que des jeux de l'enfance. Ils s'usent avant l'âge, ils n'acquièrent jamais toutes leurs forces, ils ne font point leur crûe, & l'on voit réunies des physionomies de vingt ans, & des tailles de douze ou treize; souvent même ils succombent à ces travaux forcés, ils tombent dans une espece de consommation & de desséchement qui les tue.

§. 397. 2°. C'est une répétition du conseil que j'ai déjà donné, & sur lequel je crois ne pouvoir trop insister; il faut les laver, ou les baigner à l'eau froide.

§. 398. 3°. Leur donner le plus de mouvement qu'il est possible, dès qu'ils ont quelques semaines; car les premiers jours de leur vie, paroissent consacrés, par la nature, à un repos presque total, & à un sommeil qui n'est interrompu que par le besoin de prendre des aliments; & le trop de mouvement pourroit avoir, dans cet âge si tendre, des suites funestes; mais dès que les organes ont pris un peu de consistance, plus on leur donne de mouvement, moyennant qu'on ne prenne rien sur les temps de leur sommeil, qui doit encore être très-long, plus on leur fait de bien, & en allant par degrés, on les accoutume très-vîte, & sans danger, à des exercices assez forts; celui qu'ils prennent dans des chars, ou par le moyen de quelqu'autres machines destinées à leur usage, leur est plus salutaire, que celui qu'ils prennent au bras, parce qu'ils sont dans une meilleure

attitude, & en Eté on les échauffe moins, ce qui est important; la chaleur & la sueur étant des causes de nouure.

§. 399. 4°. L'on doit les faire vivre au grand air, le plus qu'il est possible.

Si les enfants ont le malheur d'avoir été négligés, & qu'ils paroissent foibles, maigres, languissants, obstrués, noués, (ce qu'on appelle *rachitiques*, ou *être en chartres*,) ces quatre secours les tirent souvent de cet état, moyennant qu'on n'attende pas trop tard.

§. 400. 5°. S'ils ont quelque écoulement naturel par la peau, ce qui est très-fréquent, ou quelque éruption, comme dartses, croûtes de lait, rache, &c. il faut bien se garder de les arrêter par quelques remedes gras ou astringents. Il n'y a point d'années qu'on ne voie plusieurs enfants, que des imprudences de ce genre tuent, ou jettent dans les maux de langueur les plus cruels.

J'ai vu les effets les plus fâcheux des remedes extérieurs employés pour la *rache* & les *croûtes de lait*, qui, quelque horribles qu'elles paroissent,

488 MALADIES DES ENFANTS.

ne sont jamais dangereuses, moyennant qu'on n'applique rien dessus, sans l'avis d'une personne entendue.

Quand ces maux sont opiniâtres, on doit soupçonner quelques vices dans le lait, qu'il faut quitter tout-à-fait, ou changer, ou corriger; mais je ne puis pas donner ici le détail du traitement que ces maladies exigent.



CHAPITRE XXVIII.

Secours pour les Noyés. (1)

§. 401. **L**orsqu'un noyé a été plus d'un quart-d'heure sous l'eau, l'on ne doit pas avoir de grandes espérances de le ranimer; il suffit même souvent d'y avoir été deux ou trois minutes, pour être absolument mort. Cependant plusieurs circonstances pouvant avoir prolongé la vie au-delà du terme ordinaire, l'on doit toujours essayer de leur donner les secours les plus efficaces, & il faut dans ce cas, ne pas se lasser trop tôt, puisque ce n'est souvent qu'au bout de deux ou trois heures, qu'ils donnent quelques marques non équivoques de vie.

L'on a trouvé quelquefois de l'eau dans l'estomac des noyés, le plus sou-

(1) Le malheur d'un jeune homme, noyé en se baignant, les premiers jours des bains, détermina à publier ce chapitre séparément en Juin 1761. Peu de jours après, un ouvrier alloit éprouver le même sort; mais il fut heureusement retiré plus vite que le premier, qui avoit été environ trente minutes sous l'eau, & on le guérit, en suivant une partie des conseils indiqués dans cette instruction, dont plusieurs assistants avoient des exemplaires.

vent il n'y en a point ; d'ailleurs la plus grande quantité qu'on y en ait jamais trouvé , n'excede pas ce qu'on peut en boire sans s'incommoder , ainsi ce n'est point-là la cause de la mort ; il n'est pas même aisé de dire comment ils peuvent avaler cette eau. Ce qui les tue , c'est la suffocation par le défaut d'air , & l'eau qui passe dans le poumon , & qui y est portée dans les mouvements qu'ils font nécessairement & involontairement pour respirer , après qu'ils sont sous l'eau ; car il n'entre absolument point d'eau dans l'estomac , ou dans le poumon de ceux qu'on met sous l'eau après leur mort ; ce qui sert à fonder un jugement dans plusieurs cas criminels. Cette eau , intimement mêlée avec l'air qui est dans le poumon , forme une écume visqueuse , sans ressort , qui empêche absolument les fonctions du poumon ; & par-là , non seulement le malade est suffoqué , mais de plus , le sang ne pouvant pas revenir de la tête , les vaisseaux du cerveau se remplissent , & l'apoplexie se joint à la suffocation. Cette seconde cause , c'est-à-dire , l'eau qui entre dans

le poumon n'est pas générale, & l'on trouve plusieurs noyés dans lesquels elle ne paroît pas avoir existé. (1)

§. 402. Le but qu'on doit avoir, c'est de dégorger le poumon & le cerveau, & de ranimer la circulation éteinte. Pour cela l'on doit,

1°. Dépouiller le patient de tous ses habits mouillés, le frotter fortement avec un linge sec, le mettre, s'il est possible, dans un lit chaud, & continuer long-temps les frictions.

2°. Une personne saine & robuste, doit souffler dans ses poumons de l'air chaud, & de la fumée de tabac, si l'on peut en avoir, par le moyen de quelque tuyau de pipe, de fétu, d'entonnoir, de tête-vin, &c. qu'on introduit dans la bouche. Cet air soufflé avec force, si l'on bouche en même-temps les narines, pénètre dans le poumon, &

(1) L'ouverture de plus de trente cadavres de noyés, nous a appris qu'il entroit rarement de l'eau dans l'estomac, & que c'étoit alors en si petite quantité, qu'elle pourroit à peine être nuisible. Mais nous n'avons jamais trouvé de l'eau dans les poumons. La suppression du mouvement de ce viscere par le défaut d'air, est la cause de l'interruption de la circulation & du cours du fluide nerveux, qui causent la mort. Ranimer la respiration, réchauffer tout le corps, irriter toutes les parties pour les mettre en action, sont les indications qu'on remplira très-bien par les moyens suivans.

raréfié par la chaleur l'air, qui, mêlé à l'eau, forme l'écume; il se dégage de cette eau, il reprend du ressort; dilate le poumon, &, s'il reste encore un principe de vie, la circulation recommence dans ce moment.

3°. Dans le même temps, si l'on a un Chirurgien un peu adroit, il ouvre la veine jugulaire, ou grosse veine du col, & laisse couler huit, dix, douze onces de sang. Cette saignée fait du bien de plusieurs façons: premièrement, comme saignée, elle rétablit la circulation, parce que c'est l'effet constant de la saignée, dans les évanouissements qui dépendent d'une circulation suffoquée: en second lieu, c'est celle qui, dans ce cas, soulage le plus promptement l'engorgement de la tête & du poumon: en troisième lieu, c'est quelquefois la seule qui fournisse du sang. Celle du pied n'en donne point, ou presque jamais; celle du bras rarement; mais la jugulaire en donne presque toujours.

4°. On introduit le plus vite qu'on peut, & en aussi grande quantité possible, de la fumée de tabac dans les

intestins par le fondement. L'on a des machines très-commodes, destinées à cet usage, mais comme elles sont très-rares, on peut y suppléer par plusieurs moyens prompts; l'un, par lequel on a sauvé une femme, consiste « à intro-
 » duire dans le fondement, le tuyau
 » d'une pipe allumée; on enveloppe
 » le fourneau d'un papier percé de
 » plusieurs trous, on le met dans la
 » bouche, & on souffle de toutes ses
 » forces; à la cinquième gorgée, on
 » entendit dans le ventre de la femme
 » un grouillement considérable; elle
 » rendit de l'eau par la bouche, & un
 » moment après la connoissance lui
 » revint. » L'on peut aussi allumer deux pipes, dont on abouche les fourneaux; on met le tuyau de l'une dans le fondement, & on souffle par celui de l'autre.

L'on peut encore introduire une vapeur quelconque, en mettant dans le fondement une canule, ou un autre tuyau, qu'on lie fortement à une vessie; cette vessie tient, par son autre bout, à un gros entonnoir de fer blanc, sous lequel brûle le tabac. Ce moyen m'a

réussi dans d'autres cas , où le besoin me le fit imaginer.

5°. L'on fait sentir au malade les eaux fortes les plus volatiles ; on lui souffle dans le nez de la poudre de quelque herbe forte , seche , comme de sauge , de romarin , de rue , de menthe , & sur-tout de marjolaine , ou de tabac très-sec , ou la fumée des mêmes herbes. Il convient au reste , de n'employer ces derniers secours qu'après la saignée ; ils sont alors plus efficaces & plus sûrs.

6°. Tant que le malade *n'a aucun signe de vie* , il n'avalera pas , & il est inutile & même dangereux de lui mettre dans la bouche beaucoup de liquides , qui ne pourroient qu'entretenir la suffocation ; il suffit d'y mettre quelques gouttes de quelque liqueur irritante qui ranime. Mais dès qu'il a repris quelque mouvement , il faut lui donner , dans l'espace d'une heure , cinq ou six cueillerées à soupe d'oximel scillitique , délayé avec de l'eau tiède ; ou , si l'on n'avoit pas ce remede , on y suppléeroit par une forte infusion de chardon béni , de sauge ou de camomille , adoucie avec du miel ; quand on n'a rien autre ,

on donne de l'eau tiède, dans laquelle on met un peu de sel de cuisine. Quelques personnes recommandent les remèdes vomitifs, mais ils ne sont pas sans inconvénients, & ce n'est pas comme émétique, que je conseille l'oximel scillitique.

7°. Quoique les malades donnent quelques signes de vie, il ne faut pas discontinuer les secours, car quelquefois ils meurent après ces premiers mouvements.

8°. Lors même qu'ils sont entièrement rappelés à la vie, il reste de l'oppression, de la toux, de la fièvre, en un mot, une maladie; & il convient quelquefois de les saigner au bras, ensuite on leur donne beaucoup de tisane d'orge, ou, si elle manque, de thé de sureau.

§. 403. Après avoir indiqué les secours nécessaires & vraiment efficaces, je dirai un mot de quelques autres, qu'on est en usage d'employer tumultuairement.

1°. On enveloppe ces infortunés dans des peaux de mouton, ou de veau, ou de chien, qu'on écorche sur le champ;

ces secours ont quelquefois ranimé la chaleur, mais ils sont plus lents, & ne sont pas plus efficaces que la chaleur d'un lit bien échauffé, parfumé de sucre, & que les frictions avec des flanelles chaudes.

2°. La méthode de les rouler dans un tonneau est dangereuse, & fait perdre un temps précieux.

3°. Celle de les pendre par les pieds, est aussi accompagnée de danger, & ne peut avoir aucun usage. Cette écume, qui est une des causes de mort, est trop adhérente pour s'évacuer par son propre poids; c'est cependant le seul secours qu'on pourroit retirer de la suspension, qui nuit d'ailleurs en augmentant l'engorgement de la tête & du poumon.

§. 404. Il y a quelques années qu'on sauva une fille de dix-huit ans, (on ignore si elle avoit été sous l'eau, peu de temps ou quelques heures,) « qui » étoit sans mouvement, glacée, in- » sensible, les yeux fermés, la bouche » béante, le teint livide, le visage » bouffi, tout le corps enflé, chargé » d'eau, » en étendant sur un lit » quatre doigts de cendres, prompt-

ment échauffées dans des chaudières, en la couchant toute nue sur ces cendres, en la couvrant avec d'autres cendres aussi échauffées, en lui mettant sur la tête un bonnet, autour du col un bas, qui en étoient remplis, & en mettant par dessus le tout des couvertures. Au bout de demi-heure le pouls revint, elle reprit la voix, & cria, *je gele, je gele*. On lui donna un peu d'eau clairette, & on la laissa huit heures ensevelie sous les cendres; elle en sortit sans aucun autre mal qu'une lassitude, qui se dissipa le troisième jour. Ce remède doit certainement être efficace, & n'est pas à négliger; mais il ne doit pas non plus faire négliger les autres. Du sable mêlé avec du sel, ou du sel seul auroient la même efficacité, & on en a éprouvé les bons effets.

Dans ce moment on vient de ressusciter deux petits canards qui s'étoient noyés, par un bain de cendres chaudes. Celui de fumier peut aussi être utile; & je viens d'apprendre, par un témoin oculaire, très-digne de foi & très-éclairé, qu'il contribua efficacement à rappeler à la vie, un homme qui avoit

été certainement six heures sous l'eau.

§. 405. Je finirai par un article, qui se trouve dans un petit ouvrage imprimé à Paris, il y a vingt ans, par ordre du Roi, & auquel il n'y a sans doute aucun Prince qui ne souscrive.

« Quoique le peuple soit assez générale-
» ralement porté à la compassion, &
» quoiqu'il souhaitât de donner des
» secours aux noyés, souvent il ne le
» fait pas, parce qu'il ne l'ose. Il s'est
» imaginé qu'il s'exposeroit aux pour-
» suites de la justice. Il est donc essentiel
» qu'on sache, & on ne sauroit trop
» le redire, pour détruire le préjugé
» où l'on est, que les Magistrats n'ont
» jamais prétendu empêcher, qu'on
» tentât tout ce qui peut être tenté
» en faveur des malheureux, qui vien-
» nent d'être tirés de l'eau. Ce n'est
» que quand leur mort est très-certaine,
» que des raisons exigent que la justice
» s'empare de leurs cadavres. »



CHAPITRE XXIX.

Des corps arrêtés entre la bouche & l'estomac.

§. 406. **D**U fond de la bouche les aliments passent dans un canal plus étroit, qu'on appelle *l'œsophage*, qui, en suivant l'épine du dos, va aboutir à l'estomac.

Il arrive souvent que plusieurs corps sont arrêtés dans ce canal, sans pouvoir ni descendre, ni remonter; soit parce qu'ils sont trop gros, soit parce qu'ils se trouvent avoir quelques pointes, qui, s'enfonçant dans ses parois, les empêchent de faire aucun mouvement.

§. 407. Il résulte de cet arrêt, des accidents très-graves, qui sont souvent une douleur très-vive dans la partie, d'autres fois un sentiment incommode plutôt que douloureux, quelquefois des soulèvements de cœur inutiles, une angoisse extraordinaire, & si l'arrêt est tel que la *glotte* soit bouchée, ou la *trachée artère* comprimée, une suffocation cruelle; le malade ne peut pas

respirer , le poumon se remplit , & le sang ne pouvant pas revenir de la tête , le visage devient rouge , livide , le col se gonfle , l'oppression augmente , & le malade périt très-prompement.

Quand la respiration n'est pas arrêtée ou gênée , si le passage n'est pas entièrement bouché , & si le malade peut avaler quelque chose , il vit très-bien quelques jours , & la maladie est alors une maladie particulière de l'œsophage ; mais si le passage est absolument fermé , & qu'on ne puisse point le déboucher pendant plusieurs jours , il en résulte une mort cruelle.

§. 408. Le danger ne dépend pas autant de la nature du corps arrêté , que de sa grosseur relativement au passage de l'endroit où il s'arrête , & de la façon dont il s'arrête ; & souvent les aliments tuent , pendant que les corps les moins faits pour être avalés , n'occasionnent pas de grands maux.

Un enfant de six jours avala une dragée sucrée qui s'arrêta , il mourut d'abord.

Un homme sentoit qu'un morceau de mouton s'étoit arrêté ; pour n'effrayer personne ,

personne, il sortit de table; un moment après on veut savoir où il est, on le trouve mort. Un second périt par un morceau de gâteau; un troisième par un morceau de peau de jambon; un quatrième par un œuf, qu'il avaloit par défi.

Une châtaigne, qu'un enfant avaloit entière, le tua. Un autre enfant périt promptement, étouffé, (car c'est toujours d'étouffement qu'on périt si vite,) par une poire qu'il avoit jetée en l'air, & reçue dans sa bouche. Une poire a aussi tué une femme. Un morceau de tendon, (ce qu'on appelle ordinairement nerf) resta arrêté huit jours, sans que le malade pût rien avaler; au bout de ce temps, il tomba dans l'estomac, dégagé par la pourriture; mais le malade mourut bientôt après, tué par l'inflammation, la gangrene, & la foiblesse. L'on a malheureusement une foule d'exemples semblables, mais il est inutile d'en citer un plus grand nombre.

§. 409. Quand un corps est arrêté, il y a deux moyens de le dégager, qui sont de le retirer, ou de le pousser.

Le plus sûr est toujours de le retirer, mais ce n'est pas toujours le plus aisé, & comme les efforts qu'on fait pour cela fatiguent beaucoup le malade, & ont quelquefois des suites fâcheuses, que d'ailleurs le mal est souvent extrêmement pressant, il convient de pousser si cela est plus aisé, & s'il n'y a point d'inconvénients à faire entrer le corps arrêté, dans l'estomac.

Les corps qu'on peut pousser sans risque, sont tous les aliments ordinaires, comme le pain, les viandes, les gâteaux, les fruits, les légumes, les morceaux de boyaux, le cuir même. Ce n'est pas que de très-gros morceaux de certains aliments, ne soient presque indigestibles, mais il est rare qu'ils soient mortels.

§. 410. Les corps qu'on doit chercher à retirer, quoique cela soit beaucoup plus pénible que de les pousser, sont tous ceux dont l'effet pourroit être très-dangereux, & même mortel, si on les avaloit. De cette classe sont tous les corps indigestibles, tels que le liege, les paquets de linge, les gros noyaux de fruits, les os, les bois, le verre,

les pierres, les métaux ; sur-tout si au danger de *l'indigestibilité*, se joignent ceux qui résultent de la figure de ces corps. Ainsi l'on doit retirer principalement, les épingles, les aiguilles, les arêtes, les os pointus, les fragments de verre, les ciseaux, les canifs, les bagues, les boucles.

Il n'y a cependant aucun de ces corps, qui n'ait été avalé, & les accidents qui en résultent le plus ordinairement, sont de violentes douleurs dans l'estomac, & les intestins ; des inflammations, des suppurations, des abcès, des ulcères, la fièvre lente, la gangrene, le miséréré, des abcès extérieurs, par lesquels ces corps ressortent, & souvent, après beaucoup de maux, une mort cruelle.

§. 411. Quand les corps ne sont que peu avancés, & qu'ils se trouvent à l'entrée de l'œsophage, on peut essayer de les retirer avec les doigts, ce qui réussit souvent. S'ils sont plus avancés, il faut se servir de pincettes ; les Chirurgiens en ont de plusieurs especes ; celles dont quelques fumeurs se servent, seroient très-commodes pour cela, &

on peut dans le besoin en faire très-promptement avec deux morceaux de bois ; mais ce moyen est peu utile , si le corps est fort avancé dans l'œsophage , & si c'est un corps flexible , qui soit exactement appliqué , & remplisse tout le canal.

§. 412. Quand les doigts ou les pincettes échouent , ou ne peuvent pas être employés , il faut se servir des crochets.

On en fait dans le moment , avec un fil de fer un peu fort , qu'on courbe par le bout ; on l'introduit plat , & pour s'assurer de cette direction , on fait , au bout par lequel on le tient , un autre crochet , ou une anse dans le même sens ; ce qui sert en même temps , à l'assurer à la main par un fil ; moyen qu'on devoit employer dans ce cas , pour tous les instruments , afin d'éviter les malheurs arrivés plus d'une fois , quand ces instruments échappent. Après que le crochet a passé l'obstacle , ce qui est presque toujours possible , on le retourne , & il accroche le corps qu'on amène en le retirant.

Le crochet est aussi très-commode ;

quand un corps un peu flexible, comme une épingle ou une arête, sont placés en travers de l'œsophage; alors ce crochet, les prenant par le milieu, les courbe & les dégage. S'ils étoient très-fragiles, il serviroit à les casser, & si les fragments ne se dégageoient pas, on pourroit les retirer par quelque'un des autres moyens.

§. 413. Quand ce sont des corps minces, qui n'occupent qu'une partie du passage, & qui pourroient aisément, ou échapper au crochet, ou par leur résistance le redresser, on se sert d'anneaux solides ou flexibles.

On en fait de solides avec un fil de fer, ou un cordon de quelques fils d'archal très-minces. Pour cela on plie ces fils en cercle par le milieu, où on ne les rapproche pas, mais où on laisse un anneau d'un doigt de diametre; on rapproche les branches l'une de l'autre, on introduit l'anneau dans l'œsophage, & on cherche à engager le corps, & alors on le ramene. On en fait aussi de très-flexibles avec de la laine, des fils, des soies, de petites ficelles, qu'il convient de cirer, afin qu'ils aient un peu

plus de consistance ; on les attache fortement à un manche ou de fil de fer , ou de baleine , ou de bois flexible ; on les introduit , on cherche à engager le corps , & on le retire.

On met souvent plusieurs de ces anneaux de file , passés l'un dans l'autre , afin d'engager plus sûrement le corps , qui entrera dans l'un , s'il échappe à l'autre. Cette espece d'anneaux a un avantage , c'est que quand on a engagé le corps , on peut alors , en tournant le manche , le serrer si fortement dans l'anneau ainsi tordu , qu'on est le maître de le remuer en tout sens ; ce qui est un avantage très - considérable , dans un grand nombre de cas.

§. 414. Un quatrieme moyen , c'est l'éponge. La propriété qu'elle a de se gonfler en s'humectant , fonde son usage dans ce cas.

Si un corps est arrêté , sans remplir toute la cavité de l'œsophage , on fait passer une éponge , par le vuide qui reste , au-delà de ce corps ; elle se gonfle bientôt dans cet endroit humide , & l'on peut même en hâter le gonflement , en faisant avaler quelques gouttes d'eau ;

alors , en la retirant , au moyen du manche qui a servi à l'introduire , comme elle est trop grosse pour ressortir par le même endroit par lequel elle étoit entrée , elle entraîne avec elle le corps qui lui fait obstacle , & par-là elle débouche le gosier.

Comme l'éponge seche peut se resserrer , on a quelquefois profité de ce moyen pour en faire passer un morceau assez gros par un fort petit espace. On la resserre , en l'entourant fortement avec un fil ou un ruban , qu'on peut desserrer très-aisément , & retirer quand l'éponge a passé. On l'assujettit aussi dans un morceau de baleine , fendu en quatre à un bout , & qui ayant beaucoup de ressort , se resserre sur l'éponge ; on accommode la baleine de façon qu'elle ne puisse pas blesser ; l'éponge est également attachée à un cordon très-fort , afin qu'après l'avoir dégagée de la baleine , le Chirurgien puisse la retirer.

On s'est encore servi de l'éponge d'une autre façon. Quand il n'y a pas de place pour la faire passer , parce que le corps remplit tout le canal , & que

ce corps n'est point accroché , mais seulement engagé par la petitesse du passage , on introduit un morceau d'éponge un peu gros dans l'œsophage , jusques près du corps avalé ; alors cette éponge se gonfle , elle dilate le canal en dessus du corps , on la retire un peu , mais très-peu , & le corps étant moins pressé en dessus qu'en dessous , quelquefois le resserrement de la partie inférieure de l'œsophage , peut le faire remonter ; & dès qu'un premier dégagement est fait , le reste s'opere aisément.

§. 415. Enfin quand tous ces moyens sont inutiles , il en reste un autre , c'est de faire vomir le malade ; mais ce remede ne peut guere être utile que pour les corps engagés ; car dans les cas où ils seroient accrochés ou plantés , il pourroit faire beaucoup de mal.

Si l'on peut avaler , on fait vomir en donnant le remede N°. 8 , ou un remede émétique , N°. 34 ou 35. L'on a dégagé , par ce moyen , un os arrêté depuis vingt-quatre heures.

Quand on ne peut pas avaler , on doit essayer si l'irritation d'une plume promenée

promenée dans le fond de la gorge produira cet effet , ce qui n'arrivera pas si le corps comprime fortement tout l'œsophage ; alors il n'y a d'autre ressource que celle de donner un lavement de tabac. Un homme avala un gros morceau de poumon de veau , qui s'arrêta au milieu de l'œsophage & bouchoit exactement le passage ; un Chirurgien essaya inutilement un très-grand nombre de moyens ; un second voyant leur inutilité, & le malade ayant « le visage noir & tuméfié, les yeux, » pour ainsi dire , hors de la tête , » tombant dans des syncopes fréquentes avec des mouvements convulsifs, il lui fit donner en lavement » la décoction d'une once de tabac en » corde ; ce remede procura un vomissement violent , qui fit rejeter le » corps étranger , qui alloit causer la » mort du malade. »

§. 416. Un sixieme moyen , que je ne crois point qu'on ait employé, mais qui pourroit être très-utile dans plusieurs cas , quand les corps avalés ne sont pas trop durs, & qu'ils sont fort gros, ce seroit de fixer un tire-bourre

solidement à un manche flexible, & à un fil ciré, afin qu'on pût le retirer, supposé qu'il quittât son manche, il seroit aisé, sur-tout si le corps n'étoit pas extrêmement bas, d'y planter le tire-bourre, & de le retirer par ce moyen.

L'on a vu une épine fixée dans la gorge, dégagée & rejetée en riant.

§. 417. Dans le cas du §. 409, quand il convient de pousser le corps, on emploie ou des poireaux, qui ont l'avantage de se trouver par-tout, mais qui sont sujets à se casser, ou une bougie huilée & tant soit peu échauffée, afin qu'elle soit flexible, ou une baleine, ou un fil de fer, dont on épaisit dans le moment un des bouts, avec du plomb fondu, ce qui est très-vîte fait. L'on peut employer, avec le même succès, quelques bâtons de bois flexible, comme le bouleau, le coudrier, le frêne, le faule, une sonde flexible, une baguette de plomb. Tous ces corps doivent être très-unis & polis, afin qu'ils n'occasionnent point d'irritation; c'est dans cette vue qu'on les enveloppe, quelquefois avec un boyau mince de mouton. L'on attache aussi quelquefois au bout, une

éponge, qui, remplissant tout le canal, entraîne tous les obstacles qu'elle rencontre.

L'on peut encore dans ces cas, faire avaler de gros corps, comme de la mie ou de la croûte de pain, un navet, une tige de laitue, une balle, dans l'espérance qu'ils entraîneront l'obstacle, mais ce sont des moyens bien foibles, & si on les fait avaler sans les avoir assujettis à un fil, il est à craindre que s'arrêtant eux-mêmes, ils ne doublent le mal.

Il est arrivé quelquefois fort heureusement, que les corps qu'on vouloit pousser s'engageoient dans la bougie, ou dans le poireau, dont on se servoit pour les pousser, & ressortoient avec; mais cela n'arrive qu'aux corps pointus.

§. 418. S'il est impossible de retirer les corps du §. 410, & tous ceux qu'il est dangereux d'avalier, il faut alors de deux maux choisir le moindre, & courir les risques de les pousser, plutôt que de laisser périr horriblement le malade en peu de moments. L'on doit d'autant moins balancer à prendre ce parti, qu'un grand nombre d'exemples

prouvent , que s'il est arrivé souvent de grands maux , après avoir avalé ces corps , & même une mort cruelle , d'autres fois ils n'ont occasionné que peu ou point d'accidents.

§. 419. Il arrive , quand ces corps ont été avalés , de quatre choses l'une ; ou 1°. ils ressortent par les selles ; ou 2°. ils ne ressortent point , & tuent le malade ; ou 3°. ils ressortent par les urines ; ou 4°. ils se font jour par la peau. Je détaillerai ces quatre issues différentes.

§. 420. Quand ils ressortent par les selles , ou ils ressortent au bout de peu de temps , sans avoir occasionné presque aucun accident , ou cette sortie ne se fait que long - temps après , & est précédée par beaucoup de douleurs. L'on a vu ressortir , peu de jours après , sans avoir souffert , un os de jambe de poule , un noyau de pêche , un couvercle de boîte de thériaque , des épingles , des aiguilles , des monnoies de toute espee , une petite flûte , longue de quatre pouces , qui causa de vives douleurs pendant trois jours , & sortit heureusement , des couteaux , des rasoirs ,

une boucle de fouliers. J'ai vu, il n'y a que peu de jours, un enfant de deux ans & demi, qui avala un clou long de plus d'un pouce; & dont la tête avoit plus de trois lignes de largeur; il s'arrêta quelques moments au col, mais il passa pendant qu'on vint me chercher, & ressortit pendant la nuit, avec une selle, sans avoir occasionné aucun accident. Plus récemment encore, un os entier d'aileron de poulet, n'a occasionné qu'un peu de douleur d'estomac, pendant trois ou quatre jours.

Quelquefois ces corps restent plus long-temps, & ne ressortent qu'au bout de plusieurs mois, & même des années, sans avoir cependant fait aucun mal; il y en a qu'on ne revoit & qu'on ne ressent jamais.

§. 421. L'événement n'est pas toujours aussi heureux, & quelquefois, quoiqu'ils ressortent naturellement, ce n'est qu'après avoir fait souffrir les douleurs les plus vives dans l'estomac & dans les boyaux. Une fille avala quelques épingles, elles lui occasionnerent des douleurs violentes pendant six ans; enfin au bout de ce terme elle les

rendit , & fut guérie. Trois aiguilles occasionnerent pendant un an des coliques , des évanouissements , des convulsions ; elles ressortirent au bout de ce terme par les selles , & le malade fut guéri.

Un autre , plus heureux , qui en avoit avalé deux , ne souffrit que six jours , au bout desquels il les rendit par les selles.

Il arrive quelquefois que ces corps , après avoir parcouru tous les intestins , sont arrêtés au fondement , & occasionnent de fâcheux accidents , mais auxquels un Chirurgien adroit peut presque toujours remédier. S'il est possible de les couper comme des os minces , des machoires de poissons , des épingles , ils sortent alors avec beaucoup de facilité.

§. 422. Une seconde issue , c'est quand ces corps ne ressortent point , mais occasionnent des accidents fâcheux , qui tuent le malade , & il y a beaucoup de ces cas.

Une Demoiselle ayant avalé des épingles qu'elle tenoit dans sa bouche , une partie ressortit par les selles , mais

l'autre partie perça les intestins & même le ventre avec des douleurs inouïes ; la malade périt au bout de trois semaines.

Un homme avala une aiguille qui perça l'estomac , pénétra dans le foie , & fit périr le malade en consommation.

Une sonde échappée en examinant la gorge , & avalée , tua le malade au bout de deux ans.

On voit tous les jours avaler des piéces monnoyées, de différents métaux, sans qu'il survienne rien de fâcheux ; on a vu avaler jusqu'à cent louis d'or qui ressortirent tous. Mais que ces heureux hazards n'inspirent pas trop de sécurité, les événements fâcheux doivent inspirer une juste crainte ; une seule piéce de monnoie avalée bouche la communication entre l'estomac & les intestins, & tua. On avale tous les jours des noyaux impunément, mais on a des exemples de gens chez lesquels il s'en est fait des amas, qui sont devenus cause de mort, après beaucoup de douleurs.

§. 423. La troisieme issue c'est quand ces corps ressortent avec les urines ; mais ces cas sont rares.

Une épingle de moyenne grandeur ressortit en urinant, trois jours après l'avoir avalée, & l'on a rendu par la même voie un petit os, des noyaux de cerises, de prunes, & même un de pêche.

§. 424 Enfin le quatrieme cas, c'est quand les corps avalés percent l'estomac ou les boyaux, & qu'ils vont jusqu'à la peau, occasionnent un abcès, & se font jour eux-mêmes, ou sont tirés en ouvrant l'abcès. Ils sont souvent très-long-temps à faire ce trajet; quelquefois les douleurs sont continues, d'autres fois le malade souffre pendant quelque temps, les douleurs cessent & recommencent. L'abcès se forme ou sur l'estomac, ou dans d'autres parties du ventre; quelquefois même ces corps, après avoir percé les intestins, font des routes singulieres, & vont ressortir loin du ventre. Une aiguille avalée ressortit au bout de quatre ans à la jambe, une autre à l'épaule.

§. 425. Tous ces exemples, & une foule d'autres, de morts cruelles, après des corps avalés, prouvent la nécessité d'être sur ses gardes à cet égard, &

déposent contre l'imprudence horrible, j'oserois dire criminelle, de s'amuser de jeux qui peuvent occasionner ces malheurs, ou même de tenir dans la bouche des corps qui échappant par imprudence ou par accident, deviennent cause de mort. Peut-on, sans frémir, mettre dans la bouche des aiguilles & des épingles, quand on pense aux maux horribles & à la mort cruelle qu'elles peuvent occasionner ?

§. 426. L'on a vu plus haut, que quelquefois les corps arrêtés étouffoient le malade; d'autres fois on ne peut ni les retirer ni les précipiter, mais ils restent dans l'œsophage, sans que le malade meure, au moins d'abord. Cela arrive quand ils sont situés de façon qu'ils ne compriment pas la trachée artère, & qu'ils n'empêchent pas totalement le passage des aliments; ce qui ne peut guere arriver qu'aux corps pointus. Ces corps ainsi arrêtés occasionnent quelquefois, sans beaucoup de violence, une petite suppuration, qui les dégage, & ils ressortent par la bouche, ou tombent dans l'estomac; d'autres fois une inflammation prodi-

gieuse qui tue le malade ; ou si la matiere de l'abcès se porte en dehors , il se forme une tumeur à l'extérieur du col , qu'on ouvre , & le corps ressort par-là. De troisiemes se font une route qu'ils parcourent avec peu ou point de douleur , & ils vont ressortir derrière le col , sur la poitrine , à l'épaule , enfin en différents endroits.

§. 427. Quelques personnes étonnées des marches singulieres de ces corps , qui par leur volume & sur-tout par leur figure paroissent ne pouvoir s'introduire dans le corps qu'en le détruisant , souhaiteront qu'on leur explique comment & où ces corps font leur route. L'on me permettra en leur faveur une courte digression , qui est peut-être d'autant moins étrangere à mon plan , qu'en faisant disparoître le merveilleux de la chose , elle fera tomber le préjugé superstitieux qui a souvent attribué aux sortileges des faits de cette espece , qui s'expliquent avec beaucoup de facilité. Cette même raison est une de celles qui m'ont déterminé à donner autant d'étendue à ce chapitre.

L'on trouve sous la peau , dans

quelque endroit qu'on l'ouvre , une membrane composée de deux lames, séparées l'une & l'autre par de petites cellules qui communiquent toutes les unes aux autres, & qui sont remplies plus ou moins de graisse. Il n'y a aucune graisse dans tout le corps, qui ne soit renfermée dans cette membrane, qu'on appelle *membrane graisseuse* ou *cellulaire*.

Elle se trouve non seulement sous la peau, mais delà, en se repliant de différentes façons, elle se répand dans tout le corps; elle sépare tous les muscles, elle fait partie de l'estomac, des boyaux, de la vessie, de tous les visceres; c'est elle qui forme ce qu'on appelle *coëffe*, ou dans les animaux *penne*; elle fournit une enveloppe aux veines, aux arteres, aux nerfs. Dans quelques endroits elle est très-épaisse & remplie de beaucoup de graisse, dans d'autres elle est extrêmement mince & dénuée de graisse, par-tout elle est privée de tout sentiment.

On pourroit se la représenter comme une couverture piquée, dont le coton est inégalement distribué; dans quel-

ques endroits il y en a beaucoup, dans d'autres il n'y en a point, & les deux doubles s'y touchent. C'est dans cette membrane que se font les mouvements de ces corps étrangers; & comme la communication est générale, il n'est point étonnant qu'ils aillent d'un endroit à un autre très-éloigné, en parcourant de très-long chemins. Les officiers & les soldats sentent très-fréquemment des balles qu'on n'a pas pu sortir, faire des trajets considérables.

La communication générale entre toutes les parties de cette membrane est démontrée par un fait qui se réitère tous les jours contre les loix de la police; les bouchers font une petite incision à la peau d'un veau, à laquelle ils appliquent un soufflet, ils soufflent fortement, & il n'y a pas une partie de tout le veau qui ne se ressente de ce gonflement artificiel.

Des scélérats se sont servi de cette indigne manœuvre, pour rendre monstrueux des enfants qu'ils faisoient voir ensuite pour de l'argent.

C'est dans cette membrane que les eaux des hydropiques sont ordinaire-

ment épanchées , & dans laquelle elles suivent les mouvements que leur imprime la pesanteur. L'on demandera : Cette membrane étant traversée en différents endroits par des nerfs , des veines , des arteres , &c. qui sont des parties dont les blessures occasionneroient nécessairement des accidents fâcheux , comment n'en arrive-t-il pas ? Je réponds , 1^o. Que ces accidents arrivent quelquefois ; 2^o. Qu'ils doivent cependant arriver rarement , parce que toutes ces parties , qui traversent la membrane graisseuse , étant plus dures que la graisse , ces corps doivent presque nécessairement , quand ils les rencontrent , être détournés vers les graisses qui les entourent , où la résistance est beaucoup moins considérable , & cela d'autant plus sûrement que ces corps sont toujours cylindriques.

§. 428. A tous les secours que j'ai indiqués jusqu'à présent , je dois ajouter encore quelques conseils généraux.

1^o. Il est souvent utile , & même nécessaire , de faire une ample saignée du bras , sur-tout quand la respiration est extrêmement gênée , ou quand l'on

ne peut pas réussir d'abord à déplacer le corps ; parce qu'alors la saignée prévient l'inflammation, que produiroient les irritations fréquentes ; & en jettant toutes les parties dans le relâchement, elle peut opérer sur le champ le dégagement du corps.

2°. Quand on voit que toutes les tentatives, pour retirer ou pour pousser, sont inutiles, il faut les cesser ; parce que l'inflammation qu'on occasionneroit, seroit aussi fâcheuse que le mal même, & que l'on a des exemples de gens morts de cette inflammation, quoique le corps eût été déplacé.

3°. Pendant qu'on fait ces tentatives, il faut faire avaler souvent au malade, ou injecter avec un canal courbe, qui aille plus loin que la glotte, quelque liqueur fort émolliente, comme de l'eau tiède, ou pure ou mêlée avec du lait, ou une décoction d'orge, de mauve, de son. Il en résulte ce double avantage ; premièrement que l'on adoucit par-là les parties irritées, ce qui retarde l'inflammation ; & en second lieu, souvent une injection faite avec force, réussit mieux pour dégager un corps

charnu, que toutes les tentatives avec des instruments.

4°. Quand on est obligé de laisser dans la gorge un corps arrêté, il faut conduire le malade tout comme s'il avoit une maladie inflammatoire; le saigner, le mettre au régime, lui envelopper tout le col avec des cataplasmes émollients. Il convient d'employer la même méthode, quoique le corps soit dégagé, si l'on a lieu de croire qu'il est resté de l'inflammation dans l'œsophage.

5°. Quelquefois un peu de mouvement dégage mieux que les instruments. L'on fait qu'un coup de poing derrière l'épine, a souvent dégagé des corps fortement arrêtés; & j'ai deux exemples que les malades, qui avoient des épinglees arrêtées, étant montés à cheval pour aller de la campagne chercher du secours dans la ville voisine, sentirent l'épingle se dégager après une heure de marche; l'un la cracha, l'autre l'avalala, sans mauvaises suites.

6°. Quand le danger de suffocation est pressant, que la saignée est insuffisante, qu'on n'a point d'espérance de

dégager promptement le col , & que la mort est proche , si l'on ne rend pas la respiration au malade , il faut , sur le champ , faire la *bronchotomie* ; c'est-à-dire , ouvrir la trachée artère ; ce qui n'est ni difficile pour un Chirurgien un peu entendu , ni fort douloureux.

7°. Quand le corps arrêté passe dans l'estomac , il faut d'abord mettre le malade à un régime très-doux ; éviter tous les aliments âcres , irritants , chauds , le vin , les liqueurs , le café , ne prendre que peu d'aliments à la fois ; n'en point prendre de solides , qu'après les avoir extrêmement mâchés. Le meilleur régime seroit de vivre de soupes farineuses , de quelques légumes , d'eau & de lait ; ce qui vaut beaucoup mieux que l'usage des huiles.

§. 429. L'Auteur de la nature a pourvu à ce qu'en mangeant , rien ne passât par la glotte , dans la trachée artère ; ce malheur arrive cependant quelquefois ; & il survient , dans le moment , une toux continue & violente , une douleur aiguë , une suffocation , tout le sang se porte à la tête , le malade est angoissé & agité par des
mouvements

mouvements violents & involontaires, il meurt quelquefois sur le champ. Un grenadier Hongrois, cordonnier de son métier, travailloit & mangeoit en même temps; il tomba de sa chaise sans dire un seul mot, ses camarades appellerent du secours; des Chirurgiens arriverent aussi-tôt; il ne donna, malgré plusieurs secours, aucun signe de vie. On trouva dans le cadavre, un morceau de viande de bœuf, du poids de quatre lots, enfoncé dans la trachée artère, qu'il bouchoit si exactement, qu'elle ne pouvoit laisser passer le moindre air au poumon.

§. 430. Il faut, dans ce cas, frapper fréquemment sur l'épine du dos, occasionner quelques efforts pour vomir, faire éternuer avec du poivre blanc, du muguet, de la sauge, des tabacs céphaliques quelconques, qu'on souffle fortement dans les narines.

Un pois jeté en badinant dans la bouche, entra dans la trachée artère, & ressortit en faisant vomir avec de l'huile.

Un petit os fut chassé en faisant éternuer avec de la poudre de muguet.

Enfin, si ces secours ne réussissent pas d'abord, il faut, sans hésiter, faire la *bronchotomie*, (voyez §. précédent N°. 6.) L'on a retiré, par ce moyen des os, une feve, une arête, & sauvé par-là les malades.

§. 431. L'on tente tout, quand il s'agit de la vie humaine. Dans le cas où un corps ne pourroit ni être dégagé de l'œsophage, ni y rester sans tuer promptement le malade, l'on a proposé, de faire une incision à l'œsophage même, par laquelle on le tireroit, & d'employer le même moyen, lorsqu'un corps tombé dans l'estomac seroit de nature à occasionner des accidents propres à tuer promptement le malade.

Quand l'œsophage est fermé, on nourrit par des lavements de bouillon.



CHAPITRE XXX.

Maladies chirurgicales & externes.

Des brûlures , des plaies , des meurtrissures , des foulures , des ulceres , des membres gelés , des engelures , des hernies , des clous , des panaris , des échardes , des verrues , & des cors.

§. 432. **L** Es payfans sont exposés par leurs travaux , à plusieurs accidents extérieurs , comme coupures , meurtrissures , &c. qui , quelque graves qu'ils soient , se termineroient presque toujours très-aisément , & cela par une suite de la nature du sang , qui a ordinairement beaucoup moins d'âcreté à la campagne , que dans les villes ; mais un traitement pernicieux , rend souvent fâcheux les maux les plus légers en eux-mêmes , & j'ai vu un si grand nombre de ces malheurs , qu'il me paroît nécessaire d'indiquer ici le traitement qui convient à ces maux externes , quand ils n'exigent pas nécessairement

la main du Chirurgien. Je dirai aussi un mot de quelques maladies extérieures, qui dépendent cependant d'une cause interne.

Des Brûlures.

§. 433. Quand la brûlure est très-légère, & qu'il n'y a point de vessie levée, il suffit d'y mettre une compresse trempée dans l'eau fraîche, & de la changer tous les quart-d'heures, jusqu'à ce qu'on ne sente plus de douleur. Quand il s'est levé une vessie, on applique dessus une compresse de linge très-fin, enduite de la pommade N^o. 64, qu'on change deux fois par jour.

Si la peau est brûlée, & les chairs mêmes endommagées, il faut se servir de la même pommade; mais au lieu d'une compresse, il faut se servir de charpie, qui s'applique plus exactement, & par dessus la charpie, on met une simple toile cirée, que chacun peut aisément préparer, N^o. 65, ou si l'on veut un *sparadrap*, N^o. 66.

Mais indépendamment de ces secours extérieurs, qui sont les plus efficaces qu'on puisse employer, quand la brûlure

est très-forte & très-enflammée, & qu'on craint les progrès & les suites de cette inflammation, il faut employer les mêmes remèdes que dans les fortes inflammations; faire une saignée, ou même plusieurs si elles sont nécessaires, & mettre au régime; ne faire boire que les tisanes N^o. 2 & 4, & donner tous les jours deux lavements simples.

Quand on n'est pas à même d'avoir d'abord du *nutritum*, pour faire la pommade N^o. 64, on se contente de fondre ensemble de l'huile d'olive, avec une huitième partie de cire, & à deux onces de ce mélange, on ajoute un jaune d'œuf; enfin quelque chose de plus simple encore, c'est de battre un œuf, le blanc & le jaune, avec deux cuillerées d'huile qui ne soit pas rance.

Quand le mal est proche de sa fin, & qu'il ne reste plus qu'une très-petite plaie, il suffit d'appliquer le sparadrap N^o. 66.

Des Plaies.

§. 434. Si une plaie a pénétré dans l'intérieur des cavités, & a blessé quel

que partie contenue dans la poitrine & dans le ventre ; si , sans pénétrer dans les cavités , elle a ouvert quelque grosse artère ; si elle a blessé quelque nerf , ce qui occasionne des accidents beaucoup plus violents qu'ils ne devroient être sans cela ; si elle est allée jusqu'à l'os , & qu'il ait souffert ; enfin , s'il survient quelque symptôme extraordinaire , il faut nécessairement appeler un Chirurgien. Mais quand la plaie n'est accompagnée d'aucune de ces circonstances ; qu'elle n'intéresse que la peau , les graisses , les chairs , & de petits vaisseaux , l'on peut la panser aisément sans secours , parce qu'ordinairement tout se réduit à la préserver des impressions de l'air , en donnant cependant issue au pus.

§. 435. Si le sang ne sort d'aucun vaisseau considérable , mais coule à peu près également de tous les points de la plaie , on peut hardiment le laisser couler , pendant qu'on prépare promptement de la charpie. Quand elle est prête , on en met ce qu'on peut dans la plaie , sans la trop presser , ce qui seroit très-fâcheux , & auroit les mêmes

inconveniens que les tentes & les bourdonnets ; on la couvre avec une compresse trempée dans l'huile d'olive, ou avec la toile cirée N^o. 65, mais je préfère la compresse pour les premiers pansemens ; & l'on soutient le tout avec une bande large de deux doigts, d'une longueur proportionnée au volume de la partie qu'il faut bander, & qu'on serre assez pour qu'elle ne se dérange pas, assez peu pour qu'elle n'occasionne aucune inflammation.

On laisse cet appareil vingt-quatre ou quarante-huit heures, les plaies étant d'autant plutôt guéries, qu'on les panse moins souvent ; & alors on ôte toute la charpie qu'on peut ôter aisément, & s'il y en a qui se soit attachée par le desséchement du sang, on la laisse, en se contentant d'en remettre un peu de nouvelle ; le reste du pansement se fait comme la première fois.

Quand, en continuant ce pansement simple, la plaie est devenue tout-à-fait superficielle, il suffit d'appliquer la toile cirée, ou le sparadrap, sans charpie.

Les personnes qui ont quelque prédilection pour les huiles imprégnées des vertus de quelques plantes, peuvent, si cela augmente leur confiance, employer celles de millepertuis, de treffle, de lis, de camomilles, de balsamines, de roses rouges, en observant toujours qu'elles ne soient point rances.

§. 436. Quand la plaie est considérable, on doit s'attendre qu'elle s'enflammera avant que la suppuration, qui alors paroît plus tard, ait pu s'établir, & que cette inflammation sera accompagnée de douleurs, de fièvre, quelquefois de rêveries; il faut, dans ce cas, au lieu de la compresse ou de la toile cirée, appliquer un cataplasme de mie de pain & de lait, dans lequel on met un peu d'huile, afin qu'il ne s'attache pas, & que l'on change, sans toucher à la plaie, trois, & même quatre fois par jour.

§. 437. S'il y avoit quelque vaisseau un peu gros, ouvert, il faudroit appliquer dessus un morceau *d'agaric de chêne*, N^o. 67, dont on devroit être fourni par-tout. On le contient en
appliquant

appliquant dessus beaucoup de charpie, & en couvrant le tout avec une grosse compresse, & un bandage un peu plus ferré qu'à l'ordinaire. Si cela ne suffisoit pas, & que la plaie fût à un bras, ou à une jambe, il faudroit faire une forte ligature en dessus de la plaie, avec un *tourniquet*, qui se fait dans le moment, avec un écheveau de fil ou de chanvre, qu'on passe autour du bras en forme d'anneau; on introduit entre deux une piece de bois épaisse d'un pouce, & longue de quatre ou cinq, & en tournant cette piece de bois, on serre autant que l'on veut; tout comme le paysan serre un tonneau, ou une piece de bois sur son char, avec la chaîne & le chaton. Mais il faut avoir soin, 1^o. d'arranger l'écheveau, de façon qu'il conserve une largeur de deux pouces, & 2^o. de ne pas serrer assez fort pour occasionner une inflammation, qui dégénéreroit bientôt en gangrene.

§. 438. Tous les éloges prodigués à un grand nombre d'onguents, sont une pure charlatanerie; l'art ne contribue pas le moins du monde à la

guérison des plaies , c'est la seule nature qui l'opere , & tout ce que nous pouvons , c'est d'éloigner les obstacles qui s'opposent à la réunion. Pour cela , s'il y a quelque corps étranger dans la plaie , comme fer , plomb , bois , verre , morceaux d'habits & de linge , il faut les ôter , si l'on peut le faire avec beaucoup de facilité , sinon , il faut s'adresser à un bon Chirurgien , qui décide quel parti l'on doit prendre ; ensuite on panse comme je l'ai dit.

Bien-loin d'être utiles , il y a plusieurs onguents qui pourroient faire beaucoup de mal ; & les seuls cas dans lesquels on doit en employer , c'est quand il y a dans la plaie quelques vices , qu'il faut détruire par des secours particuliers ; mais une plaie fraîche , dans un homme sain , n'en demande point d'autres que ceux que j'ai indiqués , & ceux du régime.

Les applications spiritueuses sont ordinairement nuisibles , & ne peuvent convenir que dans un petit nombre de cas , dont les Médecins ou les Chirurgiens peuvent seuls juger.

Quand les plaies sont à la tête , au

lieu de la compresse huilée , ou du sparadrap , on couvre la plaie avec une emplâtre de bétouine , ou si l'on n'en a point , on trempe la compresse dans du vin chaud.

§. 439. Comme les accidents qu'on doit craindre sont ceux de l'inflammation , les secours qu'on doit employer , sont ceux qui la préviennent ; la saignée , le régime , les rafraîchissants , les lavements.

Quand la plaie est très-légère , il suffit de ne rien prendre d'échauffant , & sur-tout il faut retrancher l'usage du vin & de la viande.

Quand elle est considérable , & qu'il est à présumer qu'il surviendra de l'inflammation , il faut nécessairement faire une saignée , ordonner un repos total , & mettre au régime ; quelquefois même , il faut réitérer la saignée. Ces secours sont sur-tout indispensablement nécessaires , quand la blessure a attaqué quelque partie intérieure , & il n'y a pas de remède plus sûr qu'une diète extrêmement légère. Des malades jugés ne devoir vivre que quelques heures , après des plaies de la poitrine , du bas-

ventre, des reins, ont été complètement guéris, en ne vivant pendant plusieurs semaines, que de tisane d'orge, ou d'autres tisanes farineuses sans sel, sans bouillon, sans aucun remède quelconque, & sur-tout sans onguents.

§. 440. Autant la saignée, employée modérément, est utile, autant son excès est nuisible. Les grandes blessures sont ordinairement accompagnées d'une hémorrhagie considérable, qui épuise déjà le malade, & souvent la fièvre est une suite de cette hémorrhagie. Si, dans ces circonstances, l'on ordonne encore des saignées, l'on détruit totalement les forces; les humeurs croupissent, se corrompent, la gangrene survient, & le malade meurt misérablement, au bout de deux ou trois jours, par une suite des saignées, & non pas de la blessure. Le Chirurgien se glorifie de dix, douze, quinze saignées, & assure que la blessure étoit nécessairement mortelle, puisque tant de sang répandu n'a pas pu sauver le malade; pendant que c'est réellement cette profusion qui l'a tué.

Les plaisirs de l'amour sont mortels aux blessés.

§. 441. Les baumes & les plantes vulnéraires si vantés, sont très-nuisibles, pris intérieurement, parce que leur usage donne la fièvre, & qu'il faut l'abattre.

Des Meurtrissures, ou Contusions.

§. 442. L'on appelle meurtrissure, ou contusion, *cassein* parmi le peuple, l'effet du coup d'un corps non tranchant, sur le corps de l'homme ou d'un animal, soit qu'il soit jeté contre l'homme, comme quand on reçoit un coup de pierre ou de bâton, soit que l'homme soit porté contre lui, comme dans une chute, soit enfin que l'on se trouve ferré entre deux corps, comme quand le doigt est pris entre la porte & le montant, ou tout le corps froissé entre une voiture & une muraille. Les meurtrissures sont encore plus fréquentes à la campagne que les plaies, & ordinairement plus dangereuses; d'autant plus qu'on ne peut pas juger exactement de tout le mal, & que le désordre, qui se

manifeste d'abord , n'est qu'une petite partie du mal réel ; souvent même on ne découvre aucun mal les premiers jours , & il ne se déclare que quand il n'est plus temps d'y remédier.

§. 443. Il n'y a que quelques semaines, qu'un Tonnelier vint me consulter ; sa respiration , sa physionomie , la vitesse , la petitesse , & le peu de régularité de son pouls , me firent d'abord juger qu'il y avoit du pus dans la poitrine. Il alloit & venoit cependant encore , & travailloit même à quelques fonctions de son métier. Il avoit fait une chute en remuant des tonneaux , & tout le poids de son corps avoit porté sur le côté droit de la poitrine. Il ne sentit cependant presque rien d'abord ; mais quelques jours après , il commença à avoir une douleur sourde dans cette partie , qui continua & amena la gêne dans la respiration , la foiblesse , le mauvais sommeil , le manque d'appétit. Je lui ordonnai le repos , je lui défendis la viande & le vin , & je lui conseillai la tisane d'orge avec un peu de miel , bue abondamment. Il ne suivit avec régularité , que le dernier conseil. Quel-

ques jours après, l'ayant rencontré, il me dit qu'il se trouvoit mieux; & dans la même semaine, je fus qu'on l'avoit trouvé mort dans son lit. L'abcès s'étoit sûrement rompu, & l'avoit étouffé.

§. 444. Un jeune homme, emporté par un cheval, fut froissé contre la porte d'une écurie, sans ressentir d'abord aucun mal. Au bout d'une douzaine de jours, il eut les mal-aïses qu'on a au commencement d'une fièvre; l'on crut qu'il avoit une fièvre putride, & il fut très-mal traité pendant plus d'un mois. Enfin une consulte décida qu'il avoit du pus dans la poitrine; on l'envoya chez lui, & l'opération de l'empyeme put heureusement le guérir, après un an de souffrances. J'ai cité ces deux exemples, pour prouver le danger qu'il y a à négliger les coups violents; puisque ces deux malades auroient évité, l'un, la mort; l'autre, une maladie longue & cruelle, s'ils avoient pris, d'abord après l'accident, les précautions nécessaires dans ces cas.

§. 445. Quand une partie est meurtrie, il arrive de deux choses l'une, & ordinairement toutes deux à la fois,

sur-tout si la meurtrissure est un peu considérable ; ou les petits vaisseaux de la partie meurtrie sont brisés , & le sang qu'ils contenoient s'épanche dans le voisinage ; ou , sans épanchement , ces vaisseaux perdent leur force , & n'aidant plus la circulation , le sang croupit. Dans l'un & l'autre cas , si la nature , ou seule ou aidée , n'y remédie pas , il survient inflammation , suppuration de mauvaise espece , pourriture , gangrene , sans parler des accidents qui dépendent de la meurtrissure de quelque partie particuliere , comme nerf , gros vaisseau , os , &c. L'on comprend aussi tous les dangers de la meurtrissure , quand elle a attaqué quelque partie intérieure , & que le sang s'est épanché , ou que la circulation ne se fait plus dans quelque partie importante à la vie. C'est-là la cause de la mort subite des personnes qui ont fait quelque chute violente , ou reçu quelques corps pesants sur la tête , ou quelques coups , sans qu'il paroisse aucun mal extérieurement.

L'on a plusieurs exemples de morts subites après un coup de point sur le

creux de l'estomac, qui occasionnoit la rupture de la rate.

C'est parce que les chûtes occasionnent une légère meurtrissure générale, tant intérieure qu'extérieure, qu'elles ont quelquefois des suites si fâcheuses, sur-tout pour les vieillards, chez lesquels la nature, déjà affoiblie, ne rétablit point les désordres; aussi l'on en voit plusieurs, qui, ayant joui d'une excellente santé, la perdent au moment d'une chûte, qui paroît d'abord ne leur faire aucun mal, & languissent continuellement jusqu'à leur mort, que ces accidents accélèrent presque toujours.

§. 446. Il y a, pour les meurtrissures, des remedes internes & externes. Quand le mal est léger, & qu'il n'y a point eu de secouffe générale, qui ait pu occasionner des meurtrissures intérieurement, les remedes externes suffisent. Ils doivent être propres, 1°. à résoudre ce sang épanché, qu'on voit d'une maniere si marquée, & qui, de noir qu'il est un peu après la contusion, devient successivement brun, jaune, grisâtre, à mesure que la grosseur diminue; elle disparoît enfin

totalement , & la peau reprend sa couleur , sans que ce sang soit sorti extérieurement , mais peu à peu il s'est dissout , & il a été repompé par les vaisseaux. 2°. A redonner un peu de force aux vaisseaux.

Le meilleur c'est le vinaigre , mêlé , s'il est fort , avec le double d'eau tiède , dans lequel on trempe des linges , qui servent à envelopper la partie meurtrie , & qu'on change toutes les deux heures , pendant le premier jour.

L'on applique aussi , avec grand succès , le persil , le cerfeuil , l'artichaut sauvage , légèrement concassés ; & ces remèdes sont à préférer au vinaigre , quand il y a en même temps , plaie & meurtrissure. L'on peut aussi appliquer les cataplasmes N°. 68.

§. 447. L'on est dans l'usage d'employer d'abord les liqueurs spiritueuses , telles que l'eau de vie , l'eau d'arquebuse , l'eau d'alibour , &c. mais un long abus ne doit pas faire loi. Ces liqueurs , qui épaisissent le sang au lieu de le dissoudre , sont réellement nuisibles , quoiqu'on les emploie quelquefois impunément dans les cas très-

légers. Souvent, en déterminant ce sang épanché, vers les entre-deux des muscles, ou même en l'empêchant de s'épancher, & en le figeant dans les vaisseaux meurtris, elles paroissent guérir, mais ce n'est qu'en concentrant le mal, qui se reproduit sous une forme fâcheuse au bout de quelques mois. J'ai vu de tristes exemples de ce cas; ainsi l'on ne doit jamais employer les remèdes de cette espèce, & le vinaigre doit les remplacer. L'on peut, tout au plus, quand on juge que tout le sang épanché est dissout & repompé, mêler un tiers d'eau d'arquebusade au vinaigre, afin de redonner un peu de force aux parties affoiblies.

§. 448. C'est une méthode encore plus pernicieuse, d'appliquer des emplâtres composées de graisses, de résines, de gommes, de terres, &c. Le plus vanté est toujours nuisible, & l'on a plusieurs exemples de contusions extrêmement légères, qui auroient été guéries en quatre jours, si on en avoit remis tout le soin à la nature, & que des emplâtres appliquées par des ignorants, ont fait dégénérer en gangrene.

L'on ne doit jamais ouvrir ces sacs de sang coagulé, qu'on apperçoit sous la peau, à moins de quelque raison pressante, parce que quelque gros qu'ils soient, ils se dissipent peu à peu, au lieu qu'en les ouvrant, ils laissent quelquefois une ulcération dangereuse.

§. 449. Le traitement intérieur est précisément le même que celui des plaies, excepté que dans ce cas, la meilleure boisson, c'est le remede N°. 1, à chaque pot duquel on joint une dragme de nitre.

Quand quelqu'un a fait une violente chute, qu'il a perdu connoissance, ou qu'il est fort étourdi, que le sang sort par les narines, ou par les oreilles, qu'il est fort oppressé, ou qu'il a le ventre fort tendu, ce qui dénote épanchement de sang dans la tête, la poitrine, ou le bas-ventre, il faut sur le champ, en commençant par la saignée, employer tous les secours indiqués §. 439, & donner au malade le moins de mouvement qu'il est possible; il faut sur-tout éviter de le secouer ou de l'agiter, dans la vue de rappeler le sentiment; c'est exactement le tuer,

en augmentant l'épanchement. Il faut fomentier tout le corps avec quelque'une des décoctions indiquées ; & quand le mal est à la tête , il faut les faire avec de l'eau & du vin , au lieu de vinaigre.

L'on a vu des chûtes accompagnées de blessure & de fracture du crâne , avec les accidents les plus graves , se guérir par ces secours internes , & sans autres secours externes , que des fomentations aromatiques , N^o. 68.

Un homme de *Pully-petit* , vint me consulter , il y a quelques mois , pour son Pere , qui étoit tombé du haut d'un arbre : il étoit , depuis vingt - quatre heures , sans sentiment , sans connoissance , & sans autre mouvement que des efforts fréquents pour vomir ; il perdoit du sang par le nez & les oreilles ; il n'y avoit point de mal extérieur , ni à la tête , ni ailleurs , & heureusement on ne lui avoit encore rien fait. Je lui conseillai une ample saignée au bras , & beaucoup de petit lait miellé en boisson & en lavement ; on exécuta ponctuellement l'ordonnance , & quinze jours après , le Pere vint à *Lausanne* , qui est à quatre lieues de *Pully-petit* ,

& me dit qu'il se portoit très-bien. Il convient dans toutes les contusions considérables, de purger avec quelque purgatif rafraîchissant, comme les N^o. 11, 23, 32, 49. Le remede N^o. 24, & le petit lait miellé, sont excellents par la même raison.

§. 450. Dans ces circonstances, le vin, les liqueurs, tout ce qui anime, tue; ainsi il ne faut point s'impatienter de ce que les malades sont sans connoissance & sans sentiment. L'usage de la thérébentine peut faire plus de mal que de bien, & si elle a été utile quelquefois, c'est en purgeant un malade, qui peut-être en avoit besoin. Le blanc de baleine, le sang de dragon, les yeux d'écrevisses, les graisses quelconques, sont des remedes au moins inutiles & dangereux, si le cas est grave, soit par le mal réel qu'ils font, soit par le bien qu'ils empêchent de faire. L'on doit chercher à délayer le sang, à le rendre plus coulant, à en faciliter la circulation, & ces remedes produisent un effet tout contraire.

§. 451. Quand un vieillard a fait une chute, ce qui est d'autant plus

dangereux, qu'il est plus âgé & plus replet, quoiqu'il ne paroisse point incommodé, on doit, s'il est sanguin, & encore vigoureux, lui faire une petite saignée de trois ou quatre onces; lui donner tout de suite quelques tasses d'une boisson un peu aromatique, dont il boit quelques tasses chaudes, comme de la mélisse avec du miel, & le faire promener doucement. Il faut qu'il diminue un peu la quantité de ses aliments, pendant quelques jours, & qu'il prenne un exercice doux, mais presque continuel.

§. 452. Les entorses ou foulures, qui arrivent très-fréquemment, produisent dans le voisinage de l'articulation une espèce de meurtrissure, occasionnée par le violent frottement des os, contre les parties voisines; & quand les os se remettent d'abord à leur place, le mal ne doit être traité, que comme contusion; s'ils ne se remettent pas, il faut recourir à la main d'un Chirurgien.

Le meilleur remède, c'est le parfait repos, & une compresse trempée dans le vinaigre & l'eau, jusqu'à ce que

toute la contusion soit dissipée, & qu'on soit sûr qu'il n'y a point d'inflammation à craindre. Alors on fait bien de joindre au vinaigre, un peu d'eau de vie, ou d'eau d'arquebusade; & l'on doit porter la partie, (c'est presque toujours le pied,) bandée assez long-temps, sans quoi, elle fait souvent de faux mouvements, ou elle reçoit de nouvelles entorses, qui l'affoiblissent journellement davantage; & si l'on néglige trop long-temps ce mal commençant, la force ne revient jamais en entier; & souvent il survient une légère enflure pour toute la vie.

Quand le mal est extrêmement léger, le bain d'eau froide est très-bon, mais si on ne le fait pas dans le premier moment, ou si la contusion est forte, il est nuisible.

La méthode de rouler le pied nu sur quelque corps rond, est insuffisante quand les os ne sont pas parfaitement replacés, nuisible quand il y a contusion.

Il arrive tous les jours que les payfans s'adressent à des ignorants ou à des gens de mauvaise foi, qui trouvent ou veulent trouver, un dérangement
des

des os , là où il n'y en a point , & qui par la violence avec laquelle ils manient ces parties , ou par les emplâtres dont ils les couvrent , y attirent une inflammation dangereuse , & changent en mal très-grave , la crainte d'un mal très-léger.

Ce sont ces mêmes gens qui ont créé des maladies impossibles , telles que l'estomac & les reins ouverts. Mais ces grands mots effraient , & ils dupent plus aisément.

Des Ulceres.

§. 453. Quand les ulceres dépendent d'une corruption générale de la masse du sang , on ne peut les guérir , qu'en détruisant la cause qui les entretient ; c'est même une imprudence , que de vouloir les fermer par des remedes extérieurs , & un malheur que de réussir.

Mais le plus souvent les ulceres , à la campagne , sont les restes de quelque plaie , de quelque meurtrissure , ou de quelques tumeurs mal traitées & sur-tout pansées avec des remedes trop âcres ou trop spiritueux. Les huiles

rances, sont aussi une des causes qui changent en ulcères rebelles, les plaies les plus simples, ainsi l'on doit les éviter, & les Apothicaires doivent avoir cette attention, quand ils préparent des onguents gras, qu'il convient de préparer souvent, parce qu'une grosse provision est rancie avant que d'être débitée, quoiqu'on eût employé de l'huile très-fraîche en la préparant.

§. 454. Ce qui distingue les ulcères des plaies, c'est la dureté & la sécheresse de leurs bords, & la nature de l'humeur qui en découle, qui au lieu d'être un vrai pus, est une liqueur moins épaisse, moins blanche, qui exhale quelquefois une mauvaise odeur, & si âcre, que souvent, si elle touche la peau du voisinage, elle y produit de la rougeur, de l'inflammation, des boutons, des espèces de dartres & même de nouvelles ulcérations.

§. 455. Les ulcères qui durent trop long-temps, qui sont étendus, ou qui fluent beaucoup, minent le malade, & le jettent dans une fièvre lente qui le tue.

Quand un ulcère a duré long-temps,

il est très-dangereux de le tarir , & l'on ne doit jamais le faire , qu'en suppléant à cette évacuation , qui est presque devenue naturelle , par quelqu'autre , comme les purgations de temps en temps.

L'on voit tous les jours des morts subites , ou des maladies cruelles , après avoir arrêté tout-à-coup , ces écoulements qui duroient depuis long-temps ; & quand quelque *Charlatan* , (tous ceux qui font cette promesse méritent ce nom) promet de guérir en peu de jours , un ulcere invétééré , il prouve qu'il est un ignorant dangereux , qui , s'il réussissoit , rendroit un office mortel. Il y en a qui appliquent des remedes extrêmement rongeurs , & même arsenicaux ; mais l'on voit presque toujours la mort la plus violente être la suite de ces applications dangereuses.

§. 456. Tout ce que l'art peut faire , relativement aux ulceres qui ne dépendent pas d'un vice des humeurs , c'est de les changer en plaies. Pour cela , il faut diminuer la dureté & la sécheresse des bords , & même de tout l'ulcere , & en ôter l'inflammation. Quelquefois

ce vice est tel , qu'on ne peut amollir les bords , qu'en les scarifiant par des coups de lancette ; quand cela n'est pas nécessaire , il faut appliquer sur tout l'ulcere , un plumaceau enduit de l'onguent N^o. 69 , & le recouvrir avec une compresse pliée en plusieurs doubles , trempée dans la liqueur N^o. 70 , qu'on change trois fois par jour , & le plumaceau seulement deux fois.

Comme j'ai dit que les ulceres étoient souvent le produit des remedes âcres & spiritueux , l'on sent qu'on doit absolument les éviter dans les traitemens , sans quoi l'on ne guérira jamais.

Il faut , pour avancer la guérison , éviter le salé , le vin , les épices , manger peu de viande , & entretenir la liberté du ventre , par un régime de légumes , & par l'usage du petit lait miellé.

Quand les ulceres sont aux jambes , ce qui est très-ordinaire , il est très-important , aussi-bien que dans les plaies des mêmes parties , de peu marcher , & de ne se tenir jamais debout sans marcher. C'est ici un de ces cas dans lesquels je souhaite que les personnes qui ont quelque crédit sur l'esprit

du peuple, ne négligent rien pour lui faire comprendre la nécessité de prendre quelques jours d'un repos absolu, & lui prouver, que bien-loin que ce soit un temps perdu, c'est le temps de sa vie le plus chèrement payé. La négligence à cet égard, change les plaies les plus légères en ulceres, les ulceres les moins fâcheux, en ulceres incurables, & il n'y a personne qui ne puisse trouver dans son voisinage, quelque famille réduite à l'Hôpital, parce qu'on a négligé quelque mal de cette espece.

Je réitere que les ulceres qui viennent de cause interne, ou ceux qui viennent de cause externe, mais chez une personne d'un mauvais tempérament, demandent souvent d'autres soins.

Des membres gelés.

§. 457. Il arrive souvent, dans les hivers rigoureux, que quelques personnes sont saisies par un froid si fort, que les mains ou les pieds, ou ces deux parties à la fois gèlent, tout comme un morceau de viande exposé à l'air.

Si l'on se laisse aller au mouvement,

si naturel de les réchauffer , & surtout de réchauffer les parties gelées , tout est perdu. Il survient des douleurs insupportables , qui sont bientôt suivies d'une gangrene incurable , & il n'y a plus de ressource pour les sauver , que de leur couper les membres gangrenés.

L'on a vu , il n'y a que peu de temps , à *Cossonay* , le triste cas d'un homme qui eut les mains gelées ; on lui appliqua chaudement des onguents gras , la gangrene suivit , & l'on fut obligé de lui couper les dix doigts.

§. 458. Il n'y a qu'un seul remede dans ce cas , c'est de mettre les malades dans un endroit où il ne puisse pas geler , mais où il fasse très-peu chaud , & de leur appliquer continuellement , sur les parties gelées , de la neige , si l'on en a , sinon , de les laver continuellement , mais fort doucement ; car toute friction forte seroit dangereuse , avec des linges trempés dans de l'eau de glace à mesure qu'elle se fond. Ils s'apperçoivent peu à peu que le sentiment renaît ; ils éprouvent une grande chaleur dans la partie , & commencent à en recouvrer le mouvement ;

alors on peut les porter dans un endroit un peu plus chaud , & leur donner quelques tasses , de la potion N°. 13 , ou de quelqu'autre de même espece.

§. 459. Il n'y a personne qui ne puisse juger du danger de la méthode échauffante , & de l'utilité de l'eau glacée , par une expérience qui se fait tous les jours. Les poires , les pommes , les raves gelées , mises dans l'eau prête à geler , reprennent leur premier état , & peuvent être mangées. Si on les met dans l'eau tiède , ou dans un endroit chaud , la pourriture , qui est une gangrene , s'en empare d'abord. Je joindrai ici une observation , qui fera mieux comprendre ce traitement , & en constatera l'efficacité.

« Un homme avoit une route de
» dix lieues à faire , par un temps froid ,
» & un chemin plein de neige & de
» glace. Ses souliers lui manquerent ;
» il fit les trois dernieres lieues à pieds
» nus , & eut , dès la premiere demi-
» lieue , des douleurs assez vives aux
» jambes & aux pieds , qui allerent
» en augmentant. Il arriva presque
» perclus des extrêmités inférieures.

» On le mit devant un grand feu , on
» échauffa bien un lit , & l'on l'y
» coucha. Les douleurs devinrent in-
» supportables ; il ne cessoit d'être
» dans de violentes agitations , & de
» pousser des cris perçants. On de-
» manda un Médecin dans la nuit ,
» qui trouva les doigts des pieds d'une
» couleur noirâtre , & commençant à
» perdre le sentiment. Les jambes &
» le dessus des pieds excessivement
» enflés , d'un rouge pourpre , varié
» de taches violettes , souffroient en-
» core les douleurs les plus aiguës.
» Le pouls étoit dur & fréquent , &
» le mal de tête très-violent. Le Mé-
» decin fit chercher un seau d'eau à
» la riviere , & y fit ajouter de l'eau
» & de la glace ; & il obligea le ma-
» lade à plonger les jambes dedans :
» ce premier bain dura près d'une
» heure ; & les douleurs , pendant ce
» temps-là , furent moins violentes ;
» une heure après , il ordonna un
» second bain , & le malade s'y trou-
» vant de nouveau soulagé , le pro-
» longea deux heures. Pendant ce
» temps-là , on enlevoit de l'eau du
» seau .

» seau , & l'on y remettoit de la glace
 » & de la neige. Les doigts des pieds,
 » qui étoient noirs , devinrent rouges ;
 » les taches violettes des jambes se
 » dissipèrent ; l'enflure diminua ; les
 » douleurs étoient légères , & avec
 » intervalle. L'on réitéra cependant
 » six fois , après quoi il ne resta d'autre
 » mal , qu'une sensibilité à la plante
 » des pieds , qui empêchoit le malade
 » de marcher. On lui fit quelques fo-
 » mentations aromatiques , & on lui
 » fit boire une tisane de falsepareille ;
 » (celle de sureau est tout aussi bonne
 » & moins coûteuse.) Le huitieme
 » jour il fut parfaitement guéri , &
 » s'en retourna le quinzieme jour à
 » pied. »

§. 460. Quand le froid est très-fort ,
 & qu'on y reste long - temps exposé ,
 il tue , parce qu'il congele le sang , &
 qu'il en détermine une trop grande
 quantité au cerveau ; ainsi on meurt
 d'apoplexie , qui commence par un
 sommeil ; aussi le voyageur , qui se
 sent assoupi , doit redoubler d'efforts
 pour se tirer du danger éminent auquel
 il est exposé. Ce sommeil , qui paroît

devoir adoucir ses souffrances, seroit pour lui le dernier sommeil.

§. 461. Les remedes, dans ce cas, sont les mêmes que dans le cas d'une seule partie gelée. Il faut mettre le malade dans un endroit plutôt froid que chaud, & le frotter avec de la neige, ou de l'eau glacée; l'on a même plusieurs exemples constatés; & ils sont fréquents dans les pays du Nord, qu'un bain d'eau très-froide est très-salutaire.

L'on a rappelé à la vie plusieurs personnes, qui avoient été dans la neige, ou à l'air gelant, pendant cinq & même six jours, & qui ne donnoient aucun signe de vie, pendant plusieurs heures; ainsi il faut toujours essayer les secours.

Des Engelures.

§. 462. « Il vient aux doigts des
 » mains, des pieds, aux talons, aux
 » oreilles, au nez, aux levres, des
 » enfants sur-tout, & principalement
 » en hiver, quand ces extrémités pas-
 » sent subitement du chaud au froid
 » & du froid au chaud, une enflure
 » ou un gonflement, qui, dans les

» commencements , n'occasionne que
» peu de chaleur , de douleur & de
» démangeaison ; » quelquefois ces
tumeurs ne passent point ce premier
degré , & se guérissent sans secours ;
d'autres fois , & on peut appeller cet
état le second degré , soit qu'on ne
leur fasse rien , soit qu'on les traite mal ,
l'enflure , la chaleur , la rougeur , la
démangeaison , la douleur , augmentent
considérablement , & le malade est sou-
vent privé de l'usage de ses doigts ,
par la douleur , le gonflement , l'en-
gourdissement ; & le mal empire si l'on
n'emploie pas des secours efficaces.

Quand l'inflammation augmente
encore d'un degré , il se forme de
petites vessies , qui ne tardent pas à se
crever , & laissent une très-légère exco-
riation , qui devient bientôt ulcere , &
ulcere souvent très - profond & très-
opiniâtre , dont il sort beaucoup d'un
pus âcre & mal conditionné.

Le dernier degré des engelures , fré-
quent dans les pays très-froids , mais
rare dans les tempérés , c'est quand
l'inflammation dégénere en gangrene.

§. 463. Elles dépendent d'un engor-

gement des vaisseaax de la peau , qui vient de ce que les veines plus extérieures que les arteres , se trouvant proportionnellement plus resserrées par le froid , ne remportent pas tout le sang que celles-ci apportent , & peut-être des particules frigorifiques , qui , admises par les pores de la peau , agissent sur nos fluides comme sur l'eau , & y occasionnent un commencement de congélation.

Si elles ont lieu dans les extrémités plutôt que sur d'autres parties , c'est par deux raisons , la principale que la force de la circulation y étant plus foible qu'ailleurs , l'effet des causes qui peuvent la déranger doit y être plus sensible ; la seconde , que ces parties sont plus exposées à la vicissitude des impressions extérieures que les autres.

Elles sont plus fréquentes chez les enfants , parce que leur foiblesse & la sensibilité de leurs organes augmentent nécessairement l'effet des impressions étrangères. C'est l'alternative fréquente & forte du chaud au froid , qui paroît contribuer le plus puissamment à produire les engelures , & cet effet est plus

sensible quand la chaleur est en même temps humide, & que les parties passent ainsi, d'une espece de bain tiede au froid. Un homme de soixante ans, qui n'avoit jamais eu d'engelures, ayant porté, pendant quelques heures, en voyage, des gants pélissés, dans lesquels ses mains suerent, s'attendrissent & se remplirent de sang, parce que l'effet constant du bain tiede est d'amollir, de remplir de sang, & de rendre plus sensible la partie qui y est exposée, sentit les premieres attaques d'engelures, qui devinrent assez cruelles, & dont il a eu ensuite des ressentiments tous les hivers, une demi-heure après avoir quitté ses gants dans un air assez froid.

C'est la même raison qui fait que plusieurs personnes n'ont des engelures que quand elles s'accoutument à l'usage des manchons. Elles sont presque inconnues dans les pays chauds; elles ne sont pas communes dans les pays du nord, dans lesquels les variations du froid au chaud ne sont pas fréquentes.

Quelques personnes en ont une

attaque en automne , d'autres n'en ont qu'au printemps. L'enfant du paysan , qui a la peau dure & accoutumée à toutes les influences des saisons & des éléments , est & doit nécessairement être moins sujet aux engelures que l'enfant riche , dont on ménage la peau aux dépens de sa santé ; mais parmi les enfants de la même classe , qui paroissent être à peu près de la même complexion , mener un genre de vie assez semblable , & devoir par - là même éprouver à peu près les mêmes impressions , & en ressentir les mêmes effets , il y a une différence très-grande par rapport à la disposition aux engelures. Les uns en sont cruellement affligés depuis le commencement de l'automne jusqu'à la fin du printemps , d'autres n'en ont point , ou n'en ont que de très-légères & de très-passagères. Cette différence vient , sans contredit , de la nature des humeurs & de la texture de toute la peau , & sur-tout de celle des mains ; mais il n'est cependant pas aisé de déterminer avec certitude & précision en quoi cette différence consiste.

Les enfants qui sont sanguins & qui ont la peau délicate, sont assez généralement sujets à ce mal, qu'on traite ordinairement trop cavalièrement, & qui est assez cruel pour mériter quelque attention ; puisque, indépendamment des douleurs qui rendent souvent ces jeunes enfants malheureux pendant plusieurs mois ; il leur occasionne quelquefois de la fièvre, les empêche de dormir, les retient au lit, ce qui est toujours un grand mal, les détourne de leurs devoirs, les sépare de leurs plaisirs, quelquefois même, quand ils sont obligés de gagner leur vie en travaillant, les plonge dans la misère. J'ai connu un jeune homme qui ayant été distrait d'un apprentissage d'horlogerie par des engelures, est devenu un fainéant gueux.

Les engelures qui attaquent le nez, y laissent souvent une impression qui change la physionomie le reste de la vie, & les mains qui en ont essuyé de fortes, s'en ressentent ordinairement toujours.

§. 464. L'on doit se proposer par rapport aux engelures, premièrement

de les prévenir, en second lieu de les guérir si l'on n'a pas pu les prévenir.

§. 465. Puisqu'elles dépendent de la sensibilité de la peau, de la nature des humeurs, & des alternatives du chaud au froid, il faut pour les prévenir, 1^o. endurcir la peau, 2^o. corriger la disposition vicieuse du tempérament qui peut contribuer à les produire, 3^o. éviter, autant qu'il est possible, ces fréquentes alternatives.

L'on fortifie la peau des mains, comme celle de tout le corps, par l'usage du lavage à l'eau froide, que j'ai détaillé dans le §. 384, & je n'ai point vu que les enfants élevés à cette pratique fussent tourmentés des engelures comme les autres; mais l'on doit encore donner des soins plus particuliers à préserver la peau des mains, qui sont plus sujettes aux engelures que les pieds, en les faisant tremper, pendant quelques moments; dans l'eau froide, tous les matins & tous les soirs avant souper, dès le commencement de l'automne; il n'en coûte rien aux enfants dans cette saison, de prendre cette habitude, & quand elle est prise,

il ne leur en coûte rien de la continuer tout l'hiver, lors même que toute l'eau est prête à se geler. L'on peut aussi leur faire tremper les pieds dans l'eau froide deux ou trois fois par semaine; cette méthode, qui auroit des inconvénients pour les adultes qui n'y sont pas accoutumés, n'a que de l'utilité pour les enfants qu'on y accoutume très-jeunes.

Il faut éviter de détruire l'effet du bain froid par trop de chaleur entre deux, c'est en même temps éviter les alternatives de chaud & de froid; pour cela il faut, 1°. élever les enfants à ne jamais approcher les mains du feu, & moins encore des poëles ou fourneaux, qui sont vraisemblablement une des principales causes des engelures, puisqu'elles sont plus rares dans les pays où ils sont moins en usage, & chez ceux qui s'en servent moins; l'usage sur-tout des *cavettes*, (ce sont des degrés pratiqués entre le poële & le mur,) nuit aux enfants & aux adultes, de plusieurs façons. 2°. Il ne faut jamais leur donner des manchons. 3°. il conviendroit aussi de ne leur faire jamais porter de gants, à moins que

quelques circonstances particulieres ne l'exigeassent, & je le conseille très-fort pour les garçons ; mais quand on leur en donne , que ce soit toujours des gants de peau mince & lisse.

§. 466. Quand les engelures paroissent entretenues par un vice dans le tempérament, il n'y a que l'examen d'un Médecin qui puisse décider comment on doit le détruire; j'ai vu des enfants , dès l'âge de trois ans jusqu'à celui de douze ou treize , chez lesquels des engelures écorchées pendant huit mois de l'année sembloient être un caustique par lequel la nature se déchargeoit d'un superflu qui l'incommodoit, dès que le ralentissement des chaleurs diminueoit la transpiration. J'ai été obligé de leur faire des traitements assez longs, mais qui variant par beaucoup de circonstances, ne peuvent pas être décrits ici. Les préparations douces d'antimoine sont souvent nécessaires, & quelques purgatifs contribuent dans certains cas à adoucir & à abrégér le mal.

§. 467. Le premier degré des engelures se guérit , comme je l'ai déjà dit,

sans secours ; ou s'il s'opiniâtroit , on le dissiperoit aisément par quelques-uns des remedes suivants : mais quand elles sont parvenues au second , il faut les traiter comme la congélation dont elles sont le premier degré , avec l'eau froide , même à la glace , & la neige.

Il n'y a aucun remede qui approche de l'efficacité de l'eau très-froide ou prête à se glacer , dans laquelle on trempe les mains plusieurs fois par jour , pendant quelques minutes , & c'est le seul qu'on doit employer quand le mal est aux mains , que le malade a le courage de soutenir ce froid , & qu'il n'y a point de circonstances qui puissent le rendre nuisible ; c'est le seul dont je me sois servi , après avoir été attaqué d'engelures , il y a quelques années , pour m'être servi d'un manchon trop chaud.

L'on éprouve une légère douleur , les premiers moments que la main est dans l'eau , qui diminue peu à peu ; en sortant , les doigts sont engourdis par le froid , mais bientôt ils se réchauffent , & au bout d'un quart d'heure on est très à son aise.

En sortant de l'eau , on met la main bien essuyée dans un gant de peau ; au bout de trois ou quatre bains elle désenfle , la peau se ride , en continuant elle se resserre , on est guéri au bout de trois ou quatre jours , & ordinairement le mal ne revient pas le même hiver.

L'on est sûr d'appaiser les démangeaisons les plus cruelles en trempant les mains dans l'eau froide.

L'effet de la neige est peut-être encore plus prompt ; on s'en frotte les mains souvent & long - temps , elles s'échauffent & rougissent fortement pendant quelques moments , mais le bien-être suit de très-près.

Un très-petit nombre de personnes , qui ont sans doute la peau excessivement délicate & sensible . ne se trouvent cependant pas bien de ce remede ; il paroît trop actif , il agit sur la peau presque comme un vésicatoire , & en y déterminant une plus grande quantité d'humeurs , augmente le mal au lieu de le diminuer.

§. 468. Quand cette dernière raison , ou quelque autre circonstance , comme

le peu de fermeté & la désolation d'un enfant, le temps des regles chez une femme, une violente toux, des coliques habituelles, quelques autres maladies dont on auroit remarqué que le froid aux extrémités renouvelle les accès, ne permettent pas d'employer ce remede, il faut lui en substituer d'autres.

Un des meilleurs c'est de porter jour & nuit, sans le quitter, un gant d'une peau lisse comme celle de chien; il ne manque guere de dissiper le mal au bout de quelques jours.

Quand ce sont les pieds qui sont attaqués, il faut employer des chaufsons de la même espece, & rester quelques jours au lit.

§. 469. Quand le mal est pressant, que l'on ne peut pas employer l'eau froide, & que l'usage du gant paroît trop lent, il faut tremper les parties malades, plusieurs fois par jour, dans quelque décoction un peu plus que tiède, qui soit en même temps résolutive & émolliente, telle est la décoction si vantée des pelures de raves, dont on augmente l'efficacité en y

ajoutant une seizieme partie de vinaigre.

Une autre décoction, dont j'ai vu de très-grands effets, mais qui jaunit les mains pour quelques jours, c'est celle N^o. 71. L'on peut en faire plusieurs autres qui auront à peu près les mêmes vertus, avec toutes les herbes vulnérables & avec le faltranck même.

L'urine que quelques personnes vantent, parce qu'elles l'ont employée avec succès, & le mélange d'urine & d'eau de chaux agissent comme ces décoctions. (1)

Quand on sort les mains de ces décoctions, il faut nécessairement les préserver de l'air par le moyen d'un gant.

§. 470. Les vapeurs sont souvent encore plus efficaces que les décoctions; ainsi l'on peut quelquefois avec beaucoup de succès, au lieu de tremper les mains dans la décoction, en recevoir la vapeur; celle du vinaigre chaud

(1) On peut joindre à ces moyens celui de laver les engelures tous les jours avec de la farine de moutarde & de l'eau; ce qui concourt en même temps d'une manière sûre & aisée, à la propreté & à la guérison.

est un des plus puissants remèdes ; celles d'asphalt ou de thérébentine ont souvent réussi. Il est inutile de dire qu'après les vapeurs , comme après les bains , il faut éviter l'air ; c'est en l'éloignant que des toiles cirées seroient très-utiles ; c'est par-là que le suif réussit quelquefois.

Quand le mal est dissipé par l'usage des bains ou des vapeurs , qui rendent la peau foible & sensible , il faut la fortifier , en se lavant tous les jours avec un peu d'eau de vie camphrée mêlée à autant d'eau.

§. 471. Quand une engelure attaque le nez , la vapeur du vinaigre & un nez de peau de chien porté pendant quelques jours , sont les meilleurs remèdes. Le même traitement convient pour les oreilles & le menton. Le lavage d'eau froide préserve ces parties.

§. 472. Quand l'inflammation est très-forte & qu'elle occasionne quelques mouvements de fièvre , il faut retrancher la viande & le vin , donner quelques lavements , faire prendre tous les soirs une prise de nitre N^o. 20 , & même saigner si la fièvre étoit forte.

On doit toujours priver de vin &

de salé les personnes qui ont des engelures un peu opiniâtres.

§. 473. Quand elles sont parvenues au troisieme degré, & qu'il y a ulcération, il faut, outre un régime des convalescents assez sévère, & une purgation avec de la manne, mettre sur l'ulcération une emplâtre de diapalme, exposer les parties enflées à la vapeur du vinaigre, & tenir le tout enveloppé dans la peau lisse ou les toiles cirées.

§. 474. Le quatrieme degré, ou la gangrene, se prévient par les remedes qui guérissent l'inflammation; si malheureusement la gangrene paroît, il faut recourir à un Chirurgien.

Des Hernies.

§. 475. Les *hernies, descentes, ruptures*, que le paysan désigne en disant *qu'il est rompu*, sont quelquefois une maladie de naissance; plus souvent l'effet des pleurs violents, d'une toux forte, ou d'efforts réitérés pour vomir dans la premiere enfance. Dans la suite elles sont produites à tout âge, ou par quelques

quelques maladies , ou par des efforts violents. Elles sont beaucoup plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes ; & l'espece la plus commune , la seule dont je me propose de dire un mot , c'est celle qui dépend du passage d'une partie des intestins ou de la coëffe dans les bourses.

Elle est aisée à connoître. Quand elle se trouve chez de petits enfants, on la guérit presque toujours en faisant porter constamment un bandage qui ne doit être que de triège, avec une pelotte de linge, de crin, ou de son. Il faut en avoir au moins deux, afin de les changer de temps en temps, & avoir le plus grand soin de ne jamais le mettre que quand l'enfant est couché sur le dos, & qu'on est sûr que tout est bien rentré ; sans cette précaution il feroit les plus grands maux.

L'on peut aider l'effet du bandage, en appliquant sur la peau, dans le pli de l'aine, à l'endroit du passage, une emplâtre astringente quelconque, comme celle *pour les fractures*, ou celle dont j'ai parlé, §. 144.

L'on ne doit point laisser monter à

cheval les enfants jusqu'à ce qu'ils soient entièrement guéris.

§. 476. Dans un âge plus avancé, un bandage simplement de triège est insuffisant, il en faut un où il y ait du fer, & quelque gênant qu'il paroisse d'abord, l'on s'accoutume bien vite à cet usage, & l'on n'en est plus incommodé.

§. 477. Les hernies acquièrent quelquefois un volume prodigieux, & une grande partie des intestins passe dans les bourses sans aucun symptôme de maladie; mais cela entraîne cependant une incommodité très-grande, qui met ordinairement ceux qui en sont atteints hors d'état de travailler; & quand le mal est aussi considérable & en même temps invétéré, il y a ordinairement des obstacles qui empêchent que les intestins ne rentrent tout-à-fait; alors l'usage du bandage est impossible, & ces infortunés sont condamnés à porter toute leur vie cette incommodité, qu'on peut un peu soulager par l'usage d'un suspensoire adapté à la taille de la hernie. Cette crainte d'augmentation est une raison bien forte pour en

arrêter les progrès dès les commencements ; il y en a une encore plus forte , c'est que les hernies sont susceptibles d'un accident qui est très-souvent mortel ; il arrive quand la partie des intestins qui est dans les bourses s'enflamme , qu'alors acquérant plus de volume , & se trouvant extrêmement comprimés , il survient des douleurs aiguës , le volume étant plus considérable , le passage qui les avoit laissé sortir , ne peut plus les laisser rentrer , les vaisseaux mêmes étant gênés , l'inflammation augmente d'un moment à l'autre , la communication entre l'estomac & le fondement est souvent entièrement interceptée , il ne passe rien , il survient des vomissemens continuels , (c'est l'espece de *miserère* dont j'ai parlé §. 320 ,) le hoquet , le délire , les défaillances , les sueurs froides , la mort.

§. 478. Cet accident des hernies arrive quand les excréments viennent à se durcir dans la partie des boyaux renfermée dans les bourses ; quand le malade s'est échauffé par le vin ; les liqueurs , le régime , &c. quand il a

reçu quelque coup sur cette partie, ou qu'il a fait quelque chute.

§. 479. Le meilleur remede c'est, 1^o. dès qu'on s'apperçoit de cet accident, une très-forte saignée faite dans le lit, le malade étant couché sur le dos, la tête cependant un peu élevée & les jambes un peu fléchies, de façon que les genoux soient en l'air; c'est même l'attitude qu'ils doivent toujours conserver, autant qu'il est possible. Quand le mal n'est pas trop avancé, souvent la premiere saignée guérit radicalement, & les intestins rentrent dès qu'elle est faite. D'autres fois cela ne réussit pas aussi bien, & il faut alors réitérer la saignée.

2^o. On ordonne un lavement composé d'une forte décoction de feuilles de blettes, d'une pincée de sel de cuisine, & d'un morceau de beurre frais de la grosseur d'un œuf.

3^o. Il faut appliquer sur toute la tumeur des linges trempés dans l'eau glacée, & les changer constamment tous les quarts d'heure. Ce remede, appliqué d'abord, a produit les plus grands effets; mais si le mal a duré

violemment plus de dix ou douze heures, il est souvent trop tard, & alors il convient mieux d'appliquer des flanelles trempées dans une décoction tiède de fleurs de mauve & de sureau, & les changer souvent. L'on a cependant vu l'eau à la glace, ou la glace même, réussir encore le troisième jour. (1)

4°. Quand ces secours ne sont pas suffisants, il faut essayer les lavements de fumée de tabac, qui ont souvent dégagé des hernies qui résistoient à tout.

5°. Enfin, si ces remèdes ne réussissent pas, il faut se déterminer à faire l'opération, sans perdre un seul moment; car ce mal tue quelquefois au bout de deux jours: mais pour cela il faut avoir un très-bon Chirurgien. Le succès avec lequel je l'ai fait faire,

(1) L'application de la glace pilée entre deux linges sur les hernies, dans les premières heures de l'étranglement, est un de ces remèdes admirables qu'on ne doit pas hésiter de mettre promptement en usage. On est sûr par son moyen, s'il n'y a point de complication grave, de guérir dans peu de temps, & presque sans douleur, une maladie dont les suites peuvent être terribles. Mais on doit proportionner la durée de cette application aux forces du malade; ce que le pouls déterminera très-bien.

dans un cas presque désespéré, depuis la première édition de cet ouvrage, le sixième jour d'une couche, m'a convaincu, plus encore qu'aucune observation précédente, qu'on ne devoit jamais se dispenser de la tenter, quand les autres remèdes sont insuffisants; elle ne peut pas même hâter la mort, d'ailleurs inévitable, mais elle la rend plus douce, si elle ne sauve pas. Quand on la fait comme M. LEVADE la fit dans le cas dont je viens de parler, les douleurs sont très-tolérables & courtes.

Je ne parlerai point de la façon de la faire, parce que je ne pourrois pas m'étendre assez pour instruire un Chirurgien qui l'ignoreroit, & qu'un Chirurgien éclairé fait tout ce que je pourrois lui dire.

L'on a vu ici une femme, morte depuis quelques années, qui entreprenoit effrontément cette opération, & tuoit les malades, après les tourmens les plus cruels, & l'amputation du testicule, que font toujours les Charlatans & les Chirurgiens ignorants, mais qu'un Chirurgien entendu ne fait jamais dans ce cas. Il court même sou-

vent dans le pays des scélérats qui font cette opération sans aucune nécessité, & taillent impitoyablement une multitude d'enfants que la nature seule ou aidée d'un simple bandage, auroit guéris radicalement, au lieu qu'ils en tuent un grand nombre, & privent de la virilité ceux qui survivent à leur brigandage. Il seroit à souhaiter qu'ils fussent sévèrement châtiés, & l'on ne peut trop inculquer au peuple que cette opération, telle que les bons Chirurgiens la font, n'est nécessaire que dans les cas que j'ai indiqués, & que l'amputation du testicule ne l'est jamais.

Des Furoncles ou Clous.

§. 480. Tout le monde connoît les furoncles ou clous, qui font quelquefois souffrir beaucoup, s'ils sont gros, fort enflammés, ou situés de façon à gêner les mouvements ou les positions. Quand l'inflammation est très-considérable, qu'il y en a plusieurs à la fois, qu'ils empêchent de dormir, il convient de se mettre à un régime

rafraîchissant, de prendre quelques lavements, & de boire beaucoup de tisane N^o. 2. Quelquefois même une saignée est nécessaire.

Si l'inflammation est très-forte, on applique sur le mal un cataplasme de mie de pain & de lait, ou d'oseille un peu bouillie & pilée. Si elle est moins forte, l'on se sert de l'emplâtre de *mucilage* ou *diachilon simple*, étendu sur de la peau. Le *diachilon gommé* est plus actif, mais il augmente si fort les douleurs chez quelques personnes, qu'elles ne peuvent pas le soutenir.

Les furoncles qui reviennent souvent, indiquent quelque vice dans le tempérament, & souvent un vice assez considérable, & dont les suites pourroient être à craindre; ainsi il faut chercher à en connoître la cause, & à la détruire; mais c'est un détail que je ne puis pas donner ici.

§. 481. Le clou se termine ordinairement par suppuration, mais une suppuration d'une espece singuliere. Il s'ouvre d'abord dans son sommet, & il en sort quelques gouttes d'un pus tel que celui de tous les abcès, & alors

alors on découvre ce qu'on appelle le *germe* ou le *bourbillon* ; c'est une matière purulente si épaisse & si ferme qu'elle a l'apparence d'un corps solide, & qu'on peut la tirer en entier sous la forme d'un petit cylindre, comme de la moëlle de sureau, de la longueur de quelques lignes, quelquefois même d'un pouce & au delà. La sortie de ce *bourbillon* est suivie ordinairement de celle d'une certaine quantité de pus liquide, épanché au fond de la tumeur. Dès que cette évacuation est faite, les douleurs cessent entièrement, & la grosseur disparoît au bout de peu de jours, en continuant le *diachylon* simple, ou l'onguent N^o. 66.

Des Panaris.

§. 482. Le danger des panaris est beaucoup plus grand qu'on ne le croit ordinairement. C'est une inflammation à l'extrémité d'un doigt, qui est souvent l'effet d'un peu d'humeur extravasée dans cette partie, soit par une meurtrissure, soit par une piquure; d'autres fois il paroît qu'il n'a aucune

cause extérieure, & qu'il est l'effet d'un vice intérieur.

L'on en distingue plusieurs especes, suivant l'endroit dans lequel l'inflammation commence ; mais la nature du mal est toujours la même, & demande des remedes de même espece ; ainsi les personnes qui ne sont ni Médecins ni Chirurgiens, peuvent se passer de la connoissance de ces divisions, qui, quoiqu'elles varient le danger & l'opération du Chirurgien, n'influent point sur le traitement, dont l'activité doit être réglée par la violence des symptomes.

§. 483. Le mal commence par une douleur sourde, avec un léger battement, sans enflure, sans rougeur, sans chaleur ; mais bientôt la douleur, la chaleur, le battement deviennent insupportables. La partie devient extrêmement grosse & rouge ; les doigts voisins, toute la main enflent. On observe dans quelques cas une fusée enflée & rouge, qui commençant à la partie malade, se continue presque jusqu'au coude ; & il n'est pas rare que les malades se plaignent d'une douleur très-vive sous l'épaule, quelque-

fois même tout le bras est excessivement enflé & enflammé. Les malades ne dorment point , & la fièvre avec les accidents ne tarde pas à paroître. Si le mal est très-grave , le délire & les convulsions surviennent.

L'inflammation du doigt se termine, ou par la suppuration , ou par la gangrene. Quand ce dernier accident arrive, le malade est dans un danger très-prefant , s'il n'est promptement secouru , & il a fallu plus d'une fois couper le bras pour sauver la vie. Quand la suppuration se fait, si elle est très-profonde , âcre , ou si les secours du Chirurgien arrivent trop tard , la dernière phalange du doigt est ordinairement cariée , & on la perd. Quelque léger qu'ait été le mal , il est rare que l'ongle ne périclisse pas.

§. 484. Le traitement intérieur des panaris , est le même que celui des autres maladies inflammatoires. Il faut se mettre au régime , plus ou moins exactement , à proportion du degré de la fièvre , & si elle est très-forte & l'inflammation considérable , faire une ou plusieurs saignées.

Le traitement extérieur consiste à diminuer l'inflammation, à amollir la peau, & à donner issue au pus dès qu'il est formé.

Pour cela, 1^o. L'on trempe longtemps le doigt, dès le commencement du mal, dans l'eau un peu plus que tiède; on reçoit aussi la vapeur de l'eau bouillante; & en faisant cela presque continuellement pendant le premier jour, on est souvent parvenu à dissiper entièrement le mal. Mais malheureusement on croit que ces petits commencements n'auront point de suites, & l'on se néglige jusqu'à ce que le mal ait fait de grands progrès; alors il faut nécessairement qu'il suppure.

2^o. On hâte cette suppuration, en enveloppant continuellement le doigt avec une décoction de fleurs de mauves cuites dans du lait, ou un cataplasme de mie de pain & de lait. On peut le rendre plus actif, en y ajoutant quelques oignons de lis, ou un peu de miel; mais il ne faut le faire que quand l'inflammation diminue, & que la suppuration commence; avant ce temps-là tous les remèdes âcres sont très-dan-

gereux. L'on emploie aussi à cette époque le levain qui hâte puissamment la suppuration. Le cataplasme d'oseille, §. 480, est très-efficace.

§. 485. L'évacuation prompte du pus est très-importante, mais c'est l'affaire du Chirurgien, parce qu'il ne convient point d'attendre que l'ouverture se fasse naturellement, d'autant plus que la peau étant quelquefois extrêmement dure, le pus se répandroit dans l'intérieur des chairs, avant qu'elle se perçât. Ainsi, dès qu'on soupçonne que le pus est formé, il faut voir un Chirurgien, qui décide du moment où il convient de faire l'ouverture, qu'il vaut beaucoup mieux faire un peu trop tôt qu'un peu trop tard, & un peu trop profonde que pas assez.

Quand l'ouverture est faite, on panse avec l'emplâtre N°. 66, étendu sur une toile, ou avec le sparadrap, & l'on change tous les jours.

§. 486. Quand le panaris est occasionné par une humeur extravasée dans le voisinage de l'ongle, un Chirurgien adroit en arrête très-promptement les progrès, & guérit radicalement par

une incision qui donne issue à cette liqueur. Mais quoique cette opération ne soit pas difficile, tous les Chirurgiens ne savent pas l'exécuter, plusieurs même n'en ont point d'idée.

§. 487. Quelquefois il se forme des chairs fongueuses ou baveuses, qu'on dessèche en les poudrant avec un peu de *minium* ou d'alun brûlé.

§. 488. Quand il y a carie, il faut nécessairement avoir un Chirurgien, aussi bien que quand il y a gangrene; ainsi je ne parlerai point de ces deux cas. J'avertis seulement qu'il y a trois remèdes essentiels contre la gangrene; le kina N^o. 14, dont on donne une dragme toutes les deux heures; les scarifications sur toute la partie gangrenée, & les fomentations avec la décoction de kina, à laquelle on ajoute l'esprit de soufre. Il est vrai que ce remède est cher, mais on peut y suppléer par une décoction d'autres herbes amères, & l'esprit de sel. J'ajoute encore qu'il convient dans la plupart des cas de membres gangrenés, de ne faire l'amputation que quand la gangrene s'arrête d'elle-même; ce qu'on connoît

par un cercle très-sensible & très-aisé à distinguer par les plus ignorants, qui en marque les bornes, & fait la séparation entre le vif & le mort.

Des Echardes ou Corps pointus qui entrent dans la peau.

§. 489. Il arrive très-fréquemment qu'il entre dans la peau des mains, des pieds ou des jambes, quelques petits corps pointus, comme des épines, proprement dites, des épines de roses, de chardons, de châtaignes, des esquilles de bois, d'os, &c.

Si l'on retire ces corps dans le moment tous entiers, ordinairement l'accident n'est d'aucune conséquence; & pour en prévenir plus sûrement les suites, on peut appliquer sur la partie pendant quelques heures, des compresses trempées dans l'eau tiède, ou tenir la partie dans un bain tiède. Mais si le corps ne peut pas être retiré, ou s'il ne l'est qu'en partie, il occasionne une inflammation, qui augmentant parvient bientôt à produire les mêmes accidents qu'un panaris; ou si c'est à la

jambe , elle s'enflamme , & il s'y forme des abcès très-considérables.

§. 490. Pour éviter ces accidents , il faut sur le champ , si le corps étranger est encore proche de la superficie , & si l'on a un Chirurgien adroit , faire une petite incision qui lui donne issue ; mais ce secours devient inutile , & même dangereux , si l'inflammation est déjà formée.

Quand l'incision n'a pas lieu , il faut appliquer sur la partie , après un bain de vapeurs , ou des cataplasmes très-émollients avec la mie de pain , le lait & l'huile , ou seulement quelque graisse très-émolliente ; on emploie ordinairement celle de lievre , qui est effectivement très-propre à assouplir la peau , à en diminuer la résistance , & à laisser ressortir le corps ; mais il n'y a que le préjugé le plus grossier qui puisse faire croire que cette graisse attire le corps par une vertu sympathique , & il n'y a de sympathie bien démontrée dans la nature qu'entre les têtes mal-faites & les opinions extravagantes.

Il est important de tenir la partie malade dans une très-grande tranquillité.

Si l'on n'a pas pu prévenir la suppuration, il faut ouvrir l'abcès dès qu'il est possible ; j'ai vu des maux très-fâcheux pour avoir attendu trop tard.

§. 491. Quelquefois l'écharde, après avoir traversé très-douloureusement la peau, pénètre d'abord dans la graisse, la douleur cesse, le malade croit n'avoir été que piqué, & ne soupçonne pas qu'elle soit restée ; mais au bout de quelques jours, & même de quelques semaines, il survient de nouvelles douleurs, une inflammation, un abcès, qu'il faut traiter par les émoullients & l'ouverture.

On a vu perdre la main pour avoir d'abord négligé, ensuite mal soigné une pointe d'épine entrée dans un doigt.

Des Verrues.

§. 492. quelquefois les verrues sont la suite d'un vice particulier de la masse du sang, & il en naît des quantités étonnantes ; cela arrive à quelques enfants, depuis quatre jusqu'à dix ans, qui prennent trop de laitage ; ils guérissent par le changement de régime & les pilules N^o. 18.

Plus souvent elles sont un vice accidentel de la peau, qui dépend de quelques causes extérieures.

Dans le dernier cas, si elles incommodent par leur grosseur, par leur situation, par leur durée, on peut les détruire, 1°. En les liant avec une soie ou un fil ciré. 2°. En les coupant avec des ciseaux ou un bistouri, & en couvrant la plaie avec un peu de diachilon gommé, qui occasionne une petite suppuration destinée à détruire la racine de la verrue. 3°. En les desséchant par quelque application un peu corrosive, comme le lait de feuille de pourpier, de figuier, de chéridoine, de tithymale; mais, outre que ces suc ne se trouvent qu'en été, les personnes qui ont la peau délicate ne doivent pas s'en servir; ils pourroient leur occasionner une enflure considérable & douloureuse. Un vinaigre fort, dans lequel on a fait dissoudre autant de sel qu'il est possible, est très-bon. L'on fait aussi des emplâtres avec du sel ammoniac & du galbanum, qui pétris ensemble & appliqués sur les verrues, ne manquent guere de les détruire.

Les corrosifs plus forts ne doivent être employés que sous la direction d'un Chirurgien, & il est même plus sage de ne point les employer, non plus que les brûlures artificielles; j'ai vu depuis peu de longs maux de doigts, ensuite d'une eau corrosive appliquée par un Charlatan. L'amputation est un moyen plus sûr, moins douloureux & sans danger.

Les loupes, dès qu'elles sont un peu grosses, & qu'elles durent depuis quelque temps, ne guérissent que par l'amputation.

Des Cors.

§. 493. Les cors sont toujours l'effet des souliers trop rudes ou trop étroits.

Toute la guérison consiste à les amollir par plusieurs bains de pieds chauds; à les couper, au sortir du bain, avec un canif ou des ciseaux, sans attaquer les parties saines, qui sont d'autant plus sensibles qu'elles sont plus tendues, & à appliquer dessus une feuille de joubarbe ou de lierre grim-

pant , ou de pourpier , qu'on peut tremper dans du vinaigre. On peut aussi au lieu de ces feuilles , si l'on veut s'épargner la petite peine du pansement journalier , y appliquer une emplâtre de diachilon simple , ou de gomme ammoniac amollie dans le vinaigre.

Il n'y a point d'autre moyen de prévenir les retours des cors , que d'éviter les causes qui les ont produits.



CHAPITRE XXXI.

De quelques cas qui demandent des secours prompts ; évanouissements , hémorragies , accès de convulsions , suffocations , suites de peur , maux produits par des vapeurs nuisibles , poisons , douleurs excessives.

Des Evanouissements.

§. 494. **L'**Évanouissement a plusieurs degrés ; le plus léger , dans lequel le malade se sent toujours & entend , sans pouvoir cependant parler , est ce qu'on appelle *défaillance* , accident très-fréquent chez les personnes qui ont des vapeurs , & dans lequel le pouls ne change pas beaucoup.

Quand le malade perd entièrement le sentiment & la connoissance , avec un affoiblissement très-considérable du pouls , cet état s'appelle *syncope* , c'est le second degré de l'évanouissement.

Si la syncope est telle que le pouls

soit entièrement éteint , la respiration insensible , le corps froid , le visage d'un pâle livide , ce dernier degré , qui est rare , mais qui est la vraie image de la mort , & qui quelquefois y conduit , s'appelle *asphixie*.

Les évanouissements dépendent d'un grand nombre de causes différentes , dont je ne puis indiquer que les principales , qui sont , 1^o. le trop de sang ; 2^o. le manque de sang & en général la foiblesse , 3^o. les embarras dans l'estomac , 4^o. les maux de nerfs , 5^o. les passions , 6^o. quelques maladies.

Des Évanouissements occasionnés par le trop de sang.

§. 495. Le trop de sang est souvent une cause d'évanouissement , & l'on juge qu'il dépend de cette cause quand il attaque les personnes sanguines , fortes , robustes , & qu'il les attaque sur-tout après quelque cause propre à augmenter tout-à-coup le mouvement du sang ; comme des aliments ou des boissons échauffantes , vin , liqueurs , café ; des boissons bues chaudes , comme

thé, mélisse, &c. un long séjour au soleil, ou dans un endroit chaud; beaucoup d'exercice, une application un peu trop longue, quelque passion. (1)

Dans ce cas, 1°. On fait flairer du vinaigre; on en lave le front, les tempes, les poignets, après l'avoir mêlé avec la moitié d'eau tiède, si on le peut. Les eaux spiritueuses nuisent dans cette espece.

2°. On fait avaler deux ou trois cuillerées de vinaigre, avec quatre ou cinq fois autant d'eau.

3°. On serre très-fortement les jarretieres au dessus du genou, parce que par ce moyen on retient une plus grande quantité de sang dans les jambes, & le cœur en est moins surchargé.

4°. Si la défaillance est opiniâtre, c'est - à - dire, dure plus d'un quart d'heure, ou s'il y a *syncope*, il faut faire une saignée au bras, qui ranime très-prompement.

5°. Après la saignée on fait très-bien

(1) Les évanouissements qui sont produits par la trop grande abondance de sang, s'annoncent toujours par une rougeur vive, & un gonflement du visage. Ils font craindre une apoplexie sanguine qu'on doit prévenir, aussi-tôt que la cause est reconnue, en saignant, sans différer, le malade du bras.

de donner un lavement , ensuite on laisse le malade tranquille , en lui faisant boire de demi-heure en demi-heure quelques tasses de thé de sureau avec un peu de sucre & de vinaigre.

Quand les évanouissements qui dépendent de cette cause , sont fréquents , il faut , pour les éviter , suivre les conseils que j'indiquerai plus bas , §. 544 , en parlant des personnes qui font trop de sang.

La même cause qui produit ces évanouissements , occasionne aussi quelquefois de violentes palpitations , dans les mêmes circonstances , & souvent même les palpitations précèdent ou suivent l'évanouissement.

Des Evanouissements occasionnés par la foiblesse.

§. 496. Si le trop de sang , qu'on peut envisager comme un excès de santé , produit des évanouissements , ils sont encore plus souvent l'effet d'une cause contraire , c'est-à-dire du manque de sang ou de l'épuisement.

Cette espece arrive après de grandes hémorragies ,

hémorragies , après des évacuations , ou promptes & excessives , comme au bout de quelques heures d'un *colera-morbus* , §. 321 , ou plus lentes , mais longues , comme après une diarrhée invétérée , des sueurs excessives , un flux d'urine , des excès de nature à épuiser , des veilles opiniâtres , un long dégoût , qui en privant des aliments nécessaires produit le même effet que des évacuations excessives.

L'on doit travailler à détruire ces causes d'évanouissements par les remèdes qui conviennent à chacune ; ce détail seroit déplacé ici , mais les secours qui conviennent dans le temps de l'évanouissement , sont à peu près les mêmes pour tous les cas de cette classe , excepté pour celui qui suit les hémorragies , dont je parlerai plus bas , & l'on doit , 1°. étendre les malades sur un lit , où on les couvre , & on leur frotte avec de la flanelle chaude les jambes , les cuisses , les bras , tout le corps , sur lequel on a soin de ne laisser aucune ligature.

2°. On leur fait flairer des choses très-spiritueuses , comme l'eau des Car-

598 *DES EVANOUISSEMENTS.*

mes, celle de la Reine d'Hongrie; le sel d'Angleterre, l'esprit de sel ammoniac, des herbes fortes, telles que la rue, la sauge, le romarin, la menthe, l'absinthe, &c.

3°. On leur met dans la bouche & on tâche de leur faire avaler quelques gouttes d'eau des Carmes ou d'eau-de-vie, ou de quelque autre liqueur buvable mêlée à un peu d'eau, pendant qu'on prépare du vin échauffé avec du sucre & de la canelle, ce qui fait le meilleur des cordiaux.

4°. On leur applique sur le creux de l'estomac un morceau de flanelle ou d'autre étoffe de laine, trempé dans du vin échauffé avec quelque herbe forte, ou même dans de l'eau-de-vie chaude.

5°. Si le mal paroît durer, il faut les mettre dans un lit bien chaud, parfumé avec un peu de sucre & de canelle, & continuer les frictions de tout le corps avec des flanelles chaudes.

6°. Dès qu'ils peuvent avaler, on leur donne du bouillon avec un jaune d'œuf, ou un peu de pain, ou de biscuit trempé dans le vin avec le sucre & la canelle.

7°. Enfin, pendant qu'on prend des précautions pour agir sur la cause, on continue pendant quelques jours à prévenir de nouveaux retours, en leur donnant souvent, & peu à la fois, d'une nourriture légère, mais cependant fortifiante, comme des panades au bouillon, des œufs à la coque très-frais & très-peu cuits, des rôties au sucre, du chocolat, des soupes avec le meilleur bouillon, des gelées, du lait, &c.

§. 497. Les évanouissements qui sont une suite de la saignée ou de quelque purgatif trop fort, appartiennent à cette classe.

Ceux qui surviennent après la saignée, sont ordinairement très-passagers, & finissent dès qu'on a étendu le malade sur un lit, & les personnes qui y sont sujettes, les préviennent en se faisant saigner couchées; s'il est un peu fort, du vinaigre senti & avalé avec un peu d'eau y remédie très-bien.

On trouvera §. 552, les moyens de remédier aux accidents qui sont une suite des émétiques ou des purgatifs trop forts.

Des Évanouissements occasionnés par les embarras d'estomac.

§. 498. L'on a déjà vu §. 308, que les indigestions occasionnoient des évanouissements, & si forts même qu'ils exigeoient des secours très-actifs, tels qu'un émétique. Quelquefois l'indigestion est moins l'effet de la quantité des aliments que de leur qualité ou de leur corruption; ainsi il y a quelques personnes que des œufs, du poisson, des écrevisses, des aliments gras jettent dans un mal-aise & une angoisse très-souvent accompagnés d'évanouissements. On juge que l'évanouissement dépend de cette cause quand elle a précédé, & qu'il ne peut dépendre ni de celles dont j'ai parlé, ni de celles dont je parlerai.

L'on doit dans ces cas ranimer le malade, comme dans les especes précédentes, en leur faisant sentir quelque odeur forte, quelle qu'elle soit; mais l'essentiel c'est de leur faire avaler beaucoup de quelque boisson tiède qui noie ces matieres, en émouffe l'âcreté, & en procure l'évacuation par le vomisse-

ment, ou les entraîne dans les boyaux.

Une légère infusion de camomilles, de thé, de sauge, de sureau, de chardon bénit opèrent à peu près avec la même efficacité; le chardon bénit & les camomilles opèrent cependant plus sûrement le vomissement. L'eau tiède seule est très-bonne.

L'évanouissement finit ou au moins diminue beaucoup dès qu'on a commencé à vomir. Il arrive même souvent que la nature excite pendant l'évanouissement des nausées qui raniment le malade un moment, mais qui étant insuffisantes pour le faire vomir, le laissent bientôt retomber dans un anéantissement qui dure souvent assez longtemps, & qui laisse des maux de cœur, des vertiges, un mal-aise [qu'on n'éprouve point dans les premières especes.

Lorsque l'accès a fini, il faut se mettre pendant quelques jours à une diète très-légère, & prendre en même temps, le matin à jeun, une prise de la poudre N°. 38, qui débarrasse l'estomac de ce qui peut y être resté de nuisible, & en rétablit les forces.

§. 499. Il y a une autre espece d'éva-

nouissement qui a aussi sa cause dans l'estomac, mais qui est cependant très-différente de celle-ci, & qui demande des secours très-différents, c'est celle qui est produite par une grande sensibilité de cet organe, & une foiblesse générale.

Les personnes sujettes à ce mal sont des personnes valétudinaires, foibles, que peu de chose éprouve, & dont l'estomac est en même temps foible & très-sensible. La quantité d'aliments qui leur est nécessaire, quelque petite qu'elle soit, les éprouve; elles ont presque toujours un peu de mal-aise après le repas, s'il arrive qu'elles mangent un peu plus, ou qu'elles mangent quelque aliment un peu moins facile à digérer, qu'elles aient quelque émotion après le repas, que la saison soit défavorable, souvent même, sans que l'on puisse en assigner aucune cause sensible, le mal-aise se change en évanouissement.

Ces malades n'ont presque besoin, dans ce moment, que d'un grand repos, & il suffiroit de les étendre sur un lit; mais comme on se résout diffi-

cilement à être tranquilles spectateurs d'un évanouissement, on peut leur faire sentir quelque eau spiritueuse, en laver les tempes & les poignets, & en même temps leur faire avaler un peu de vin. Les frictions sont aussi utiles.

Cette espece d'évanouissement est plus souvent suivie d'un peu de fièvre que les autres especes.

Des Evanouissements qui dépendent des maux de nerfs.

§. 500. Cette espece d'évanouissement est presqu'entièrement inconnue aux personnes auxquelles cet ouvrage est principalement destiné; mais comme il y a des personnes de la ville qui passent une partie de leur vie à la campagne, & des personnes à la campagne qui ont le malheur d'avoir les maux de la ville, j'ai cru devoir en dire un mot.

Je n'entends ici, par maux de nerfs, que ceux qui dépendent de ce vice dans les nerfs, qui fait qu'ils excitent dans le corps, ou des mouvements

irréguliers, c'est-à-dire, des mouvements sans cause extérieure, au moins sensible, & sans un acte de la volonté, ou des mouvements beaucoup plus considérables qu'ils ne devroient l'être, s'ils étoient proportionnés à la force de l'impression extérieure. C'est précisément cet état qu'on appelle *vapeurs*, chez le peuple *la mere*; & comme il n'y a aucun organe qui n'ait ses nerfs, aucune ou presque aucune fonction sur laquelle les nerfs n'influent, l'on comprend aisément, que les *vapeurs* étant cet état qui résulte de ce que les nerfs ont de faux mouvements, sans cause évidente, & toutes les fonctions du corps dépendant en partie des nerfs, il n'y a aucun symptôme de maladies que les *vapeurs* ne puissent produire, & que ces symptômes, par-là même, doivent varier infiniment, suivant les branches des nerfs qui se dérangent; l'on comprend aussi, pourquoi les *vapeurs* d'une personne ne ressemblent souvent point à celles d'une autre; pourquoi les *vapeurs* d'un jour ne ressemblent point chez la même personne à celle du lendemain; l'on comprend

comprend encore que les vapeurs sont un mal très-réel , & que cette bizarrerie , dans les symptômes , qui étant incompréhensible pour tous ceux qui ne sont pas versés dans la connoissance de l'économie animale , a fait qu'ils les ont regardées comme l'effet d'une imagination dépravée , plutôt que comme une maladie réelle ; l'on comprend , dis-je , que cette bizarrerie est un effet nécessaire de la cause des vapeurs , & que l'on n'est pas plus maître de ne pas avoir des vapeurs , que de ne pas avoir un accès de fièvre , ou de mal de dents.

§. 501. Quelques exemples donneront une idée plus nette du mécanisme des *vapeurs*. Un émétique fait vomir principalement par l'irritation qu'il occasionne aux nerfs de l'estomac , irritation qui produit le spasme de cet organe ; si par une suite de ce vice des nerfs , qui constitue les vapeurs , ceux de l'estomac viennent à agir avec la même violence qu'après un émétique , le malade sera travaillé par de violents efforts pour vomir , tout comme s'il avoit pris un émétique.

Si un faux mouvement dans les nerfs, qui se distribuent dans le poumon, vient à resserrer les petites vésicules qui doivent admettre l'air frais à chaque inspiration, le malade se sentira suffoqué, tout comme si ce resserrement étoit occasionné par quelque vapeur nuisible.

Si les nerfs, qui se distribuent à la peau, viennent par une suite de ces mouvements irréguliers à se resserrer, comme ils pourroient le faire par le froid, ou par quelque application, la transpiration s'arrêtera, les humeurs qui devoient s'évacuer par cette voie, se rejeteront ou sur les reins, & l'on rendra beaucoup d'urine claire, accident très-fréquent chez les personnes à vapeur; ou sur les boyaux, & l'on aura une diarrhée aqueuse, souvent très-rebelle.

§. 502. Parmi les différents symptômes de cette maladie, les évanouissements ne sont pas un des plus rares.

On est sûr qu'ils dépendent de cette cause, quand ils attaquent une personne sujette à cette maladie, & qu'on ne peut trouver aucune des autres causes qui les produisent.

Ces évanouissements ne sont presque jamais dangereux , & n'ont presque besoin d'aucun secours ; il faut mettre le malade sur un lit , lui donner beaucoup d'air , & lui faire sentir quelque odeur plutôt puante qu'agréable ; c'est dans ces évanouissements que la fumée de cuir , de plume , de papier , réussit souvent très-bien.

§. 503. Ils sont souvent occasionnés parce que le malade a été un peu trop long-temps à jeun , parce qu'il a un peu trop mangé , qu'il est dans une chambre trop chaude , qu'il a vu trop de monde , qu'il a senti quelque odeur trop forte , qu'il est trop ferré , que quelques discours l'ont affecté un peu trop vivement , en un mot par beaucoup de causes , presque insensibles pour des gens bien portants , mais qui opèrent un effet très-violent sur ces personnes , parce que , comme je l'ai dit , le vice de leurs nerfs consiste à être affecté beaucoup trop vivement , la force de la sensation n'est point proportionnée à celle de sa cause extérieure.

Quand on peut démêler quelle est celle de ces causes qui a occasionné

l'évanouissement, l'on sent qu'il convient d'y remédier en l'éloignant si elle subsiste encore.

Comme des causes aussi légères peuvent produire ces évanouissements, il n'est pas surprenant qu'ils reviennent souvent. Le meilleur préservatif est de détruire le vice des nerfs qui les produit, mais le long détail de ce traitement sort absolument de mon plan. Je me contente d'avertir les personnes qui y sont sujettes, que tous les remèdes évacuants, saignées, purgatifs, eaux minérales purgatives, tous les remèdes rafraîchissants & relâchants, les sels, les eaux chaudes, les chambres chaudes, le long sommeil, la vie sédentaire leur sont en général très-nuisibles; qu'il ne leur faut que des remèdes qui fortifient sans échauffer; que la vie active, les chambres & les lits froids, le grand air sur-tout le matin, l'exercice sur-tout à cheval, la distraction & la sobriété sont les vrais remèdes de ce mal. Les excès, la vie molle, les eaux chaudes, & les chagrins le perpétuent & rendent absolument inutiles tous les remèdes.

Les Evanouissements produits par les passions.

§. 504. L'on a quelques exemples de gens qu'une joie excessive a tués sur le champ; mais ces cas sont rares, & l'on ne demande pas souvent du secours pour les défaillances qu'elle procure. Il n'en est pas de même de la colere, du chagrin & de la peur. Je parlerai dans un article séparé de la peur, je dois dire un mot ici de la colere & du chagrin.

§. 505. Une colere excessive, un chagrin violent tuent quelquefois dans un clin d'œil; plus souvent ils jettent seulement dans la défaillance; le chagrin sur-tout produit cet effet, & il est très-commun de voir des personnes dans cet état tomber de défaillances en défaillances, pendant plusieurs heures; l'on sent fort bien que dans ce cas il y a très-peu de secours à donner: il est utile de leur faire sentir du vinaigre, & de leur faire prendre fréquemment quelques tasses d'une boisson chaude, légèrement cordiale, comme de la mélisse, ou de la limonade faite

avec l'écorcé d'orange ou de citron.

Un calmant cordial qui m'a paru réussir le mieux, c'est une cuillerée à café d'un mélange de trois parties de *liqueur minérale anodine d'HOFFMAN*, & d'une partie de *teinture spiritueuse de succin*, qu'on fait avaler dans une cuillerée d'eau, & l'on boit par dessus quelques tasses des boissons que je viens d'indiquer.

Il ne faut pas croire qu'on puisse remédier aux défaillances de cette espece par les nourritures; l'état physique dans lequel un violent chagrin met le corps, est de toutes les dispositions celle dans laquelle les aliments peuvent le plus nuire, & tant que la violence du saisissement dure, il ne faut donner que quelques cuillerées de bouillon ou quelques bouchées de rôtie.

§. 506. Quand la colere a été portée à un point si violent que la machine épuisée par cet effort tombe tout-à-coup dans un relâchement excessif, il survient quelquefois une défaillance & même une *syncope*.

Il suffit de laisser le malade tran-

quille , & de lui faire sentir du vinaigre ; quand il est revenu , on lui fait boire beaucoup de limonade chaude , faite avec le jus de citron , le sucre & l'eau , & on lui donne des lavements N^o. 5.

Il reste quelquefois dans ce cas des maux de cœur , des envies de vomir , une amertume à la bouche , des vertiges qui paroîtroient indiquer un émétique ; mais il faut bien se garder de l'employer , il pourroit avoir les suites les plus funestes ; la limonade & les lavements dissipent ordinairement cet état ; si le dégoût & les maux de cœur continuoient , on pourroit tout au plus ordonner le remede N^o. 23 , ou quelques prises du N^o. 24.

Des Évanouissements qui arrivent dans les maladies.

§. 507. Les évanouissements qui surviennent dans d'autres maladies , ne sont jamais d'un augure favorable , parce qu'ils dénotent la foiblesse , & que la foiblesse est un obstacle à la guérison.

Dans les commencements des maladies putrides, ils dénotent aussi souvent un embarras d'estomac, ou un amas de matieres corrompues, & ils cessent quand il est survenu quelque évacuation par les vomissements ou par les selles.

Dans le commencement des fievres malignes ils annoncent toute la force de la malignité & la ruine des forces.

Dans l'un & l'autre cas le vinaigre extérieurement & intérieurement est le meilleur remede pendant l'accès, & ensuite beaucoup de jus de citron & d'eau.

§. 508. Les évanouissements qui surviennent dans les maladies accompagnées de beaucoup d'évacuations, se guérissent comme ceux qui dépendent de la foiblesse, & il faut chercher à modérer les évacuations.

§. 509. Les personnes qui ont un abcès dans le corps sont sujettes à évanouir fréquemment; on les ranime avec le vinaigre, mais souvent un de ces évanouissements devient mortel.

§. 510. Il arrive à plusieurs personnes d'avoir un évanouissement plus

ou moins fort à la fin d'un violent accès de fièvre ou de chaque redoublement dans les fièvres continues, ce qui prouve toujours que la fièvre a été très-forte, l'évanouissement étant l'effet du relâchement qui succede à une forte tension. Une ou deux cuillerées d'un vin blanc léger, mêlées à autant d'eau, sont le seul secours nécessaire.

§. 511. Les personnes qui sont sujettes à de fréquents évanouissements, ne doivent rien négliger pour en connoître la cause, & pour la détruire quand ils la connoissent, parce que l'effet des évanouissements est toujours nuisible, excepté dans quelques fièvres dans lesquelles il paroît décider les crises.

Tout évanouissement laisse dans le mal-aise & dans la foiblesse, les sécrétions se suspendent, les humeurs croupissent, il se forme des engorgements, & si le mouvement du sang s'arrête tout-à-fait, ou se rallentit considérablement, il se forme dans le cœur & dans les gros vaisseaux, des polypes, souvent incurables, dont les suites sont terribles, & qui quelquefois occasion-

nent des anévrismes intérieurs , qui tuent toujours après de longues angoisses.

Les évanouissements qui attaquent les vieillards , sans cause manifeste , sont d'un fâcheux augure.

Des Hémorragies.

§. 512. Les hémorragies du nez , qui surviennent dans les fièvres inflammatoires , sont ordinairement une crise favorable , qu'il faut bien se garder d'arrêter , à moins qu'elle ne devînt excessive , & ne fît craindre pour la vie du malade.

Dans les sujets bien portants , comme elles ne surviennent presque jamais que quand il y a une surabondance de sang , il ne convient pas non plus de les arrêter trop tôt , il seroit à craindre qu'il ne se formât des engorgements sanguins dans quelque partie intérieure.

Quelquefois il survient un évanouissement après qu'il s'est écoulé une médiocre quantité de sang ; cet évanouissement arrête l'hémorragie , & se dissipe sans autre secours que l'odeur

du vinaigre ; mais d'autres fois il survient défaillances sur défaillances , sans que le sang s'arrête , il y a même de légers mouvements convulsifs , du délire , alors il faut nécessairement arrêter l'écoulement ; & même , sans attendre ces symptomes violents , voici les signes qui font juger si l'on doit l'arrêter ou non. « Tandis que le pouls » est encore assez plein , que la chaleur » du corps reste égale par-tout , jus- » qu'aux extrêmités , & que le visage » & les levres sont colorés de rouge , » on n'a rien à redouter de l'hémor- » ragie , fût-elle même violente.

» Mais lorsque le pouls commence » à être tremblant , lorsque le visage » & les levres sont pâles , que le ma- » lade se plaint de mal de cœur , il » faut arrêter l'écoulement du sang. »

Et comme les remedes n'agissent pas sur le champ , il vaut mieux en commencer l'usage un peu trop tôt , que d'attendre un peu trop tard.

§. 513. 1°. On applique les bandes aux bras , dans l'endroit où on les applique pour faire la saignée , & au bas des cuisses , dans l'endroit où l'on

met la jarretiere , & on les serre fortement , afin d'arrêter le sang dans les extrêmités.

2°. Pour augmenter cet effet , on fait tremper les jambes dans l'eau tiède jusqu'au genou ; en relâchant les vaisseaux des jambes , elle fait qu'ils se dilatent , & reçoivent par-là même plus de sang. Si l'eau étoit froide , elle renverroit le sang à la tête ; si elle étoit chaude , elle en augmenteroit le mouvement , donneroit plus de vitesse au pouls , & animeroit l'hémorragie.

Quand l'hémorragie est arrêtée , on peut un peu relâcher les ligatures , ou en défaire une tout-à-fait , & laisser les autres encore une heure ou deux sans y toucher , mais il faut bien se garder de les desserrer tout-à-fait , toutes à la fois.

3°. On fait prendre , toutes les demi-heures , sept ou huit grains de nitre & une cuillerée de vinaigre dans un demi-verre d'eau.

4°. On fait fondre une dragme de vitriol blanc , dans deux cuillerées à soupe d'eau de fontaine , & l'on trempe dans cette liqueur une tente de charpie ,

ou de brins de fin linge , qu'on introduit dans le nez , d'abord horizontalement , qu'on releve ensuite & qu'on porte aussi haut qu'il est possible à l'aide d'un bois flexible. Si ce remede ne réussit pas , la *liqueur minérale anodine* d'HOFFMAN , employée de la même façon , réussit à coup sûr ; & dans les campagnes où l'on n'a souvent ni l'un , ni l'autre de ces remedes , de l'eau de vie , & même de l'esprit de vin , mêlés avec un tiers de vinaigre , réussissent très-bien , & j'en ai vu de grands effets.

L'on peut aussi se servir du remede N°. 67 , dont j'ai déjà parlé à l'article des plaies , qu'on met en poudre , & qu'on porte , aussi haut qu'il est possible , dans les narines , au bout d'une tente de charpie , qui s'en charge très-aisément , ou dans un canon de plume , qu'on remplit de cette poudre , on le porte fort haut , & on souffle ensuite fortement par le bout extérieur ; mais la première méthode est à préférer.

5°. Quand le sang est arrêté , on laisse le malade dans un grand repos , & on se garde bien de retirer la tente qui est restée dans le nez , ou de

détacher les caillots de sang figé qui le remplissent , ce détachement se fait peu à peu , & la tente ne ressort souvent qu'au bout de plusieurs jours.

§. 514. Je ne parle point de la saignée , parce que je la crois inutile , & que si quelquefois elle arrête le sang , d'autres fois elle l'anime ; (1) ni des anodins , dont l'effet est constamment de déterminer plus de sang à la tête.

Les applications d'eau froide à la nuque , ne doivent jamais être employées , elles ont quelquefois produit les accidents les plus fâcheux. (2)

Dans toutes les hémorragies le repos , les ligatures , & l'usage des boissons , N^o. 2 ou 4 , sont très-utiles.

§. 515. Les personnes sujettes aux fréquentes hémorragies doivent se conduire de la façon prescrite dans le

(1) La saignée a quelquefois réussi à arrêter l'hémorragie , en faisant tomber plus promptement le malade dans une défaillance qui facilite la formation du caillot , qui ferme le vaisseau ouvert. Mais on ne doit pas la faire , lorsque le malade est déjà épuisé par la perte du sang ; & il faut d'ailleurs éviter , autant qu'on le peut , de guérir un mal par un autre.

(2) L'application de l'eau fraîche , de l'oxycrat , ou même du vinaigre froid , sur le front , nous paroît un très-bon secours , lorsque l'hémorragie n'est plus un effort salutaire de la nature. Un lavez-pied tiède , fait dans le même temps , en augmentera l'utilité.

Chapitre suivant, §. 544, peu souper, éviter toutes les choses âcres & spiritueuses, éviter les endroits trop chauds, & ne se couvrir la tête que très-légerement.

Quand on a été sujet pendant longtemps à des hémorragies, si elles finissent, il faut diminuer ses aliments, se faire de temps en temps une saignée, & prendre quelques laxatifs, sur-tout le N°. 24, & souvent, le soir, du nitre.

Des accès de Convulsions.

§. 516. Les convulsions sont en général plus effrayantes que dangereuses, elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes, & leur guérison dépend de la destruction de ces causes.

Dans l'accès il y a très-peu de remèdes à tenter.

Rien n'abrege, ni ne diminue même, un accès d'épilepsie, ainsi il ne faut rien faire, d'autant plus que souvent les remèdes aigrissent le mal; mais l'on doit seulement veiller à la sûreté du malade, en empêchant qu'il ne se donne des coups violents, il est aussi

utile de mettre entre les dents, si on le peut, un petit rouleau de linge, qui empêche que la langue ne s'engage, & ne soit dangereusement serrée dans une forte convulsion.

Le seul cas qui demande quelque secours, c'est quand l'accès paroît si violent, le col si gonflé, le visage si rouge, qu'on a lieu de craindre une apoplexie, qu'il faut prévenir par une saignée au bras, de huit ou dix onces.

Comme cette cruelle maladie est fréquente dans les campagnes, c'est rendre un service essentiel aux infortunés qui en sont les victimes, que de les avertir combien il est dangereux, pour eux, de se livrer à faire aveuglément tous les remèdes qu'on leur conseille; s'il y a une maladie dont le traitement soit délicat, c'est celle-ci; il y en a quelques espèces qui sont incurables, celles mêmes qui sont guérissables, demandent tous les soins des Médecins les plus éclairés, & ceux qui prétendent guérir tous les épileptiques avec un même remède, sont des ignorants ou des imposteurs, souvent tous les deux à la fois.

§. 517. Les accès de convulsions simples, non épileptiques, sont souvent fort longs, & continuent presque sans interruptions, pendant des jours & même des semaines.

L'on doit chercher à en découvrir la véritable cause, mais l'on ne doit presque rien faire pendant les accès; les nerfs se trouvent alors dans un si grand degré de tension & de sensibilité, que les remèdes qui passent pour les mieux indiqués, redoublent souvent l'orage au lieu de l'appaiser.

Des boissons aqueuses légèrement aromatiques sont ce qu'il y a de plus innocent; comme de la mélisse, du tilleul, du sureau; quelquefois une tisane de réglisse réussit mieux que rien autre.

Des accès de suffocation.

§. 518. Les suffocations, quelque nom qu'on leur donne, quand elles attaquent tout-à-coup une personne dont la respiration étoit aisée auparavant, dépendent presque toujours ou d'un spasme dans les nerfs des

vésicules du poumon, ou d'un engorgement de cette même partie, produit par des humeurs visqueuses.

La suffocation qui dépend d'un spasme n'est pas dangereuse, elle se dissipe d'elle-même, ou l'on peut la traiter comme les évanouissements qui dépendent de la même cause; voyez §. 502.

§. 519. On connoît que la suffocation dépend d'un engorgement sanguin, quand elle attaque des personnes fortes, vigoureuses, sanguines, qui mangent beaucoup, qui prennent des aliments succulents, qui boivent des vins forts, des liqueurs, qui s'échauffent souvent; quand elle attaque après quelque cause d'échauffement; quand le pouls est plein, fort, le visage rouge.

On la guérit 1°. par la saignée du bras très-abondante, & réitérée s'il est besoin.

2°. Par des lavements.

3°. Par beaucoup de tisane N°. 1, à chaque pot de laquelle on joint une dragme de nitre.

4°. Par la vapeur du vinaigre respirée continuellement; voyez §. 55.

§. 520. L'on a lieu de croire que la suffocation dépend d'un dépôt d'humours visqueuses sur le poumon, quand elle attaque des personnes dont le tempérament & le genre de vie sont opposés au tempérament & au genre de vie dont je viens de parler, tels que des gens valétudinaires, foibles, phlegmatiques, pituiteux, paresseux, dégoûtés, qui se nourrissent mal, ou de choses grasses, visqueuses & insipides, qui boivent beaucoup d'eaux chaudes; quand le mal attaque par un temps pluvieux, un vent de midi; quand le pouls est mol & petit, le visage pâle & cavé.

Ce qu'on peut faire de plus efficace, c'est 1°. de donner toutes les demi-heures, une demi-tasse de la potion N°. 8, si on peut l'avoir d'abord; 2°. de faire boire abondamment de la boisson N°. 12; 3°. d'appliquer aux gras de jambes deux forts vésicatoires.

Si le malade étoit robuste avant l'accident, si le pouls conserve encore de la force & paroît un peu plein, une saignée de sept ou huit onces, est souvent indispensablement nécessaire.

Un lavement produit aussi quelquefois de très-grands effets.

Les malades sont ordinairement soulagés dès qu'ils peuvent beaucoup cracher, (1) quelquefois même un peu vomir.

Le remède N°. 25, dont on donne une prise de deux en deux heures, avec une tasse de la tisane N°. 12, réussit souvent très-bien. (2)

Si l'on n'avoit ni ce remède, ni celui du N°. 8, ce qui peut souvent arriver, dans les campagnes, il faut piler un oignon médiocre dans un mortier de fer ou de marbre, verser dessus un

(1) Lorsque l'abondance & la tenacité des crachats que le malade ne peut rendre, sont les causes de l'oppression, & lorsque le malade est d'un tempérament phlegmatique, nous avons employé plusieurs fois avec beaucoup de succès un bol expectorant, préparé avec dix ou quinze grains de gomme ammoniac en poudre, & suffisamment de vinaigre scillitique pour former le bol que le malade prend tout à la fois. Dans les tempéraments secs, sanguins, vifs, qui sont opprésés par le rétrécissement de la poitrine & la vivacité de la circulation & le resserrement spasmodique de tous les vaisseaux; ce médicament seroit nuisible. Les calmans au contraire réussiroient.

(2) La dose du kermes minéral, portée par la formule Numero 25, nous paroît bien foible, nous croyons qu'on ne doit pas craindre de donner aux adultes ce remède à une dose double & même quadruple, pourvu qu'on s'arrête, lorsque le malade en aura pris environ huit grains. On ne doit pas hésiter de le donner de bonne heure dans les accès de suffocation qui dépendent en partie de l'engorgement glaireux de l'estomac, & des indigestions qui ont précédé.

verre de vinaigre bouillant , passer fortement par un linge , y mêler autant de miel , & avaler toutes les demi-heures , une cuillerée de ce mélange dont j'ai observé l'efficacité d'une façon sensible.

Des suites de la peur.

§. 521. Je placerai ici quelques conseils pour prévenir les mauvais effets des peurs qui ont des suites très-fâcheuses à tout âge , mais sur-tout chez les enfants.

Les effets généraux de la peur sont de resserrer tous les petits vaisseaux , & de repousser le sang vers l'intérieur ; delà la suppression de la transpiration , le saisissement général , le tremblement , les palpitations & l'angoisse , quand le cœur & le poumon sont surchargés de sang , quelquefois même les évanouissements , des maladies incurables du cœur , la mort ; souvent les assoupissements , les rêveries , une espece de délire furieux , comme je l'ai vu fréquemment chez des enfants quand les vaisseaux du cerveau s'engorgent , les

convulsions, & l'épilepsie même, qui est souvent la suite horrible d'un mauvais badinage. La moitié des épilepsies non natives en dépendent, & l'on ne sauroit trop inculquer aux enfants de ne jamais se faire réciproquement peur; les maîtres d'école devroient les avertir sérieusement sur cet article.

Quand l'humeur de la transpiration arrêtée se jette sur les boyaux, il en résulte des diarrhées très-longues & très-opiniâtres.

§. 522. L'on doit chercher à rétablir la circulation dérangée, à rappeler la transpiration, & à calmer l'agitation des nerfs.

La méthode ordinaire est de donner d'abord de l'eau fraîche; mais quand la frayeur est considérable, cette méthode est pernicieuse, & j'en ai vu de très-fâcheux effets.

Il faut mettre les malades dans un endroit tranquille; ne laisser avec eux que très-peu de personnes, qui leur soient très-familieres; leur donner quelques tasses de boisson chaude, sur-tout de tilleul & de mélisse; leur mettre les jambes dans un bain tiède, dans lequel

on les laisse une heure, s'il est possible, en les leur frottant de temps en temps, & en leur donnant tous les demi-quarts d'heure une petite tasse de ces boissons. Quand le calme est un peu revenu, que la peau est généralement réchauffée, on doit chercher à les faire dormir & abondamment transpirer ; pour cela on peut leur donner quelques cuillerées de vin en les mettant au lit, avec une tasse de ces mêmes boissons, ou, ce qui est plus sûr, quelques gouttes de laudanum liquide de SIDENHAM ; (voyez table des remedes N^o. 44 ;) ou, s'il manque, une prise de thériaque.

§. 523. Quelquefois les enfants ne paroissent pas d'abord extrêmement effrayés, mais la peur se renouvelle pendant le sommeil, & n'en a que plus de force ; il faut alors mettre en pratique les conseils que je viens de donner, quelques soirs de suite, avant que de les coucher.

Souvent la peur se renouvelle à la nuit tombante, & les met tous les jours dans un état violent ; l'on doit employer les mêmes moyens, & tâcher de les faire dormir à l'heure du retour.

J'ai dissipé par ces mêmes secours les tristes effets de la peur chez les femmes en couche, pour qui elle est ordinairement funeste, & souvent promptement mortelle.

Si la suffocation est violente, l'on est quelquefois obligé de faire une saignée du bras.

Il faut obliger les malades à un exercice doux, mais presque continuel.

Tous les remèdes violents rendent incurables les maladies qui sont une suite de la peur; une assez fréquente, c'est une obstruction au foie, qui produit une jaunisse.

Des accidents produits par la vapeur du charbon & par celle du vin.

§. 524. Il n'y a point d'année qu'il ne périsse un grand nombre de personnes par la vapeur du charbon ou de la braise, & par celle du vin.

Ces accidents produits par le charbon ont lieu quand on brûle de la braise & sur-tout du charbon dans une chambre fermée, ce qui est exactement s'empoisonner soi-même. L'huile sulfureuse, développée en brûlant, se répand
dans

dans la chambre, & ceux qui y font, sentent un embarras de tête, des vertiges, des maux de cœur, une foiblesse & un engourdissement singulier, un délire, des convulsions, un tremblement, & s'ils n'ont pas la présence d'esprit ou la force de se retirer, ils périssent assez promptement.

J'ai vu une femme qui eut pendant deux jours des tournoiemens de tête & des vomissemens presque continuels, pour avoir été moins de six minutes dans une chambre où il y avoit cependant une fenêtre & une porte ouvertes, avec un réchaud dans lequel il n'y avoit que quelques charbons; elle auroit péri si tout eût été fermé.

Cette vapeur est narcotique, « & » elle tue en produisant une affection » soporeuse ou apoplectique, mêlée » cependant de quelque chose de convulsif, comme le prouve assez la » clôture de la bouche & le serrement » des mâchoires.

L'état du cerveau dans les cadavres démontre que c'est d'apoplexie que l'on meurt; il est cependant vraisemblable que quelquefois la suffocation a aussi

part à la mort, puisque l'on a trouvé le poumon engorgé de sang & livide. (1)

L'on a aussi observé dans quelques sujets, « que les malades attaqués de la » vapeur du charbon ont ordinairement tout le corps d'un tiers plus gros que dans l'état naturel ; le visage, le col & les bras sont gonflés comme s'ils avoient été soufflés, & la machine semble dans l'état de violence qu'auroit éprouvé quelqu'un qu'on auroit étranglé & qui auroit long-temps combattu avant que de succomber. »

§. 525. Les personnes qui sentent le danger & qui se retirent à temps, sont soulagées ordinairement dès qu'elles sont au grand air, ou s'il leur reste du mal-aise, un peu d'eau & de vinaigre ou de la limonade, bus chauds, les soulagent assez promptement. Quand on a perdu le sentiment & la connoissance, & que le pouls est presque insensible, s'il y a quelques moyens de

(1) Les cadavres de ceux qui sont morts par l'effet de la vapeur du charbon, présentent constamment les vaisseaux du cerveau très-engorgés de sang. L'état varié du poumon & les symptômes qui précèdent la mort, prouvent que la cause du mal ne réside pas dans ce dernier viscere.

ranimer le malade, ils consistent 1°. A l'exposer dans un air très-pur & frais.

2°. A lui faire respirer quelque odeur très-pénétrante qui le ranime un peu, comme l'esprit volatil de sel ammoniac, le sel d'Angleterre, &c. ensuite à l'entourer de vapeur de vinaigre.

3°. A lui faire une saignée au bras. (1)

4°. A lui mettre les jambes dans l'eau tiède, & à les bien frotter.

5°. A lui faire boire beaucoup de limonade ou d'eau & de vinaigre, avec du nitre.

6°. A lui donner des lavements âcres.

Comme il est démontré qu'il y a du spasme, on s'est bien trouvé de quelques remèdes antispasmodiques, comme la *liqueur minérale anodine* d'HOFFMAN; l'on a même donné de l'opium avec succès, mais il ne peut être permis qu'à un Médecin de l'employer dans ce cas. (2)

L'émétique est nuisible, & les envies

(1) Nous préférerions qu'elle fût faite à la jugulaire.

(2) Il nous semble que l'opium & tous les narcotiques, doivent dans tous les cas augmenter le mal. Nous nous persuadons que si on les a employés sans que le malade soit mort, loin de leur attribuer la gloire d'avoir guéri, on doit les compter pour une des causes de maladie qu'on a eu à vaincre par d'autres remèdes.

de vomir ne dépendent que de l'embarras du cerveau.

L'on se trompe en croyant qu'il suffit d'avoir laissé brûler un moment le charbon en plein air ou sous une cheminée, pour que le danger de la vapeur soit passé.

Il y a une imprudence criminelle à coucher dans une chambre où il y a du charbon allumé, & le nombre de ceux qui ne se sont jamais réveillés est si grand & si généralement connu qu'il est étonnant comment on se livre encore à cette malheureuse habitude.

§. 526. Les boulangers qui font de la braise, en ont souvent de grandes quantités dans leurs caves, & souvent la vapeur dont cette cave est pleine, les saisit au moment où ils y entrent; ils tombent sans sentiment & périssent si on ne les retire pas assez tôt pour leur donner les secours que je viens d'indiquer.

» Un moyen sûr pour éviter ces sortes
 » d'accidents, c'est en descendant dans
 » la cave, d'y jeter du papier ou de
 » la paille enflammée; s'ils brûlent
 » tout-à-fait, on n'a rien à craindre

» de la vapeur ; quand ils s'éteignent ,
 » il ne faut point entrer dans la cave ;
 » mais on met à la porte , après avoir
 » ouvert le soupirail , une botte de
 » paille qu'on allume & qui sert comme
 » de ventouse pour attirer avec force
 » l'air extérieur ; on essaie de nouveau
 » si le papier brûle , & s'il ne brûle
 » pas , on renouvelle la paille allumée.

§. 527. Le charbon du bois brûlé à feu ouvert n'est pas à beaucoup près aussi dangereux que le charbon proprement dit , dont le danger vient de ce qu'en l'étouffant , par les moyens en usage pour cela , on a concentré toute la partie sulfurée qui en fait le danger , mais il n'est cependant pas dénué de tout principe nuisible , sans quoi il ne seroit plus charbon.

La méthode vulgaire de jeter du sel sur les charbons allumés , avant que de les porter dans une chambre , ou d'y mettre un morceau de fer qui se charge d'une partie de ce soufre narcotique & mortel , a un certain degré d'utilité , mais ne suffit pas pour éloigner tout le danger.

§. 528. Quand les grands accidents

sont passés, qu'il ne reste que de la foiblesse, de l'étourdissement, du dégoût, il n'y a rien de mieux que de la limonade mêlée à un quart de vin, dont on prend fréquemment une demi-tasse avec un peu de croûte de pain.

§. 529. La vapeur qui s'exhale du vin & en général de toutes les liqueurs qui fermentent, comme la biere, le cidre, &c. a quelque chose de vénéneux qui tue tout comme la vapeur du charbon, & il y a toujours quelque danger à entrer dans une cave où il y a beaucoup de vin en fermentation, si elle a été fermée pendant plusieurs heures; l'on a une multitude d'exemples de gens morts en y entrant, & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à s'en tirer.

Quand il arrive de ces accidents, il ne faut pas exposer successivement des hommes à aller périr en voulant retirer les premiers qui sont tombés, mais l'on doit commencer par purifier l'air en employant les moyens indiqués plus haut, ou en tirant dans la cave quelques coups de fusil; ensuite on peut hasarder à entrer avec précaution.

Quand ces infortunés sont dehors, il faut les traiter comme ceux qui ont été affectés par la vapeur du charbon.

J'ai vu un homme, il y a huit ans, que la vapeur de l'esprit volatil de sel ammoniac ne commença à affecter qu'au bout d'une heure, & qu'une forte saignée dégagea entièrement, qui étoit si insensible qu'il ne s'apperçut qu'au bout de plusieurs heures d'une très-grande plaie que lui avoit fait, depuis le milieu du bras jusques sous l'aisselle, un crochet destiné à secourir dans les incendies, dont on s'étoit servi pour le retirer.

§. 530. Quand on ouvre des souterrains fermés de très-long-temps, quand on cure des puits profonds qui ne l'avoient pas été depuis plusieurs années, les vapeurs qui s'en exhalent, produisent sur le corps les mêmes effets que celles dont j'ai parlé, & exigent les mêmes secours. On les purifie en y faisant brûler du soufre & du nitre, ou, ce qui revient au même, de la poudre à canon.

§. 531. Les fumées des lampes & des chandelles, sur-tout quand on les

éteint, opèrent comme les autres vapeurs, moins fortement à la vérité & moins promptement ; l'on a cependant des exemples de gens tués par la fumée des lampes d'huile de noix, qui s'éteignoient dans une chambre fermée. Ces dernières fumées nuisent encore à raison de la graisse, qui portée au poulmon avec l'air, les empêche de respirer; aussi les personnes qui ont ce qu'on appelle la poitrine délicate, sont d'abord oppressées dans les endroits où il y a plusieurs chandelles.

Les secours doivent être les mêmes indiqués §. 525. La vapeur du vinaigre est très-utile.

Des Poisons.

§. 532. Il y a un très-grand nombre de poisons dont la façon d'agir n'est pas la même, & dont il faut détruire les effets par des remèdes différents ; mais l'arsenic & quelques plantes sont ceux qui occasionnent le plus souvent des accidents dans les campagnes.

§. 533. C'est par son excessive âcreté, qui ronge & enflamme, que l'arsenic

tue avec une inflammation prodigieuse, un feu brûlant, des douleurs atroces dans la bouche, la gorge, l'estomac, les boyaux, des vomissements affreux & souvent sanglants, des selles sanglantes, des convulsions, des défaillances, &c.

Le meilleur de tous les remèdes c'est d'avaler des torrents de lait, ou, si l'on n'en a pas, d'eau tiède; ce n'est que la quantité prodigieuse de liquide qui peut sauver. Si l'on soupçonne d'abord la cause du mal, après avoir avalé promptement beaucoup d'eau tiède, on peut exciter le vomissement avec de l'huile ou du beurre fondu, & le chatouillement de la gorge avec une plume; quand le poison a déjà enflammé l'estomac & les intestins, il ne faut pas espérer qu'il ressorte par les vomissements. Tout ce qui est émollient, les décoctions de farine, d'orge, de grus, d'althea, le beurre, l'huile conviennent aussi.

Dès que les douleurs se répandent dans le ventre, & que les boyaux paroissent attaqués, il faut multiplier les lavements de lait.

Si au commencement du mal , le malade a le pouls fort , une saignée abondante est très-utile , parce qu'elle ralentit les progrès de l'inflammation.

Lors même que l'on a réchappé à la première fureur du mal , on reste ordinairement dans un état de langueur pendant long - temps , quelquefois même le reste de sa vie ; le plus sûr moyen de prévenir ce malheur , c'est de vivre , pendant quelques mois , uniquement de lait & de quelques œufs frais sortant du ventre de la poule , délayés dans le lait sans les cuire.

§. 534. Les plantes qui occasionnent le plus fréquemment des accidents , sont quelques especes de ciguë , soit l'herbe soit la racine , les fruits de la belle - dame , (*bella dona*) que les enfants mangent comme des cerises , les champignons , la graine de *datura* , ou pomme épineuse , &c.

Tous les poisons de cette classe tuent par un principe plutôt narcotique qu'âcre ; les vertiges , les défaillances , les envies de vomir , les vomissements mêmes , sont les premiers accidents qu'ils produisent.

L'on doit faire avaler sur le champ beaucoup d'eau tiède, légèrement salée ou sucrée, & faire vomir, aussi promptement qu'il est possible, avec les remèdes N^o. 34 ou 35, ou, si on ne les a pas, avec de la graine de raifort pilée, à la dose d'une cuillerée à café dans de l'eau tiède, & en enfonçant une plume ou les doigts dans la bouche.

Après l'effet du vomissement, on continue à donner beaucoup d'eau miellée ou sucrée, avec une assez grande quantité de vinaigre, qui est le vrai spécifique de ces poisons, & l'on évacue les intestins par quelques lavements.

Trente-sept soldats ayant mangé, pour des carottes, de la racine d'*œnanthe*, ou *ciguë filipendule*, furent tous très-malades, & l'émétique N^o. 34, joint aux lavements & à la quantité de boisson, les sauva tous, excepté un seul qui périt avant qu'on eût pu le secourir.

§. 535. Si par imprudence, par méprise, par ignorance, ou par mauvais dessein, on avoit pris trop d'opium, ou de quelque préparation dans lesquelles il entre, comme thériaque, mithridate, *diascordium*, &c. il faut

droit, sur le champ, faire une saignée, traiter le malade tout comme s'il avoit une apoplexie sanguine, (voyez §. 147.) parce que le trop d'opium en produit effectivement une, faire respirer beaucoup de vapeur de vinaigre, & faire boire beaucoup de vinaigre dans de l'eau. (1)

Des douleurs aiguës.

§. 536. Je ne veux point parler ici des douleurs qui accompagnent quelque maladie connue, qui doivent être traitées comme cette maladie, ni de celles auxquelles quelques personnes valétudinaires sont sujettes habituellement, l'expérience leur a appris ce qui les soulage le plus; mais quand une personne saine & bien portante, se trouve tout-à-coup attaquée de quelque douleur excessive, dans quelque partie du corps que ce soit, sans en connoître la nature ni la cause, l'on

(1) L'émétique, Numéro 34, est encore dans ce cas, le meilleur & le plus prompt remède. La secousse qu'il procure, tire de l'assoupissement, excite la nature à faire des efforts contre le poison qui l'accable, & à s'en débarrasser par la voie la plus courte.

peut en attendant qu'on ait consulté, 1°. faire une saignée, qui, en diminuant la tension, soulage presque toujours, au moins pour quelque temps, toutes les douleurs; on peut même la réitérer, si, sans affoiblir beaucoup le malade, elle a diminué la violence du mal. (1)

2°. L'on doit boire très-abondamment de quelque boisson très-adoucissante, comme la tisane N°. 2. les laits d'amande N°. 4, de l'eau tiède avec un quart ou une cinquième partie de lait.

3°. Il faut prendre plusieurs lavements émollients.

4°. On couvre toute la partie, & les parties voisines, avec des cataplasmes, ou des fomentations émollientes N°. 9.

5°. Il faut mettre dans un bain tiède.

6°. Si après tous ces secours la douleur étoit encore violente, & que le pouls ne fût ni plein ni dur, il faudroit

(1) La saignée nous paroît convenir, si le malade est jeune, sanguin; si la douleur qu'il éprouve est accompagnée de chaleur dans la peau, de force & de fréquence dans le pouls. Mais dans l'enfance & dans la vieillesse, ou lorsque toutes ces circonstances ne se rencontrent pas, on ne doit pas s'y décider sans l'avis d'une personne éclairée.

642 DES DOULEURS AIGUES.

donner une once de sirop de pavot blanc, ou seize gouttes de laudanum liquide; & quand on n'a pas ces deux remèdes, on jette une quartette d'eau bouillante sur trois ou quatre têtes de pavot, sechées avec leurs graines sans la feuille, & on boit cette décoction comme du thé.

§. 537. Les personnes sujettes à de fréquentes douleurs, sur-tout à de violents maux de tête, doivent renoncer au vin; cette privation est souvent le seul moyen qui puisse les guérir; & l'on se trompe très-souvent, en croyant qu'il est nécessaire aux personnes qui ont l'estomac mauvais.



CHAPITRE XXXII.

Des remedes de précaution.

§. 538. **J**'Ai indiqué, dans quelques endroits de cet ouvrage, les moyens de prévenir les mauvais effets de plusieurs causes de maladie, & d'empêcher le retour des maux habituels; j'ajouterai ici quelques observations sur l'usage des principaux remedes qu'on emploie comme des préservatifs généraux, assez régulièrement dans de certains temps, & presque toujours uniquement par habitude, sans savoir si l'on a tort ou raison.

Ce n'est cependant point une chose indifférente que l'usage des remedes; il est ridicule, dangereux, criminel même de les négliger, quand ils sont nécessaires; mais il l'est aussi d'en prendre sans nécessité. Un remede pris à propos, quand il y a dans la machine quelque dérangement qui occasionneroit dans peu une maladie, l'a souvent prévenue; mais ce même remede, donné à une personne bien portante, s'il ne

la rend pas malade d'abord , lui laisse au moins plus de dispositions aux maladies ; & l'on n'a que trop d'exemples de gens , qui , ayant malheureusement du goût pour les remèdes , ont ruiné leur santé , quelque robuste qu'elle fût , par l'abus de ces dons , que la Providence a fait aux hommes pour la rétablir ; abus qui , lors même qu'il ne détruit pas la santé , fait que dans la maladie , ce corps , à qui les remèdes sont devenus familiers , n'en ressent presque plus les effets , & est privé par-là du secours qu'il en auroit reçu , s'il ne s'en étoit servi que dans le besoin.

De la Saignée.

§. 539. La saignée n'est nécessaire que dans quatre cas ; 1°. Quand il y a trop de sang. 2°. Quand il y a inflammation. 3°. Quand il est survenu , ou qu'il va survenir dans le corps quelque cause qui produiroit bientôt l'inflammation , ou quelque autre accident , si l'on ne relâchoit pas les vaisseaux par la saignée. C'est pour cela qu'on saigne après les plaies , les contusions ; qu'on saigne

saigne une femme grosse, si elle a une toux violente; qu'on saigne, par précaution, dans plusieurs autres cas. 4°. Quelquefois pour appaiser une douleur excessive, qui ne dépend point cependant de trop de sang, ou d'un sang enflammé, mais qu'on calme un peu par la saignée, afin d'avoir le temps de détruire la cause par d'autres remèdes. Mais comme l'on peut faire rentrer ces deux dernières raisons dans les premières; on peut établir, que le trop de sang, & un sang enflammé, sont les deux seules causes nécessaires de la saignée.

§. 540. L'on connoît l'inflammation du sang, par les symptomes qui accompagnent les maladies que cette cause produit; j'en ai parlé, & j'ai en même temps déterminé l'usage de la saignée dans ces cas. J'indiquerai ici les symptomes qui font connoître qu'on a trop de sang.

C'est 1°. le genre de vie qu'on mène. Si l'on mange beaucoup, si l'on mange des aliments succulents, & sur-tout beaucoup de viandes, si l'on boit des vins nourrissants, si en même temps l'on

digere bien , si l'on se donne peu de mouvement , si l'on dort beaucoup , si l'on n'est sujet à aucune évacuation abondante , on doit croire qu'on a beaucoup de sang. L'on voit que toutes ces causes se trouvent rarement chez le payfan , si l'on en excepte la diminution de mouvement pendant quelques semaines de l'hiver , qui peut effectivement contribuer à former plus de sang qu'à l'ordinaire. Il ne vit , le plus souvent , que de pain , de végétaux , & d'eau ; choses peu nourrissantes , puisqu'une livre de pain ne fait peut-être pas plus de sang , chez la même personne , qu'une once de viande , quoique le préjugé général établisse le contraire.

2°. La cessation de quelque hémorragie à laquelle on étoit accoutumé. 3°. Un pouls plein & fort ; des veines bien marquées dans un sujet qui n'est pas maigre , & qui n'a pas chaud. 4°. Un teint assez rouge. 5°. Un engourdissement extraordinaire ; un sommeil plus profond , plus long , moins tranquille qu'à l'ordinaire ; une facilité , non accoutumée , à se laisser après quelque mouvement ou quelque travail ; un peu

d'oppression en marchant. 6°. Des palpitations , accompagnées quelquefois d'un abattement total , & même d'une légère défaillance , sur-tout quand on est dans des endroits chauds , ou qu'on a pris beaucoup de mouvement. 7°. Des vertiges , sur-tout quand on baisse & qu'on relève tout-à-coup la tête , & après le sommeil. 8°. Des maux de tête fréquents auxquels on n'est point sujet , & qui ne paroissent point dépendre du dérangement des digestions. 9°. Un sentiment de chaleur , assez généralement répandu par-tout le corps. 10. Une espece de démangeaison piquante & générale dès qu'on a eu un peu chaud. 11°. Des hémorragies fréquentes & qui soulagent.

Mais il faut bien se garder de décider sur un seul de ces symptomes ; il faut le concours de plusieurs , & s'assurer qu'ils ne dépendent point de quelque cause très-différente , & toute opposée au trop de sang.

Quand , par ces symptomes , on s'est assuré que ce trop existe réellement , on fait alors , avec grand succès , une saignée ou même deux.

Il est égal dans quelle partie on la fait.

§. 541. Quand ces circonstances ne se trouvent pas , la saignée n'est pas nécessaire ; & l'on ne doit jamais la faire dans les cas suivants , à moins qu'il n'y ait des raisons particulières , très-fortes , dont les seuls Médecins peuvent juger.

1°. Quand on est dans un âge très-avancé , ou dans la première enfance. 2°. Quand la personne est naturellement d'un tempérament foible , ou qu'elle a été affoiblie par des maladies , ou par quelque autre accident. 3°. Quand le pouls est petit , mol , foible , intermittent , que la peau est pâle. 4°. Quand les extrémités du corps sont souvent froides , & enflées avec mollesse. 5°. Quand on mange peu depuis long-temps , ou des aliments peu succulents , & qu'on dissipe beaucoup. 6°. Quand on a depuis long-temps l'estomac dérangé , que la digestion se fait mal , que par-là même il se forme peu de sang. 7°. Quand on a quelque évacuation considérable , par des hémorragies quelconques , ou la diarrhée , les urines ,

les sueurs. Quand les crises d'une maladie sont déjà faites par quelque'une de ces voies. 8°. Quand on est dès long-temps dans une maladie de langueur, & qu'on a beaucoup d'obstructions qui empêchent la formation du sang. 9°. Quand on est épuisé, quelle qu'en soit la cause. 10°. Quand le sang est pâle & dissous.

§. 542. Dans tous ces cas, & dans quelques autres moins fréquents; une seule saignée jette souvent dans un état absolument incurable, & les maux qu'elle fait ne se réparent point. Il n'est que trop aisé d'en trouver des exemples.

Dans quelque état que ce soit, quelque robuste que soit le sujet, si la saignée n'est pas nécessaire, elle nuit. Les saignées réitérées affoiblissent, énervent, vieillissent, diminuent la force de la circulation, & par-là engraisent d'abord, ensuite en affoiblissant trop & en détruisant enfin les digestions, jettent dans l'hydropisie. Elles dérangent la transpiration, & par-là rendent catharreux. Elles affoiblissent le genre nerveux, & par-là rendent sujets aux

vapeurs , à l'hypocondrie , à tous les maux des nerfs.

L'on n'apperçoit point d'abord le mauvais effet d'une saignée ; au contraire, quand elle n'est pas assez considérable pour affoiblir sensiblement, elle paroît donner du bien-être : mais, je le répète, il n'en est pas moins vrai que quand elle n'est pas nécessaire, elle est nuisible, & qu'on ne doit jamais se faire saigner par jeu. L'on a beau dire que quelques jours après l'on a plus de sang, c'est-à-dire, l'on est plus pesant qu'auparavant, & qu'ainsi le sang est bien vite réparé. Le fait est vrai ; mais ce fait même, cette augmentation de poids après la saignée, dépose contre elle ; c'est une preuve que les évacuations naturelles se font moins bien faites, & qu'il est resté dans le corps des humeurs qui devoient en sortir. L'on a bien la même quantité de sang & au-delà, mais ce n'est point un sang aussi bien travaillé, & cela est si vrai, que, si la chose étoit autrement, si quelques jours après la saignée on avoit une plus grosse quantité de sang semblable, on pourroit démontrer que

quelques saignées jetteroient nécessairement un homme robuste dans une maladie inflammatoire.

§. 543. La quantité de sang qu'on doit tirer dans une saignée de précaution , à un homme fait , est de dix onces.

§. 544. Les personnes sujettes à faire trop de sang , doivent éviter avec soin toutes les causes qui peuvent l'augmenter ; (voyez §. 540 , N^o. 1 ;) & quand elles sentent que le mal commence , elles doivent se mettre à une diete très-frugale , de légumes , de fruits , de pain & d'eau ; prendre quelques bains de pied tièdes ; faire usage , soir & matin , de la poudre N^o. 20 ; boire de la tisane N^o. 1 ; peu dormir ; prendre beaucoup d'exercice. En prenant ces précautions , ou elles pourront se passer de la saignée , ou , si elles sont également obligées de la faire , elles en augmenteront & elles en prolongeront l'effet. Ces mêmes moyens servent aussi à éloigner tout le danger qu'il peut y avoir à omettre une saignée à l'époque ordinaire , quand l'habitude en est déjà invétérée.

§. 545. L'on voit en frémissant , que quelques personnes sont saignées dix-huit , vingt , vingt-quatre fois dans deux jours ; d'autres , quelques centaines de fois dans quelques mois. Ces observations prouvent à coup sûr toujours l'ignorance du Médecin ou du Chirurgien , & si le malade en réchappe , on doit admirer les ressources de la nature , qui ne succombe pas sous tant de coups meurtriers.

§. 546. Le peuple est persuadé que la première saignée sauve la vie ; mais pour se convaincre de la fausseté de ce préjugé , il n'y a qu'à ouvrir les yeux , & l'on verra malheureusement tous les jours le contraire , & plusieurs personnes mourir après la première saignée qu'on leur fait. Si ce principe étoit vrai , il seroit impossible que personne mourût de sa première maladie , ce qui arrive journellement. Il est important de détruire cette prévention , parce qu'elle a des influences fâcheuses ; la foi qu'on a à cette saignée , fait qu'on la veut garder pour les grands dangers , & on la diffère tant que le malade n'est pas fort mal , dans l'espérance que si l'on peut

peut s'en passer, on la conservera pour une autre occasion. Cependant le mal empire, on saigne, mais trop tard, & j'ai l'exemple de plusieurs malades qu'on a laissé mourir afin de réserver la première saignée pour un cas plus important. Toute la différence qu'il y a entre l'effet de la première saignée & des suivantes, c'est qu'ordinairement elle occasionne au malade une émotion plutôt nuisible que salutaire.

Des Purgations.

§. 547. L'on purge ou par le vomissement ou par les selles, & cette dernière voie est beaucoup plus naturelle que la première, qui ne se fait que par un mouvement violent & contre nature. Il y a cependant quelques cas qui exigent le vomissement, mais excepté ces cas-là, (j'en ai déjà indiqué quelques-uns,) il faut se contenter des remèdes qui purgent par le bas.

§. 548. Les signes qui font connoître qu'on a besoin de purger, sont, 1°. un mauvais goût à la bouche le matin, sur-tout un goût amer; la langue & les dents sales, des rapports

désagréables, des vents, des gonflements.

2°. Un manque d'appétit qui s'accroît peu-à-peu sans fièvre, & qui dégénère en dégoût, & quelquefois fait trouver un mauvais goût à ce qu'on mange.

3°. Des envies de vomir à jeun, & même quelquefois dans le reste du jour, supposé qu'elles ne dépendent point d'une grossesse ou de quelque autre maladie dans laquelle les purgatifs seroient inutiles ou nuisibles.

4°. Des vomissements de matieres ameres ou corrompues.

5°. Un sentiment de pesanteur dans l'estomac, aux reins, aux genoux.

6°. Un manque de forces accompagné quelquefois d'inquiétude, de mauvaise humeur, de tristesse.

7°. Des maux d'estomac, souvent des maux de tête ou des vertiges, quelquefois des assoupissements, qui augmentent après le repas.

8°. Des coliques, de l'irrégularité dans les selles, qui sont quelquefois trop abondantes & trop liquides pendant plusieurs jours, après lesquels il survient une constipation opiniâtre.

9°. Le pouls moins réglé & moins fort qu'à l'ordinaire, quelquefois intermittent.

§. 549. Quand ces symptomes ou quelques-uns de ces symptomes font connoître le besoin de purger chez une personne qui n'est attaquée d'aucune maladie décidée, (car je ne parle point des purgatifs dans ce cas,) on peut lui donner quelque remede propre à produire cet effet. Le mauvais goût & les rapports continuels, les envies fréquentes de vomir, les vomissements mêmes, la tristesse indiquent que la cause du mal est dans l'estomac, & qu'un remede émétique sera utile; mais quand ces accidents n'ont pas lieu, il faut s'en tenir aux purgatifs qui sont particulièrement indiqués par les maux de reins, les coliques, & la pesanteur dans les genoux.

§. 550. L'on ne doit point purger ni donner l'émétique, 1°. Toutes les fois que les maladies viennent de foiblesse ou d'épuisement. 2°. Quand il y a une sécheresse générale, un grand échauffement, de l'inflammation, une forte fièvre. 3°. Quand la nature est

occupée de quelque autre évacuation salutaire ; ainsi on ne purge point pendant des sueurs critiques, pendant les regles, pendant un accès de goutte. 4°. Dans des obstructions invétérées, que les purgatifs ne peuvent pas détruire, & qu'ils augmentent. 5°. Quand les nerfs sont extrêmement affoiblis.

§. 551. Il y a d'autres cas dans lesquels on peut purger & non pas faire vomir. Ces cas sont (1) 1°. une grande quantité de sang, (voyez §. 540.) parce que pendant les efforts qu'on fait pour vomir, la circulation se fait beaucoup plus fortement, & les vaisseaux de la tête & de la poitrine se remplissant extrêmement de sang, pourroient se rompre, ce qui tueroit sur le champ, comme il est arrivé plus d'une fois. On ne doit point (2) 2°. par la

(1) Nous avons souvent vu l'émétique Numéro 35, rendre les plus grands services aux femmes qui avoient des pertes blanches ou rouges, lorsqu'elles n'étoient pas entièrement affoiblies, & lorsque leur estomac rempli de glaires & de matieres bilieuses, annonçoit son malaise par des nausées, des aigreurs, l'amertume de la bouche, l'état de la langue, &c. Nous croyons avec M. Tissot, qu'il doit nuire dans les autres cas.

(2) L'expérience beaucoup trop multipliée à Lyon, a prouvé que quoique l'abus des émétiques donnés aux femmes enceintes, soit très-nuisible à la mere & à l'enfant, on peut cependant quelquefois sans danger,

même raison , l'ordonner à ceux qui sont sujets à des saignements de nez , à des crachements ou à des vomissements de sang ; aux femmes qui ont des pertes , à celles qui sont enceintes. 3°. Il nuirait à ceux qui ont des hernies. (1)

§. 552. Quand on a pris un émétique ou un purgatif trop âcres , & qui agissent avec une violence excessive , soit par la violence des efforts , des douleurs , des convulsions , des évanouissements qui en sont souvent la suite , soit par la prodigieuse évacuation qu'ils procurent , (c'est ce qu'on appelle *superpurgation* ,) & qui peut tuer le malade , comme il n'est que trop aisé d'en trouver des exemples parmi le peuple , qui est presque toujours conduit par des mains meurtrières , l'on doit

& même très-utilement dans certains cas , faire vomir celles qui ne touchent pas au terme de leur accouchement. Mais on doit en craindre l'abus , & ne se décider aux émétiques les plus doux , que par des raisons deux fois plus fortes , que dans les cas ordinaires. Le mieux est même d'en unir alors une très-petite dose , à des purgatifs par le bas. Ce qui n'évacue pas moins l'estomac , & le fait d'une manière moins fatigante , sur-tout si toute l'action du remède est déterminée vers les selles.

(1) Les malades qui ont des hernies , peuvent vomir comme les autres , si la hernie peut rentrer , si on a la précaution d'y appliquer un bandage un peu ferré & de faire relever les cuisses du malade pendant qu'il vomit , pour comprimer encore plus fortement la pelote contre l'anneau.

traiter ces infortunés tout comme s'ils avoient été empoisonnés par des poisons âcres; (voyez §. 533.) c'est-à-dire, leur donner beaucoup d'eau tiede, de lait, d'huile, de décoction d'orge, des laits d'amande, des lavements émollients, avec du lait & des jaunes d'œufs; leur faire même une forte saignée, si les douleurs sont excessives & le pouls fort & févreux.

L'on arrête les évacuations, après avoir donné beaucoup de délayants, en donnant les mêmes remedes calmants prescrits en parlant des douleurs aiguës, §. 536, N°. 6.

Des flanelles trempées dans de l'eau chaude, dans laquelle on a fait dissoudre de la thériaque, sont aussi très-utiles; l'on peut même, si les évacuations par les selles sont excessives, sans beaucoup de fièvre & de chaleur, mettre la grosseur d'une noix muscade de thériaque dans les lavements.

Si les vomissements sont excessifs, sans diarrhée, il faut multiplier les lavements émollients, avec de l'huile sans jaunes d'œufs, & mettre dans un bain tiede.

§. 553. Les purgatifs souvent réitérés ont les mêmes inconvénients que les fréquentes saignées. Ils ruinent les digestions ; l'estomac ne fait plus ses fonctions, les intestins deviennent paresseux, & l'on est sujet à des coliques très-violentes ; le corps ne se nourrit pas, la transpiration se déränge, il survient des fluxions, des maux de nerfs, une langueur générale, & l'on vieillit long-temps avant le temps.

L'on fait un tort irréparable à la santé des enfants par les purgatifs pris mal à propos. Ils les empêchent d'acquérir toutes leurs forces ; souvent ils dérangent leur crue, ils ruinent leurs dents, jettent les jeunes filles dans les oppilations, & quand elles en sont déjà atteintes, ils les rendent plus opiniâtres.

C'est un préjugé trop généralement reçu, qu'il faut purger quand on n'a pas appétit ; mais cela est faux très-souvent, & la plupart des causes qui détruisent l'appétit ne peuvent point être enlevées par la purgation ; il y en a plusieurs qu'elle augmente.

Les personnes dans l'estomac des-

quelles il se forme beaucoup de glaires, croient se guérir par les purgatifs, qui paroissent en effet les soulager d'abord; mais c'est un soulagement passager & trompeur. Ces glaires viennent de la foiblesse de l'estomac, & les purgatifs l'augmentent; ainsi, quoiqu'ils enlèvent une partie des glaires formées, il y en a au bout de quelques jours plus qu'auparavant; & en réitérant les purgatifs, le mal est bientôt incurable & la santé perdue. L'on guérit par des remèdes tout opposés. Ceux du §. 272 sont très-utiles.

§. 554. L'usage des stomachiques préparés avec l'eau-de-vie, l'esprit de vin, l'eau de cerise, est toujours dangereux; malgré le soulagement que ces remèdes procurent d'abord dans quelques maux d'estomac, ils détruisent réellement peu-à-peu cet organe, & l'on voit tous ceux qui s'accoutument aux liqueurs, tout comme les grands buveurs, finir par ne faire aucune digestion, tomber dans la langueur, & mourir hydropiques.

§. 555. L'on peut souvent se passer d'émétique ou de purgatifs, lors même

qu'ils paroissent nécessaires, en se retranchant un repas par jour pendant quelque temps; en se privant de tous les aliments nourrissans, & sur-tout de ceux qui sont gras; en buvant beaucoup d'eau fraîche, & en prenant plus d'exercice qu'à l'ordinaire. Ces mêmes moyens servent aussi à surmonter sans purgation les différens mal-aïses qu'on éprouve souvent à l'époque où l'on avoit accoutumé de se purger.

§. 556. Les remedes N^o. 34 & 35 sont les émétiques les plus sûrs. La poudre N^o. 21 est un bon purgatif quand il n'y a point de fièvre.

Les doses marquées conviennent pour un homme fait, d'un tempérament vigoureux. Il s'en trouve cependant quelquefois pour qui ces doses seroient insuffisantes; on peut les augmenter d'un tiers ou d'un quart; mais si alors elles n'operent pas, il faut bien se garder de doubler & de tripler, comme on le fait quelquefois, sans réussir à purger, & au risque de tuer le malade, comme il est arrivé souvent. L'on doit dans ces cas donner de grandes doses de petit lait miellé

ou d'eau tiède, dans un pot de laquelle on met une once ou une once & demie de sel de cuisine, & on boit cette dose à petits coups, en se promenant.

Les montagnards, qui ne vivent presque que de lait, ont les fibres si peu sensibles, qu'il faut pour les purger des doses qui tueroient tous les payfans de la plaine. Il y a dans les montagnes du Valais des hommes qui prennent tout à la fois jusqu'à vingt & même vingt-quatre grains de verre d'antimoine, dont un grain ou deux suffiroient pour empoisonner des hommes ordinaires.

§. 557. Quand on est commandé par une maladie pressante, on purge en tout temps & à toute heure; mais quand on est à peu près maître du temps, il faut éviter les saisons extrêmes, c'est-à-dire, les très-grandes chaleurs ou les très-grands froids, & se purger le matin, afin que les remèdes ne trouvent pas d'embarras dans l'estomac. Toute autre considération, relativement aux astres & à la lune, est ridicule & dénuée de tout fondement. Le peuple redoute les remèdes pendant la canicule; si c'étoit par la raison de

la chaleur, il seroit pardonnable; mais c'est par un préjugé astrologique d'autant plus ridicule aujourd'hui que les jours caniculaires sont éloignés de trente-six jours de ceux auxquels on donne ce nom; & il est triste que dans un siècle aussi éclairé l'ignorance du peuple soit aussi crasse à cet égard, & qu'il en soit encore à croire que l'effet des remèdes dépend du signe sous lequel se trouve le soleil, ou du quartier de la lune. Le préjugé est cependant encore si enraciné à cet égard, qu'il n'est que trop commun de voir mourir dans les campagnes, en attendant le *signe* ou le quartier favorable pour faire un remède qui seroit nécessaire cinq ou six jours plutôt. D'autres fois on fait le remède auquel le jour *est bon*, & non pas celui qui seroit bon à la maladie; c'est ainsi qu'un ignorant faiseur d'almanach décide de la vie des hommes & en tranche impunément la trame.

§. 558 Quand on veut prendre un émétique, ou se purger, il faut s'y préparer au moins vingt-quatre heures d'avance, en ne prenant que peu

d'aliments, & en buvant quelques verres d'eau tiède, ou de quelque thé d'herbes.

Après avoir pris l'émétique, il ne faut boire que quand il commence à agir; mais alors il faut avaler des torrents d'eau tiède, ou ce qui vaut mieux, de thé de camomilles extrêmement léger.

Après les purgations, on est en usage de prendre du bouillon pendant qu'elles agissent, mais de l'eau tiède sucrée ou miellée, ou un thé de fleurs de chicorée, seroient quelquefois plus convenable.

§. 559. Comme l'estomac souffre toutes les fois qu'on prend l'un ou l'autre de ces remèdes, il faut se ménager pendant quelques jours, après les avoir pris, tant pour la quantité que pour la qualité des aliments.

§. 560. Je ne parlerai point de quelques autres remèdes de précaution, bouillons, petit lait, eaux, &c. qui sont peu d'usage parmi le peuple; je me bornerai à cette remarque générale, c'est que quand on prend ces remèdes, il faut avoir un régime assortissant, & qui concoure au même but. On prend ordinairement le petit lait pour se rafraîchir,

& l'on s'interdit pendant qu'on le boit, les légumes, les fruits, la salade; l'on ne prend que les meilleures viandes, des jardinages au bouillon, des œufs, du bon vin, c'est détruire par les aliments qui échauffent, le bien qu'on attend du petit lait, qui rafraîchit.

L'on veut se rafraîchir par des bouillons, & l'on y met des écrevisses, qui échauffent puissamment, ou du cresson, qui échauffe aussi, c'est manquer son but. Heureusement, dans ce cas, une erreur en répare souvent une autre, & ces bouillons, qui ne sont pas rafraîchissants, font beaucoup de bien, parce que la cause des accidents ne demandoit pas des rafraîchissants comme on l'avoit cru.

La médecine du public, qui malheureusement n'est que trop suivie, est remplie de pareilles erreurs. J'en citerai encore une, parce que j'en ai vu de funestes suites; beaucoup de gens croient le poivre rafraîchissant, quoique leur odorat, leur goût & leur raison, leur disent le contraire; c'est l'aromate le plus échauffant.

§. 561. Le préservatif le plus sûr,

le plus à la portée de tout le monde, c'est d'éviter tous les excès, & sur-tout ceux dans le manger & dans le boire. L'on mange généralement plus qu'il ne faut pour se bien porter, & pour avoir toutes les forces dont on est capable; l'habitude est prise, il est difficile de la déraciner, mais on devrait au moins s'imposer la loi, de ne manger que par faim, & jamais *par raison*; parce que, excepté dans un très-petit nombre de cas, la raison dit toujours de ne pas manger, quand l'estomac répugne aux aliments. Une personne sobre est capable de travaux, je dirois même d'excès en différents genres, dont les gens qui mangent plus, sont absolument incapables; la seule sobriété guérit des maux presque incurables, & rétablit les santés les plus ruinées.



CHAPITRE XXXIII.

Des Charlatans & des Maïges.

§. 562. **I**L me reste à parler d'un fléau, qui fait plus de ravages, que tous les maux que j'ai décrits, & qui, tant qu'il subsistera, rendra inutiles toutes les précautions qu'on prendra pour la conservation du peuple; ce sont les Charlatans. J'en distinguerai de deux especes; les Charlatans passants, & ces faux Médecins de villages, tant mâles que femelles, connus dans ce pays sous le nom de *Maïges*, & qui le dépeuplent sourdement.

Les premiers, sans visiter des malades, débitent des remèdes dont quelques-uns ne sont qu'extérieurs, & souvent ne font point de mal, mais les intérieurs sont très-souvent pernicioeux; j'en ai vu les effets les plus cruels, & il ne passe point de ces misérables, dont l'entrée au pays ne coûte la vie à quelques-uns de ses habitants. Ils nuisent encore d'une autre façon, en emportant une grande quantité d'argent

comptant , & en enlevant annuellement , quelques milliers de francs , à cette partie des habitans , pour qui l'argent est le plus précieux. J'ai vu , avec douleur , le laboureur & l'artisan , dénués des secours les plus nécessaires à la vie , emprunter de quoi acheter chèrement le poison destiné à combler leur misere , en aggravant leurs maux , & souvent en les jettant dans des maux de langueur , qui réduisent toute une famille à la mendicité.

§. 563. Un homme ignorant , fourbe , menteur & impudent , séduira toujours le peuple grossier & crédule , incapable de juger de rien , de rien apprécier , qui sera éternellement la dupe de quiconque aura la bassesse de chercher à éblouir ses sens , & qui , par-là même , sera fripponné par les Charlatans , tant qu'on les tolérera. Mais le Magistrat , son tuteur , son protecteur , son pere , ne devrait-il pas le soustraire à ce danger , en prohibant sévèrement l'entrée de ce pays , où les hommes sont précieux , & l'argent rare , à des hommes pernicious , qui détruisent les uns , & emportent l'autre , sans pouvoir jamais y
faire

Faire le plus petit bien. Des raisons aussi fortes peuvent-elles permettre de différer plus long-temps leur exil , puisqu'il n'y a pas la plus petite raison de les admettre.

§. 564. Les Maîges n'emportent pas , il est vrai , l'argent du pays , comme les Charlatans passants , mais le ravage qu'ils font parmi les hommes , est continuel , & par-là même , immense ; & chaque jour de l'année est marqué par le nombre de leurs victimes. Sans aucune connoissance , sans aucune expérience , armés de trois ou quatre remèdes , dont ils ignorent aussi profondément la nature , que celle des maladies dans lesquelles ils les emploient , & qui , étant presque tous violents , sont véritablement un glaive dans la main d'un furieux , ils empirent les maux les plus légers , & rendent , à coup sûr , mortels , ceux qui sont un peu plus graves , mais qui se seroient guéris , si on les eût seulement abandonnés à la nature ; à plus forte raison , s'ils avoient été bien traités.

§. 565. Le brigand , qui assassine au milieu d'un grand chemin , laisse au moins la double ressource , de se défendre , & d'être secouru ; mais l'em-

poisonneur , qui surprend la confiance du malade , & le tue , est cent fois plus dangereux , & aussi punissable.

L'on signale les bandes de voleurs , qui s'introduisent dans le pays ; il seroit autant à souhaiter qu'on eût un rôle de tous ces faux Médecins de l'un & de l'autre îexe , & qu'on en publiât la description la plus exacte , accompagnée de la liste de leurs exploits sanglants. L'on inspireroit peut être , par-là , une frayeur salutaire au peuple , qui ne s'exposeroit plus à être la victime innocente de ces bourreaux.

§. 566. Son aveuglement sur cette double espece d'êtres malfaisants , est inconcevable. Celui qu'il a en faveur des Charlatans , l'est cependant moins , parce que ne les connoissant pas , il peut leur supposer une partie des talents & des connoissances qu'ils s'arrogent. Il faut donc l'avertir , & on ne peut trop le lui redire , que , malgré l'appareil pompeux dont quelques-uns se parent , ce sont toujours des hommes vils , qui , incapables de gagner leur vie par aucun travail honnête , ont fondé leur subsistance sur leur propre impudence & son

imbécille crédulité; qu'ils n'ont aucune connoissance; que leurs titres & leurs patentes sont sans aucune autorité, parce que, par un misérable abus, ces actes sont devenus une denrée de commerce, qu'on obtient à très-vil prix, tout comme le surtout galonné qu'ils achètent à la friperie; que leurs certificats de guérisons sont chimériques ou faux, & qu'enfin, quand sur le nombre prodigieux de gens qui prennent leurs remèdes, il y en auroit quelques-uns de guéris, & il est presque physiquement impossible que cela n'arrive pas, il n'en seroit pas moins vrai, que c'est une espece destructive. Un coup d'épée dans la poitrine, en perçant un abcès, sauva un homme, que ce mal auroit tué; les coups d'épée n'en sont pas moins mortels. Il n'est point étonnant même, que ces gens-là, (je dis la même chose des Maïges,) qui tuent des milliers de gens, que la nature seule ou aidée des secours de la Médecine, auroit sauvés, guérissent, de temps en temps, un malade qui a été entre les mains des plus habiles Médecins. Souvent les malades de l'ordre de ceux qui s'adressent aux gens de cet

acabit , soit qu'ils ne veuillent pas s'astreindre au traitement qu'exige leur maladie , soit que rebuté par leur peu de docilité , le Médecin ne leur continue pas ses conseils , vont chercher des gens qui leur promettent une guérison prompte , & hazardent des remedes qui en tuent plusieurs , & en guérissent un , qui se trouve la force de résister , un peu plus vîte que ne l'auroit fait un Médecin. Il ne seroit que trop aisé de se procurer , dans toutes les paroisses , des catalogues qui mettroient sous les yeux , la vérité de toutes ces propositions.

§. 567. Le crédit de ce Charlatan de foire , que cinq ou six cents payfans entourent , *grands yeux ouverts , gueule béante* , & se trouvant fort heureux qu'il veuille bien leur fripponner leur nécessaire , en leur vendant , quinze ou vingt fois au-delà de sa valeur , un remede , dont la plus grande qualité seroit d'être inutile ; le crédit , dis-je , de ce frippon toléré , tomberoit bientôt , si l'on pouvoit persuader à chacun de ses auditeurs , ce qui est exactement vrai , qu'à un peu de souplesse près dans la main , il en fait tout autant que lui ; & que , s'il peut

acquérir son impudence, il aura dans un moment la même habileté, & méritera la même réputation & la même confiance.

§. 568. Si le peuple raisonnoit, il feroit aisé de le défabufer, mais ceux qui le conduisent, doivent raisonner pour lui. J'ai déjà prouvé le ridicule de sa confiance aux Charlatans, proprement ainsi dits; celle qu'il a pour les Maîges est encore plus insensée.

L'art le plus vil s'apprend; l'on n'est favetier, l'on ne raccommode de vieux morceaux de cuir, que quand on a fait un apprentissage, & l'on n'en fera point pour l'art le plus nécessaire, le plus utile, le plus beau. L'on ne confie une montre, pour la raccommoder, qu'à celui qui a passé bien des années à étudier comment elle est faite, & quelles sont les causes qui la font bien aller, & qui la dérangent, & l'on confiera le soin de raccommoder la plus composée, la plus délicate, & la plus précieuse des machines, à des gens qui n'ont pas la plus petite notion de sa structure, des causes de ses mouvements, & des instruments qui peuvent la rétablir.

Qu'un soldat chassé de son régiment,

à cause de ses coquineries , ou qui a déserté par libertinage , qu'un banqueroutier , qu'un ecclésiastique flétri , qu'un barbier ivrogne , qu'une foule d'autres personnages aussi vils , viennent afficher qu'ils remontent les bijoux dans la perfection , s'ils ne sont pas connus , si l'on ne voit pas de leur ouvrage , si l'on n'a pas des témoignages authentiques de leur probité , & de leur habileté , personne ne leur confiera pour quatre sols de pierres fausses , ils mourront de faim. Mais qu'au lieu de se faire Joailliers , ils s'affichent Médecins , on achètera très-chèrement le plaisir de leur confier sa vie , dont ils ne tarderont pas à empoisonner les restes.

§. 569. Les plus grands Médecins , ces hommes rares , qui , nés avec les plus heureux talents , ont éclairé leur esprit dès leur plus tendre enfance ; qui ont cultivé ensuite avec soin toutes les parties de la physique ; qui ont sacrifié les plus beaux moments de leur vie à une étude suivie & assidue du corps humain , de ses fonctions , des causes qui peuvent les empêcher , & de tous les remèdes ; qui ont surmonté le désagré-

ment de vivre dans les hôpitaux, parmi des milliers de malades ; qui ont réuni à leurs propres observations, celles de tous les temps & de tous les lieux ; ces hommes rares, dis je, ne se trouvent pas même tels qu'ils voudroient être, pour se charger du précieux dépôt de la santé humaine ; & on le remettra à des hommes grossiers, nés sans talents, élevés sans culture ; qui, souvent, ne savent pas même lire ; qui ignorent tout ce qui a quelque rapport à la Médecine, aussi profondément que les mœurs des sauvages asiatiques ; qui n'ont veillé que pour boire ; qui souvent ne font cet horrible métier que pour fournir à leur boisson, & ne l'exercent que dans le vin ; qui ne se font faits Médecins, que parce qu'ils étoient incapables d'être quelque chose ! Une telle conduite paroîtra, à tout homme sensé, le comble de l'extravagance.

Si l'on entroit dans l'examen des remèdes qu'ils emploient, si on les comparoit aux besoins du malade, à qui ils les ordonnent, on seroit saisi d'horreur, & l'on gémiroit sur le sort de cette infortunée partie du genre

humain, dont la vie, si importante à l'Etat, est misérablement confiée aux plus meurtriers des Etres.

§. 570. Quelques-uns d'eux, sentant bien le danger de l'objection tirée du manque d'études, ont cherché à la prévenir, en répandant parmi le peuple, un préjugé qui n'est que trop accrédité aujourd'hui; c'est que leurs talents pour la médecine, sont un don surnaturel, fort supérieur, par-là même, à toutes les connoissances humaines. Ce n'est point à moi à montrer l'indécence, le crime, l'irrégion d'une telle fourberie, ce seroit empiéter sur les droits de Messieurs les Pasteurs; mais qu'il me soit permis de les avertir, que cette branche de superstition ayant les suites les plus cruelles, mérite toute leur attention; & en général, il seroit d'autant plus à souhaiter, qu'on combattît la superstition, qu'un esprit imbu de préjugés faux, n'est pas propre à recevoir une doctrine véritable. Il y a des scélérats, qui, espérant de s'accréditer par la crainte autant que par l'espérance, ont poussé l'horreur jusqu'à laisser douter, s'ils tenoient leur puissance du Ciel ou
de

de l'enfer. Voilà les hommes qui disposent de la vie des autres.

§. 571. Un fait que j'ai déjà indiqué, & qu'on n'expliquera jamais, c'est l'empressement du paysan à se procurer les meilleurs secours pour ses bêtes malades. Quelque éloigné que soit le *Médecin vétérinaire*, ou l'homme qu'on croit tel, (car malheureusement il n'y en a point dans ce pays,) s'il a beaucoup de réputation, il va le consulter, ou il le fait venir à tout prix; quelque coûteux que soient les remèdes qu'il indique, s'ils passent pour les meilleurs, il se les procure; mais dès qu'il s'agit de lui, de sa femme, de ses enfants, il se passe de secours, ou se contente de ceux qui s'offrent sous sa main, quelque pernicieux qu'ils soient, sans en être moins coûteux; car c'est une injustice criante, que les sommes extorquées par quelques Maîges, ou aux patients, ou, plus souvent, à leurs héritiers.

§. 572. L'on trouvera, dans un excellent mémoire, sur la population de ce pays, qui est prêt à paroître, une observation importante & qui démontre évidemment les ravages des Maîges; c'est

que dans les années communes, la proportion entre le nombre des habitants d'un lieu & des morts, n'est pas extrêmement différente à la ville & à la campagne; mais quand la même épidémie attaque la ville & les villages, cette différence est énorme, & le nombre des morts, comparé à celui des habitants dans le village où le Maîge exerce son empire destructif, est infiniment plus grand que dans la ville.

Je trouve dans le second volume des Mémoires de la SOCIÉTÉ ÉCONOMIQUE DE BERNE pour 1762, un autre fait, également important, rapporté par un des plus éclairés Observateurs qui travaillent pour ce journal. « Il regne, » *dit-il*, (à Cottens à la Côte) des » pleurésies & des péripneumonies; il » en est mort quelques payfans de ceux » qui consultant les Maîges, ont pris » leurs remedes échauffants; ceux qui » ont suivi la méthode opposée, se sont » presque tous tirés d'affaire. »

§. 573. Je ne puis pas m'étendre plus long-temps sur cette matiere, dont l'amour de l'humanité m'a forcé à dire quelque chose, mais qui mériteroit

d'être traitée plus au long, & qui est de la plus grande conséquence. Il n'y a que les Médecins qui pussent se tranquilliser sur cet horrible abus, s'ils n'étoient animés que par des vues d'intérêt; puisque les Maîges diminuent le nombre des consultants du peuple, qui ne sont pour eux qu'une occupation pénible. Mais quel est le Médecin assez vil, pour vouloir acheter quelques heures de tranquillité à un prix aussi cher & aussi odieux?

§. 574. Après avoir montré le mal, je souhaiterois de pouvoir indiquer des remèdes sûrs, mais cela est difficile.

Le premier, c'est peut-être d'avoir fait connoître le danger, & d'avoir fait tourner les yeux sur cet homicide abus, qui, joint aux autres causes de dépopulation, tend à rendre ce pays désert.

§. 575. Le second, &, sans contredit, le plus efficace, est celui dont j'ai déjà parlé, n'admettre aucun Charlatan passant, & signaler tous les Maîges; peut-être même qu'il conviendrait de leur infliger des peines corporelles, comme elles ont été ordonnées en différents lieux par des Edits Souverains; on devrait au moins les couvrir d'infamie,

en suivant une pratique usitée dans une grande Ville de France. « Quand il se » trouvoit des Charlatans à Montpel- » lier , on étoit en possession de les » mettre sur un âne maigre & fâcheux , » la tête tournée vers la queue ; on les » promenoit en cet état , par toute la » ville au bruit des huées des enfants » & de la populace , les frappant , leur » jetant des ordures , les tirillant de » tous côtés , & les maudissant. »

§. 576. Un troisieme moyen , ce seroit des Instructions Pastorales sur cet objet. La conduite du peuple à cet égard est un vrai suicide , & il seroit important de l'en convaincre. Mais l'inefficacité des exhortations réfléchies , les plus fortes sur tant d'autres articles , ne fait-elle point craindre le même sort pour celle-ci ? L'usage a décidé , qu'il n'y a aujourd'hui de vice , qui exclue du titre & de la considération d'honnête homme , que le vol ouvert & caractérisé , & cela par cette raison simple , c'est que nous tenons à nos biens plus qu'à toute autre chose ; l'homicide même est honnête dans un très-grand nombre de cas ; peut-on espérer de persuader qu'il

Y a du crime à confier sa santé , à des empoisonneurs , sous l'espérance de guérison ? Un remède plus sûr , sans doute , ce seroit de faire sentir au peuple , ce qui est fort aisé , qu'il lui en coûtera moins pour être bien soigné , que pour être bourreaudé. L'appas du bon marché le ramenera beaucoup plus sûrement , que l'averfion du crime.

§. 577. Le quatrieme remede , qui ne seroit sûrement pas inutile , ce seroit de retrancher des Almanachs ces regles de Médecine Astrologique , qui contribuent continuellement à entretenir des préjugés dangereux , sur une science , dans laquelle les plus petites erreurs sont funestes. Que de payfans morts , (je l'ai déjà dit ,) pour avoir différé , rejeté , ou mal placé une saignée dans une maladie aiguë , parce que l'Almanach le vouloit ainsi. N'est-il point à craindre , pour le dire en passant , que la même cause ne nuise à leur économie , & qu'en consultant la Lune , qui n'a aucune influence , ils ne négligent les attentions relatives aux autres circonstances , qui en ont beaucoup ?

§. 578. Un cinquieme remede , seroit

l'établissement d'hôpitaux pour les malades, dans les différentes villes du pays.

Il y a un grand nombre de moyens aisés, pour les fonder & les entretenir presque sans nouvelles dépenses, & les avantages qui en résulteroient seroient immenses; d'ailleurs, quelque considérables que fussent les dépenses, en est-il de plus importantes? Elles sont sans doute de devoir, & l'on ne tarderoit pas à s'appercevoir qu'elles rapportent un intérêt réel, plus fort qu'on ne peut l'espérer d'aucun autre emploi de l'argent. Il faut ou admettre que le peuple est inutile dans un Etat, ou convenir qu'on doit pourvoir au soin de sa conservation. Un Anglois respectable, qui, après avoir tout vu avec beaucoup de soin, s'est occupé profondément & utilement des moyens d'augmenter les richesses & le bonheur de ses compatriotes, se plaint en Angleterre, le pays du monde où les hôpitaux sont le plus multipliés, que le peuple malade n'est pas assez secouru. Que doit-ce être dans les pays où il n'y en a point? « Les secours de Chirurgie & de Médecine trop abon-

» dants dans les villes, ne sont point
» assez répandus dans les campagnes;
» & les payfans sont sujets à des ma-
» ladies assez simples, mais qui, faute
» de soins, dégèrent en une langueur
» mortelle.

§. 579. Enfin, si l'on ne peut pas remédier aux abus, (ceux qui regardent les charlatans ne sont pas les seuls, & l'on ne donne pas ce nom à tous ceux qui le mériteroient,) il seroit sans doute avantageux de détruire tout art médicinal. Quand les bons Médecins ne peuvent pas faire autant de bien que les mauvais de mal, il y a un avantage réel à n'en point avoir. Je le dis avec conviction, l'anarchie en Médecine est la plus dangereuse de toutes. Libre de toute regle & sans loix, cette science est un fléau d'autant plus affreux qu'il frappe sans cesse; & si l'on ne peut pas réparer le désordre, il faut ou défendre sous de rigoureuses peines l'exercice d'un art qui devient si funeste, ou, si les constitutions d'un Etat ne permettoient pas ce moyen violent, ordonner, comme dans les grandes calamités, des prieres publiques dans tous les temples.

§. 580. Un autre abus , moins dangereux que ceux dont je viens de parler , qui ne laisse pas cependant de faire des maux réels , & qui au moins soit beaucoup d'argent du pays , mais dont le peuple est moins la victime que les gens aisés , c'est l'imbécille aveuglement avec lequel on s'en laisse imposer par les pompeuses annonces de quelque remede universel qu'on tire dispendieusement de l'étranger. Les personnes au dessus du commun peuple ne courent pas au charlatan , parce qu'elles croiroient s'avilir en se mêlant à la foule ; mais si ce même charlatan , au lieu de venir , s'étoit tenu dans quelque ville étrangere , si , au lieu de faire afficher ses placards aux coins des rues , il les avoit fait insérer dans les mercures ou dans les gazettes ; si , au lieu de vendre ses remedes lui-même , il avoit établi des bureaux dans chaque ville ; si , au lieu de les vendre vingt fois au dessus de leur valeur , il avoit encore doublé ce prix ; au lieu d'avoir les chalands du peuple , il auroit eu ceux du citadin aisé , de tous les ordres , & presque de tous les pays. Telle per-

sonne, sensée à tout autre égard, qui hésitera de confier sa santé à des Médecins dignes d'une entière confiance, hazardera par une folie inconcevable le remède le plus risqué, sur la foi d'un placard imposteur, publié par un homme aussi vil que le charlatan qu'elle méprise, parce qu'il fait sonner du cors de chasse sous sa fenêtre, & qui n'en diffère cependant que par les circonstances que je viens d'indiquer.

§. 581. Il n'y a presque pas d'année qu'il ne s'accrédite quelqu'un de ces remèdes, dont les ravages sont plus ou moins grands, à proportion de leur plus ou moins de vogue. Peu, heureusement, en ont eu autant que les poudres d'un nommé *Ailhaud*, habitant d'Aix en Provence, & indigne du nom de Médecin, qui a inondé l'Europe, pendant quelques années, d'un purgatif âcre, dont le souvenir ne s'éteindra que quand toutes les victimes auront fini. Je soigne depuis long-temps plusieurs malades, dont j'adoucis les maux sans espérer de les guérir jamais, & qui ne doivent les tristes jours qu'ils coulent qu'à l'usage de ces poudres; &

j'ai vu, depuis très-peu de temps, deux personnes que ce poison a tué cruellement. Un Médecin François, aussi célèbre par ses talents & ses connoissances que recommandable par son caractère, a publié quelques-unes des sinistres catastrophes que son usage avoit occasionnées, & si on recueilloit ces observations dans tous les endroits où on l'a employé, on formeroit un volume qui effrayeroit.

§. 582. Heureusement tous ces remèdes qu'on débite ne sont ni aussi accrédités, ni aussi dangereux; mais l'on doit juger toutes ces affiches sur ce principe, je n'en connois point de plus vrai en Physique & en Médecine; c'est que quiconque annonce un remède universel, est un imposteur, & qu'un tel remède est impossible & contradictoire. Je n'entrerai point dans des détails de preuve; mais j'en appelle hardiment à tout homme sensé qui voudra bien réfléchir un moment sur les différentes causes des maladies, sur l'opposition de ces causes, & sur l'absurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remède.

Quand on sera bien rempli de ce principe, on ne s'en laissera point imposer par des tissus de sophismes destinés à prouver que toutes les maladies viennent d'une cause, & que cette cause est de nature à céder au remede vanté. On comprendra d'abord qu'une telle assertion est le comble de la fourberie ou de l'ignorance, & l'on découvrira bientôt où est le sophisme. Peut-on espérer de guérir une hydropisie qui vient de ce que les fibres sont trop lâches & le sang trop dissout, avec les remedes qu'on emploie pour guérir une maladie inflammatoire, dans laquelle les fibres sont trop roides & le sang trop épais. Parcourez les annonces publiques, vous trouverez dans toutes des vertus aussi contradictoires, & ceux qui les font, seroient sans doute punissables juridiquement.

§. 583. Je souhaite qu'on fasse une réflexion qui se présente naturellement; je n'ai traité que d'un très-petit nombre de maladies, ce sont presque toutes des maladies aiguës; je puis assurer qu'aucun Médecin éclairé n'a jamais employé moins de remedes; cependant

j'en indique soixante & onze, & je ne saurois lequel retrancher si j'y étois obligé. Comment peut on espérer que l'on guérira avec un seul remede dix & vingt fois plus de malades que je n'en indique ?

§. 584. J'ajouterai une observation très-importante, & qui se seroit sans doute présentée à plusieurs lecteurs ; c'est que les différentes causes des maladies, leurs divers caractères, les différences qui dépendent des changements nécessaires qui arrivent pendant leur durée, les complications dont elles sont susceptibles, les variétés qui dépendent des épidémies, des saisons, des sexes, de plusieurs autres circonstances, obligent très-souvent à faire des changements dans les remedes, ce qui prouve combien il est dangereux d'en ordonner sans des connoissances plus nettes que celles qu'ont ordinairement les personnes qui ne sont pas Médecins ; & la circonspection doit dans ces cas être proportionnée à l'intérêt qu'on prend au malade, & à la charité dont on est animé.

§. 585. Les mêmes considérations ne font-elles pas sentir la nécessité d'une

entiere docilité de la part du malade & des assistants ? L'histoire des maladies qui ont leurs temps limités pour naître, se développer, rester dans leur force, décroître, ne démontre-t-elle pas, & la nécessité de la continuation des mêmes remedes, aussi long-temps que le caractere de la maladie est le même, & le danger d'en changer fréquemment, par la seule raison que celui qu'on a employé ne soulage pas dans le moment ? Rien ne nuit plus au malade que cette instabilité. L'on doit, après avoir examiné les indications que fournit la maladie, choisir le remede le plus propre à en combattre la cause, & en continuer l'usage tant qu'il ne survient aucune circonstance nouvelle qui oblige à le changer, à moins qu'on ne reconnoisse évidemment qu'on s'est trompé. Mais s'imaginer qu'un remede est inutile parce qu'il ne détruit pas la maladie au gré de notre impatience, & le rejeter pour en prendre un autre, c'est casser sa montre parce que l'aiguille emploie douze heures à faire le tour du cadran.

§. 586. Les Médecins font quelque

attention aux urines des malades, dont les changements dans quelques maladies, sur-tout dans les fievres inflammatoires, aident à juger des changements qui surviennent dans le caractere des humeurs, & contribuent à déterminer le temps où il convient de placer les évacuans ; mais c'est une ignorance crasse que de croire, & le comble de la fourberie que de persuader que leur seule inspection suffit pour juger des symptomes, de la cause & des remedes d'une maladie ; elle ne peut être utile que quand on les observe journellement, quand on observe en même temps le malade, quand on les compare aux symptomes du mal, aux autres évacuations, quand on est exactement instruit de toutes les circonstances étrangères à la maladie qui peuvent les changer, comme certains aliments, certaines boissons, plusieurs remedes, la quantité de la boisson. Si l'on n'est pas exactement instruit de ces détails, la vue seule des urines est absolument inutile, elle n'instruit de rien, le seul bon sens le démontre sans que j'en détaille davantage les preuves, & l'on

peut hardiment décider que quiconque ordonne des remèdes sans autre connoissance du mal que l'inspection de l'urine, est un frippon, le malade qui les avale une dupe.

§. 587. D'où vient, pourroit-on demander, cette crédulité ridicule sur l'objet qui nous touche le plus, notre propre santé?

Il y en a quelques causes plus particulières au peuple, & qui sont 1°. L'impression mécanique du brillant sur les sens; 2°. Le préjugé que les Maïges guérissent par un don surnaturel, je les avois déjà indiqués; 3°. L'idée dans laquelle il est assez généralement que ses maladies font une classe à part comme lui, & que le Médecin du riche ne les connoît pas; 4°. L'erreur générale qu'il lui en coûtera moins de recourir au Maïge; 5°. Peut-être une timidité honteuse; 6°. Une espèce de crainte que les Médecins & les Chirurgiens ne lui donnent pas assez de soin, & ne le traitent trop cavalièrement, crainte qui augmente cette confiance qu'il a, & que tout homme a pour son égal,

confiance fondée sur cette égalité même ;
7°. Des discours dans son goût & à sa portée.

Mais il est moins aisé d'expliquer la confiance aveugle des gens d'un ordre supérieur, qui étant censés avoir reçu plus de culture, sont regardés comme mieux raisonnants, pour des remèdes vantés, & même pour quelque Maïge accrédité; l'on peut cependant en indiquer quelques raisons.

La première est ce grand principe du *moi*, inné chez l'homme, qui l'attachant à la prolongation de son existence plus qu'à toute autre chose au monde, lui tient continuellement les yeux fixés sur cet objet, & l'oblige à en faire le but de toutes ses démarches, mais ne lui laisse point distinguer les sentiers sûrs des sentiers dangereux. C'est ici le plus sûr & le plus court, lui dit le commis d'un bureau où l'on fait payer de gros péages, il passe, paie, & périt dans les précipices de la route.

Ce même principe est la source d'une autre erreur, qui consiste à donner involontairement un plus grand degré

degré de confiance à ceux qui nous flattent le plus dans nos idées favorites. Le Médecin éclairé qui voit la longueur & le danger d'un mal, & qui est trop honnête homme pour dire ce qu'il ne pense pas, doit par une suite nécessaire de la constitution humaine, être écouté moins favorablement que celui qui flatte ; l'on cherche à éloigner les idées de l'un, l'on sourit à celles de l'autre, il doit bientôt avoir la préférence.

Une troisième cause, qui tient encore au même principe, c'est que l'on se livre à celui dont la méthode est la moins pénible & flatte le plus nos passions. Le Médecin qui prescrit un régime, qui exige des privations, qui demande du temps, qui veut de la régularité, rebute un malade accoutumé à se livrer à tous ses goûts ; l'Empirique qui lui permet tout, l'enchanté. L'idée d'une cure si longue & hérissée de tant d'épines, suppose un mal bien grave, cette idée attriste, on ne l'admet qu'avec peine, & sans s'en appercevoir on embrasse, pour l'anéantir, le système opposé, qui ne nous

laisse voir qu'une maladie de nature à céder à *quelques prises de simples*.

Ce goût pour le nouveau & pour l'extraordinaire, qui conduit despotiquement un si grand nombre d'hommes, & qui accrédite tant d'êtres & tant de choses ridicules, est une quatrième raison très-puissante. L'ennui est ce que l'homme craint le plus, & il y est sans cesse entraîné par son propre vuide & par celui de la société; les sensations neuves & extraordinaires l'en tirant mieux que rien autre, il s'y livre sans en prévoir les conséquences.

Une cinquième raison se tire de ce que les trois quarts & demi des hommes sont menés par l'autre demi-quart, & qu'ordinairement le demi-quart qui aime à mener, est celui qui est le moins en état de le faire; ainsi tout doit mal aller, & les événements ridicules & fâcheux deviennent nécessaires par la constitution de la société. L'homme d'un sens exquis ne voit souvent que par les yeux d'un sot, d'un intrigant ou d'un fourbe; il juge mal & se conduit mal. L'homme d'un vrai mérite ne peut pas se lier avec ceux qui aiment

à cabaler , & ce sont eux qui souvent conduisent les autres.

Il y a encore quelques autres raisons, mais je me bornerai à en rappeler une seule , que j'ai déjà indiquée , il y a plusieurs années ; c'est que presque généralement nous aimons mieux ceux qui déraisonnent avec nous , que ceux qui nous prouvent que nous déraisonnons.

J'espère que les réflexions que chacun fera sur ces causes de nos erreurs , contribueront à en diminuer l'effet , & à détruire des préjugés dont chaque jour fait voir les suites funestes.



CHAPITRE XXXIV.

Questions , auxquelles il est absolument nécessaire de savoir répondre , quand on va consulter un Médecin.

§. 588. **I**L faut beaucoup d'attention & d'habitude pour bien juger de l'état d'un malade qu'on ne voit pas , lors même qu'on est instruit aussi bien qu'on peut l'être de loin ; mais cette difficulté est fort augmentée & même changée en impossibilité quand l'information n'est pas exacte ; & il m'arrive souvent qu'après avoir questionné des payfans qui viennent du dehors , je n'ose rien leur ordonner , parce qu'ils n'ont pas pu m'instruire assez pour me mettre à même de juger de la maladie. C'est pour prévenir cet inconvénient que je joins ici une liste des questions auxquelles il faut pouvoir répondre.

Questions communes.

Quel âge a le malade ?

Jouissoit-il d'une bonne santé?

Quel étoit son genre de vie?

Depuis quand est-il malade?

Comment a commencé son mal?

A-t-il de la fièvre?

Son pouls est-il dur ou mol?

Est-ce qu'il a encore des forces, ou est-il foible?

Se tient-il tout le jour au lit, ou est-il levé?

Son état est-il le même à toutes les heures du jour?

Est-il inquiet ou tranquille?

A-t-il chaud ou froid?

A-t-il des douleurs de tête, de gorge, de poitrine, d'estomac, de ventre, de reins, de membres?

A-t-il la langue sèche, de l'altération, mauvais goût à la bouche, des envies de vomir, du dégoût ou de l'appétit?

Va-t-il du ventre souvent ou rarement?

Comment sont ses selles?

Urine-t-il beaucoup? Comment sont ses urines? Changent-elles souvent?

Est-ce qu'il sue?

Est-ce qu'il crache?

Dort-il?

Respire-t-il aisément ?

Quel régime suit-il ?

Quels remèdes a-t-il employé ?

Quel effet ont-ils produit ?

Est - ce qu'il n'a jamais eu la même maladie ?

§. 589. Il se trouve dans les maladies des femmes & des enfants, des circonstances particulières; ainsi, quand on consulte pour eux, il faut pouvoir répondre non seulement à ces questions communes à tous les malades, mais aussi à celles qui leur sont propres.

Questions relatives aux femmes.

Ont-elles leurs règles & sont-elles régulières ?

Sont-elles enceintes ? Depuis quand ?

Sont-elles en couche ?

La couche a-t-elle été heureuse ?

La malade perd-elle suffisamment ?

Est-ce qu'elle a du lait ?

Nourrit-elle elle-même ?

N'est - elle point sujette aux pertes blanches ?

Questions relatives aux enfants.

Quel est très-exactement son âge ?

Combien a-t-il de dents ?

Souffre-t-il pour les mettre ?

N'est-il point noué ?

Est-ce qu'il a eu la petite vérole ?

Rend-il des vers ?

Son ventre est-il gros ?

Son sommeil est-il tranquille ?

§. 590. Outre ces questions générales pour toutes les maladies, il faut pouvoir répondre à celles qui ont un rapport plus précis avec le mal actuel.

Dans l'esquinanie, par exemple, il faut être instruit exactement de l'état de la gorge. Dans les maux de poitrine, il faut pouvoir rendre raison des douleurs, de la toux, de l'oppression, des crachats. Je n'entrerai pas dans un plus long détail ; il ne faut que du bon sens, pour saisir tout ce plan ; & quoique les questions paroissent nombreuses, il sera toujours très-aisé d'écrire les réponses dans aussi peu d'espace que les questions en occupent ici. Il seroit même à souhaiter que les per-

sonnes de tout ordre, qui écrivent pour des consultations, voulussent bien dans leurs lettres observer un plan à peu près semblable; elles se procureroient souvent par-là des réponses plus satisfaisantes, & s'épargneroient la peine d'écrire de nouvelles lettres pour servir d'éclaircissement aux premières.

Le succès des remèdes dépend de l'exacte connoissance de la maladie, & cette connoissance, de l'information qu'on donne au Médecin.

Fin du Tome second.

TABLE

T A B L E

D E S R E M E D E S ,

*Avec des Notes , que je prie de lire avant
que de se servir du remede , auquel
elles se rapportent.*

Comme je me suis servi , pour déterminer les doses des remedes , des livres , onces , demi-onces , &c. & que dans l'usage journalier , sur-tout parmi le peuple , cette méthode seroit trop embarrassante , je joins ici une note du poids de l'eau que contiennent les vases les plus communs dans les campagnes. (1)

Je parle par-tout de la livre de seize onces ou livre marchande , & des onces marchandes.

(1) Afin de ne commettre aucune erreur sensible dans les poids & les mesures , il faut réduire ceux dont on se servira , en onces poids de marc , dont il paroît que M. Tissot s'est servi. (Voyez la Note 88 , qu'il a ajoutée au Numéro 45.) Ces onces sont composées comme toutes les autres , de huit dragmes , mais sous-divisées chacune en trois scrupules de vingt-quatre grains ; tandis que le scrupule poids de Médecine , dont toutes les Pharmacopées se servent , excepté celle de Paris , ne pese que vingt grains.

Le pot de *Berne*, qui est celui dont je parle par-tout, peut être évalué sans erreur sensible, à trois livres & un quart; (a) on peut sans inconvénient lui substituer celui de *Morges*. (1)

Le petit verre d'un creutzer, rempli autant qu'il peut l'être sans verser, contient trois onces & trois quarts d'once. Rempli comme il peut l'être, pour être servi commodément à un malade, il ne faut pas l'évaluer plus de trois onces.

La tasse commune, de médiocre grandeur, plutôt grande cependant que petite, contient trois onces & un quart. On peut l'évaluer à trois onces tout au plus dans l'usage pour les malades.

Il faut sept cuillerées à soupe ordinaires pour remplir le petit verre; ainsi la cuillerée peut être évaluée demi-once.

La petite cuiller ou la cuiller à café de grandeur ordinaire peut contenir

(a) Il pèse exactement cinquante & une once & un quart.

(1) La pinte d'eau, mesure de Paris, pèse trente-deux onces; on sent par cette comparaison, que l'erreur qui naîtroit en substituant une mesure à l'autre, seroit considérable.

trente & quelques gouttes ; mais en la servant à un malade on peut l'évaluer à trente gouttes. Il en faut cinq ou six pour faire une cuillerée à soupe.

L'écuelle d'un creutzer contient commodément cinq verres , ce qui fait dix-huit onces & trois quarts. On peut l'évaluer à dix-huit onces. Il ne faut jamais donner plus du tiers de cette dose de bouillon au malade tout à la fois.

J'ai marqué par-tout les doses pour un homme adulte, depuis dix-huit ans jusqu'à soixante. Depuis douze jusqu'à dix-huit les deux tiers de la dose suffiront assez généralement ; en dessous de douze jusqu'à sept ou huit ans, la moitié ; l'on diminue ensuite proportionnellement. L'on ne donne pas plus du demi-quart de la dose à un enfant de quelques mois ; mais les tempéraments mettent dans tout ceci beaucoup de différence. Il seroit à souhaiter que chacun observât à cet égard s'il lui faut pour le purger des doses fortes ou des doses foibles ; parce que c'est dans les doses des remèdes évacuans que la précision est plus nécessaire.

N^o. 1.

Prenez une poignée de fleurs de sureau , mettez-les dans une écuelle de terre , avec deux onces de miel & une once & demie de bon vinaigre ; versez sur le tout un pot d'eau bouillante ; remuez un peu avec une cuiller pour faire fondre le miel ; couvrez l'écuelle ; & quand la liqueur est froide , passez par un linge.

N^o. 2.

Prenez deux onces d'orge entier , mondé & lavé ; faites bouillir avec cinq chopines ou cinq quartettes d'eau jusqu'à ce que l'orge soit ouvert ; jetez sur la fin de la coction une dragme & demie de nitre ; passez par un linge ; ajoutez y une once & demie de miel , & une once de vinaigre. (a)

N^o. 3.

Prenez l'orge comme N^o. 2. au lieu de nitre , faites bouillir avec l'orge , dès

(a) Cette boisson est agréable. L'on nettoie l'orge de la poussière , en le lavant dans de l'eau chaude. Le préjugé qu'il est venteux , est une chimere ; il ne l'est que pour ceux à qui il ne convient pas. Quand on n'a point d'orge , on peut employer l'aveine.

Le miel coûte quatre batz (1) la livre en gros , demi-batz l'once en détail.

(1) Le batz équivaut à trois sols , argent de France , Le creutzer à neuf deniers.

le commencement , un quart d'once de crème de tartre ; coulez & n'ajoutez rien. (b)

N°. 4.

Prenez trois onces d'amandes & une once de graine de courge ou de melon ; pilez-les dans un mortier , en y ajoutant peu à peu une chopine d'eau ; passez par un linge ; repilez le résidu avec une chopine de nouvelle eau ; & réitérez de cette façon jusqu'à ce que vous ayiez employé un pot d'eau , qu'on peut encore faire repasser sur le marc. (c)

N°. 5.

Prenez deux poignées d'herbe & de fleurs de mauve ; hachez-les ; versez dessus une chopine d'eau bouillante ; passez par un linge , & ajoutez à la colature une once de miel. (d)

(b) La crème de tartre , coûte huit batz la livre , trois creutzers l'once.

Le nitre coûte dix batz la livre ; un batz l'once.

Dans les cas des §. 241 , 262 , 280 , on peut , au lieu de deux onces d'orge , employer quatre onces de racine de gramen ou chiendent , qu'on fait bouillir une demi-heure , avec la crème de tartre.

(c) L'on peut , sans danger , joindre aux amandes , en pilant , une demi-once de sucre , qui , à cette dose , n'échauffera point , comme on l'imagine ordinairement . Les personnes délicates peuvent aussi ajouter un peu d'eau de fleur d'orange.

(d) Quand on a des mauves , il faut les préférer . Si elles manquent , on peut y suppléer par la mercu-

N^o. 6.

Une chopine de la décoction d'orge, dans laquelle on fait bouillir une poignée de fleurs de mauve, ou de passeroſe, qui eſt la *grande mauve*.

N^o. 7.

Prenez un pot de tiſane d'orge ſimple; ajoutez-y trois onces de jus de laitron, ou de ſeneçon, ou d'artichaud ſauvage, ou de bourrache. (e)

N^o. 8.

Une once d'oximel ſcillitique, cinq onces d'une forte infuſion de ſureau. (f)

N^o. 9.

L'on peut employer différentes applications émollientes, qui ont à peu près les mêmes vertus; les meilleures ſont les ſuivantes.

rielle, la pariétaire, l'althæa, le paſſeroſe, les laitues, les épinars.

Il y a quelques perſonnes qu'aucun lavement n'évacue, excepté ceux d'eau tiède, ſans aucune addition; elles ne doivent point en employer d'autres. Il faut donner les lavements tièdes, & non pas chauds.

(e) Pour préparer ces jus, on prend les herbes bien fraîches, & jeunes ſi l'on peut, on les pile dans un mortier de marbre, quand on en a un, ou de fer; on exprime le jus par un linge; on le laiſſe repoſer pendant quelques heures dans une écuelle; & quand il eſt éclairci, on ſépare le plus clair, en verſant doucement, & on laiſſe la lie.

(f) L'oximel ſcillitique coûte ſix creutzers l'once, & rend le remède un peu cher; mais il n'y en a point d'auffi efficace, & on ne le continue pas long-temps à

1°. Des flanelles trempées dans une décoction de fleurs de mauves.

2°. Des sachets remplis de ces mêmes fleurs de mauves, de celles de bon-homme, de sureau, de pavot rouge, de camomilles, & cuits dans de l'eau ou du lait.

3°. des cataplasmes de ces mêmes fleurs cuites dans de l'eau & du lait.

4°. Des vessies à moitié remplies ou d'eau chaude & de lait, ou de la décoction émolliente.

5°. Un cataplasme de mie de pain & de lait, ou une bouillie d'orge ou de riz extrêmement cuits.

6°. Dans la pleurésie, §. 89, l'on frotte quelquefois la partie malade avec l'onguent d'althæa.

N°. 10.

Esprit de soufre, une once; sirop de violettes, six onces. (g) (1)

aussi grande dose. Dans un endroit sec & tempéré, il se conserve plus d'un an.

(g) Ceux pour qui la dépense du sirop de violette seroit trop considérable, peuvent se contenter d'une décoction d'orge un peu épaisse.

L'esprit de soufre se vend trois batz l'once; on peut employer celui de vitriol, qui coûte la moitié moins.

Bien bouchés, ils se conservent fort long-temps.

Des amis, dont je respecte les avis, ont trouvé extrêmement fortes les doses d'esprits acides que je prescris, & elles le sont sans doute, si on les compare

N°. 11.

Deux onces de manne, demi-once de fel de Sedlitz; (2) fondez dans quatre onces d'eau chaude, & coulez. (h)

N°. 12.

Des fleurs de sureau, une poignée; d'hysope, une demi-poignée. Versez dessus trois chopines d'eau bouillante; délayez dans la colature trois onces de miel.

à celles qu'on prescrit ordinairement, & auxquelles je me serois borné, si je n'en avois pas vu souvent l'insuffisance; l'expérience m'a appris qu'il falloit considérablement les augmenter, & en allant graduellement, je suis parvenu à en donner plus qu'on ne l'avoit fait jusqu'à présent, & toujours avec beaucoup de succès; les doses mêmes que je prescris dans cet ouvrage, ne sont point aussi fortes que celles que j'ordonne très-souvent; ainsi je prie les Médecins, qui les ont trouvées extraordinaires, de vouloir bien les essayer eux-mêmes, & je suis persuadé qu'ils s'en féliciteront.

(1) Tous les tempéraments, tous les climats ne permettent pas de donner les acides à aussi forte dose, que M. Tissot les conseille. Lorsqu'ils sont indiqués par les regles établies dans le corps de cet ouvrage, nous croyons qu'il faut en user avec circonspection, en observant avec soin leurs effets, & passant peu à peu, s'ils deviennent toujours plus nécessaires, des tisanes acidulées, des suc d'oranges à la limonade, plus ou moins forte, & enfin à de petites doses du remede précédent.

(2) On se servira de fel d'epsom, à la place de celui de sedlitz, qui est rare en France, beaucoup plus cher, & dont il ne differe que très peu.

(h) La manne coûte vingt batz la livre, six creutzers l'once. L'on peut, si cela est trop cher, employer un quart d'once de séné & demi-dragme de nitre. On verse dessus un verre de décoction de mauve bouillante, & on passe. Mais le premier remede vaut mieux.

La manne se conserve plus d'un an.

Le séné coûte six creutzers l'once.

N^o. 13.

C'est le même remède, sans hysope, qu'on remplace en mettant plus de sureau.

N^o. 14.

Du meilleur kina en poudre, une once ; partagez - le en huit prises égales. (i)

N^o. 15.

De fleurs de millepertuis, de sureau, de mélilot, de chacune quelques pin-
cées ; mettez-les au fond d'une aiguiere
ou d'un pot à vin, avec demi - once
d'huile de thérébentine, & jetez dessus
de l'eau bouillante. (k)

N^o. 16.

Sirop de pavot rouge. (l)

N^o. 17.

Du petit lait très-clair ; dans chaque
chopine on délaye une once de miel.

N^o. 18.

De savon blanc, six dragmes ; d'ex-
trait de dent de lion, une dragme &

(i) Le bon kina, coûte quarante-trois batz la livre ; cinq batz l'onze en poudre. Il se conserve long-temps, moyennant qu'il ne soit pas pilé. Rien ne peut en tenir lieu.

(k) L'huile de thérébentine, coûte dix batz la livre, & se conserve plus d'un an.

(l) Douze batz la livre, un batz l'onze, se conserve un an, comme tous les sirops.

demie ; de gomme ammoniac demi-dragme ; ce qu'il faut de sirop de capillaire. Faites des pilules de trois grains. (*m*)

N^o. 19.

L'on peut faire des gargarismes avec une décoction ou plutôt une infusion de pervenche, ou de fleurs de roses rouges, ou de passeroles. Sur chaque chopine on ajoute deux onces de vinaigre & autant de miel, & l'on se gargarise chaudement.

Le gargarisme détersif, indiqué §. 112, est une légère infusion de sommités de sauge, à laquelle on ajoute deux onces de miel par chopine.

N^o. 20.

Une once de nitre partagée en seize prises. (*n*)

N^o. 21.

De jalap, de séné & de crème de tartre, de chacun trente grains réduits en poudre & bien mêlés. (*o*)

(*m*) L'once coûtera cinq ou six batz ; une once dure huit jours.

(*n*) Coûte un batz l'once. Si l'on fait faire les doses, ce travail doit être payé.

(*o*) Coûte au plus un batz ; & purge très-bien les gens de la campagne.

N^o. 22.

De racine d'esquine & de celle de falsepareille, de chacune une once & demie; du bois de sassafra & de celui de gayac, de chacun une once. Hachez le tout assez fin; mettez dans un pot de terre vernissé; versez dessus cinq quartettes d'eau bouillante; faites bouillir doucement pendant une heure; retirez & passez par un linge. (oo)

N^o. 23.

Faites bouillir pendant un instant une once de pulpe de tamarins, quatre onces d'eau, & une demi-dragme de nitre; ajoutez-y deux onces de manne, & coulez. (p)

(oo) C'est la tisane, connue sous le nom de *tisane des bois*, qu'on varie souvent, ou en changeant la proportion de ces quatre drogues principales, ou en ajoutant d'autres choses.

La falsepareille, coûte sept creutzers l'once; l'esquine, six creutzers; le sassafra, un batz; le gayac, un batz. On peut, après cette première décoction, faire recuire le marc avec autant d'eau, ce qui fait une tisane légère pour boisson ordinaire. Si l'on ne peut pas payer la falsepareille, il faut la retrancher & substituer demi-once de celle de réglisse.

(p) Les tamarins, coûtent un batz l'once, dix batzs la livre. Les très-pauvres gens peuvent employer, au lieu de cette potion, celle avec le séné, dont il est parlé Note (h), page 708; mais il faudroit boire ensuite beaucoup de petit lait, ou de tisane de mauve.

N^o. 24.

Crème de tartre. L'once partagée en huit prises égales.

N^o. 25.

Kermès minéral ou poudre des Chartreux. La dose est un grain. (q)

N^o. 26.

Trois onces de racine de bardane ou glouteron ; faites bouillir pendant demi-heure avec demi-dragme de nitre & un pot d'eau ; coulez.

N^o. 27.

Prenez des herbes indiquées dans le N^o. 9 , art. 2 , de chacune une demi-poignée , & une demi-once de savon blanc rapé ; versez dessus un demi-pot d'eau bouillante & un verre de vin ; coulez en exprimant fortement.

N^o. 28.

De mercure crud bien purifié , une once ; de thérébentine de Venise , demi-dragme ; de graisse de porc très-fraîche , deux onces. On réduit le tout en onguent. (r)

(q) Le grain , coûte un demi-batz.

(r) Ce remede doit être préparé chez les Apothicaires , & je n'en ai donné la composition , que parce qu'on n'observe pas par-tout les mêmes proportions entre le mercure & la graisse. Il coûte dix creutzers l'once.

N^o. 29.

Onguent basilic. (s)

N^o. 30.

De cinabre naturel & de cinabre factice, de chacun vingt-quatre grains; de musc, seize grains; le tout réduit en poudre & exactement mêlé. (t)

N^o. 31.

Une dragme de racine de serpenteaire de Virginie; dix grains de camphre, autant d'assafoetida; un grain d'opium; ce qu'il faut de conserve de sureau pour en faire un bol. (u)

(s) Un batz l'once.

(t) Ce remede est connu sous le nom de *poudre de cob*. Comme il a beaucoup de réputation, j'ai cru devoir l'indiquer; mais je réitere ce que j'ai dit §. 195. Le cinabre n'a vraisemblablement aucune efficacité; & l'on a des remedes qui en ont beaucoup plus que le musc, qui d'ailleurs est extrêmement cher, puisque chaque dose coûte quinze batz, & que l'on en prendroit, dans les cas pressants, pour douze francs par jour. Le remede Numéro 31, est plus efficace que le musc, & l'on peut employer au lieu de l'inutile cinabre, l'utile mercure argentin, chaque dose de quarante-cinq grains.

Je n'ai point parlé dans l'ouvrage, du Mouron à fleurs rouges, qui passe actuellement pour spécifique dans cette maladie. L'on peut lire ce qu'on en dit dans le premier volume du *Journal Economique de Berne*. J'avertis cependant, qu'aucune des observations n'est décisive, & que son efficacité me paroît encore très-douteuse.

(u) Dans le cas où on s'en serviroit, au lieu du musc, qui entre dans le Numéro 30, il faudroit retrancher le grain d'opium, excepté une fois ou deux par jour. On donneroit le mercure argentin, dans la matinée, entre les bols, deux doses par jour, dont chacune contiendroit quinze grains de mercure. Le bol, coûte un batz.

N^o. 32.

De tamarins , trois onces. Versez dessus une chopine d'eau bouillante; faites cuire une ou deux minutes; passez par un linge. Voyez le prix N^o. 23.

N^o. 33.

Sept grains de turbith minéral ; ce qu'il faut de mie de pain pour en faire un bol. (x)

N^o. 34.

Six grains de tartre émétique. (y) (1)

N^o. 35.

Trente cinq grains d'ypécacuana ; on peut aller jusqu'à quarante - cinq & cinquante. Vaut tout au plus un batz.

(x) Ce remede fait vomir & abondamment baver les chiens. Il a opéré plusieurs guérisons quand la rage étoit déjà déclarée. On le donne trois jours consécutifs; ensuite deux fois par semaine, pendant quinze jours.

La dragme de turbith, coûte deux batz.

(y) Un creutzer. Ce tartre est le plus commun dans les Apothicaireries de ce pays. Il y en a dont la dose est de trois grains, & d'autres dont elle est de douze. Il faut s'en informer en l'achetant.

(1) Lorsqu'on est incertain de l'activité du tartre émétique, dont on est obligé de se servir, ou lorsqu'on ignore la difficulté que le malade a de vomir; on doit en faire fondre une dose & demie, dans une pinte d'eau tiède. Le malade la boira par petits gobelets tous les quarts d'heures, jusqu'à ce que l'évacuation devienne modérée par le vomissement, ou par les selles. Cette maniere de donner l'émétique, fort usitée à Paris, nous paroît être, en général, la meilleure & la plus sûre.

N^o. 36.

Emplâtre vésicatoire ordinaire. (z)

N^o. 37.

Prenez des sommités de petit chêne, de petite centaurée, d'absinthe & de camomille, de chacune une poignée; versez dessus un pot d'eau; laissez refroidir; passez par un linge en exprimant.

N^o. 38.

Quarante grains de rhubarbe & autant de crème de tartre. (aa)

N^o. 39.

Trois dragmes de crème de tartre, une dragme d'ypécacuana; partagez en six prises égales.

N^o. 40.

De mixture simple (*mixtura simplex*)
(1) une once; d'esprit de vitriol, demi-

(z) L'once coûte dix creutzers. L'on se sert aussi de levain, qu'on pétrit avec ces cantharides, & tant soit peu de vinaigre. On met demi-once de cantharides pour une once de levain, ce qui fait un vésicatoire très-fort. L'on prépare les sinapismes avec la moutarde, & le levain, ou la pulpe de figues seches, & un peu de vinaigre. L'on peut mettre autant de moutarde que de levain. Pour les très-petits enfants qui ont la peau délicate, le vieux levain pétri, avec quelques gouttes de vinaigre, fait l'effet de sinapisme.

(aa) La rhubarbe, coûte actuellement huit batz l'once, six creutzers la dragme; mais souvent elle est plus chere. Elle se conserve deux ans dans un endroit sec & froid.

(1) La mixture simple, se prépare en mêlant cinq

once. Mêlez. La dose est d'une ou deux cuillerées à café dans une tasse de la boisson ordinaire. (*bb*)

N°. 41.

Demi-dragme de racine de serpentaire de Virginie, dix grains de camphre (1), ce qu'il faut de rob de sureau pour faire un bol. (*cc*)

N°. 42.

La thériaque des pauvres. Elle est connue de tous les Apothicaires, quoiqu'ils ne la tiennent pas tous. La prise est d'un quart d'once. (*dd*)

onces d'eau thériacale camphrée, trois onces d'esprit de tartre rectifié, & une once d'esprit de vitriol concentré.

Si le malade avoit trop de répugnance pour le camphre, on se serviroit d'eau thériacale sans camphre; mais elle seroit moins utile.

Si l'altération n'est pas grande, nous croyons qu'on doit se servir de la mixture simple toute seule, sans addition de nouvel esprit de vitriol.

(*bb*) Le prix est dix creutzers l'once.

(1) Cette dose du camphre pourra paroître forte. Si l'estomac du malade n'est pas en état de la soutenir, on en donnera plus souvent, de moindres doses, comme trois grains toutes les deux heures.

(*cc*) Prix, trois creutzers. S'il y avoit diarrhée trop forte, on substitueroit le diascordium au rob de sureau.

(*dd*) Elle coûte un batz l'once. Elle seroit plus efficace, si on la préparoit de la façon suivante. De racine d'aristoloche ronde, de racine d'hélénium ou aunée, de myrrhe, & de conserve de genievre, de chaque parties égales, en ajoutant ce qu'il faudroit de sirop d'écorce d'oranges, pour qu'elle ne fût pas trop épaisse.

N°. 43.

N^o. 43.

Le premier des trois remèdes est celui N^o. 37.

Le second, prenez de petite centaurée, d'absinthe, de myrrhe, le tout en poudre, de conserve de genievre, de chaque parties égales ; de sirop d'absinthe, ce qu'il faut pour faire un opiat épais. La prise est d'un quart d'once. On les prend dans le même ordre que les prises de kina. (ee)

Le troisieme ; prenez de racine de calamus aromaticus, de celle d'aunée, de chacune deux onces ; de petite centaurée, une poignée ; de limaille de fer qui ne soit point rouillée, deux onces ; de vin vieux blanc, un pot. (ff)

N^o. 44.

Un quart d'once de crème de tartre, une poignée de camomilles communes, douze onces d'eau. Faites bouillir pendant demi-heure, coulez.

(ee) Deux batz l'once.

(ff) L'on pile grossièrement les racines, on hache l'herbe, on met le tout dans une bouteille à large col, sur des cendres, ou sur un fourneau, ou derrière une plaque, afin qu'il soit toujours chaud ; on laisse infuser pendant vingt-quatre heures, en remuant cinq ou six fois ; on le laisse reposer, & on passe. La dose est d'une tasse, de quatre en quatre heures, quatre fois par jour, une heure avant le repas.

N^o. 45.

Sel ammoniac. La prise est de deux scrupules jusqu'à une dragme. (gg)

N^o. 46.

Poudre. Prenez des fleurs de camomille & de sureau, de chacune une poignée, pilées grossièrement; de fine farine ou d'amidon, trois onces; de céruse & d'émail bleu, de chacun demi-once; mêlez exactement le tout. (hh)

Emplâtre. Prenez de *nutritum* fait avec de l'huile très-fraîche, deux onces; de cire blanche, trois quarts d'once; d'émail bleu, un quart d'once. L'on fait fondre la cire; quand elle est fondue, on y ajoute le nutritum, dans lequel on a exactement mêlé l'émail réduit en poudre fine, & l'on remue avec un morceau de fer, jusqu'à ce que le tout soit bien mêlé & refroidi.

La limaille, coûte demi-batz l'once.

(gg) La dragme est le demi-quart d'once; il y a trois scrupules à la dragme, vingt-quatre grains au scrupule. On peut mettre le sel en bol avec un peu de conserve ou rob de sureau. Mais je réitere que les fiévreux, qui ont l'estomac sensible, ne soutiennent point ce remede, non plus que plusieurs autres sels, qui leur causent un mal-aise étonnant, & même de l'angoisse.

(hh) L'once de céruse, coûte demi-batz, & l'once d'émail autant.

L'on peut, ou appliquer immédiatement cette poudre sur le mal, ou la renfermer dans un sachet de linge très-fin. La premiere méthode est beaucoup plus efficace.

On en étend ce qu'il faut sur un linge.

On peut aussi mêler un quart d'once d'émail à deux onces de beurre de saturne, ce qui fait un onguent au lieu d'une emplâtre. (ii)

N^o. 47.

Une once de sel de Sedlitz (1), deux onces de tamarins; versez dessus huit onces d'eau bouillante; remuez pour délayer les tamarins; coulez pour boire en deux prises, en mettant demi-heure d'intervalle entre l'une & l'autre.

N^o. 48.

De laudanum liquide de Sydenham, quatre-vingts gouttes (2); d'eau de mélisse, deux onces & demie. Si la première ou la seconde dose arrêtent ou diminuent considérablement les vomissements, on ne donne pas les autres. (kk)

(ii) La dose marquée de l'emplâtre, coûte quatre batz & demi, ou cinq batz. Il y en a autant qu'il en faut pour guérir une érysipelle. L'once de nutritum, coûte six creutzers; celle du beurre de saturne, trois batz.

(1) On peut encore ici substituer le sel d'epsom; à celui de sedlitz.

(2) Cette dose du laudanum liquide, nous paroît très-haute; nous croyons qu'on ne doit d'abord la porter à Lyon; qu'à trente gouttes; on la rendra moins désagréable & plus utile, si on y joint une cuillerée de sirop d'écorce de citron.

(kk) L'once du laudanum liquide, coûte huit batz.

N n ij

N^o. 49.

Faites fondre trois onces de manne & vingt grains de nitre dans vingt onces ou six verrées de petit lait.

N^o. 50.

Deux onces de sirop de pavot blanc, autant d'eau de sureau. (ll)

N^o. 51.

Une dragme de rhubarbe en poudre.

N^o. 52.

De soufre pilé, une once; de sel ammoniac, une dragme; de graisse de porc fraîche, deux onces. Mêlez exactement le tout dans un mortier. (mm)

N^o. 53.

Deux dragmes d'antimoine crud, exactement pilé; autant de nitre. On les mêle exactement; on partage en huit prises égales. (nn)

(ll) L'once du sirop, coûte un batz. Si l'on n'a pas l'eau de sureau, on prend celle de fontaine.

(mm) Cette dose, coûte trois batz.

(nn) Toute la dose, ne vaut pas plus d'un batz. Ce remede occasionneroit des coliques à quelques personnes qui auroient l'estomac délicat; mais il n'incommode point les robustes campagnards, & il guérit quelques maladies de la peau, qui avoient résisté aux autres remedes. Il augmente la transpiration; & les Palefreniers, qui pansent les chevaux auxquels on a donné l'antimoine, s'en apperçoivent d'abord en les étrillant, par la quantité de cras qu'ils trouvent. Cette augmentation de transpiration, chez les chevaux, est quelquefois prodigieuse; c'est par-là, que l'antimoine leur est utile dans plusieurs cas.

N^o. 54. (*nnn*)

De limaille de fer & de sucre, de chacun une once; d'anis en poudre, une demi-once. Partagez en vingt-quatre doses. Une trois fois par jour, une heure avant que de manger. (*oo*)

N^o. 55.

Deux onces de limaille de fer, une poignée de rue, autant de marrube blanc, un quart d'once de racine d'ellébore noir, un pot de vin.

Préparez comme le vin du N^o. 43. Une tasse trois fois par jour, une heure avant que de manger. (*pp*)

(*nnn*) Les remèdes de ce Numéro, & des Numéros 55 & 56, sont destinés aux maladies qui dépendent des opilations, & la suppression des règles. Le 55, est particulièrement destiné à les rappeler. Les Numéros 54 & 56, sont plus convenables, quand on ne fait pas attention à la suppression, ou qu'elle n'a pas lieu.

(*oo*) Ce remède, que les gens riches peuvent rendre encore plus agréable, en employant la canelle, au lieu d'anis, contient peu de fer; mais cette dose suffit dans un mal commençant, & même une prise ou deux par jour, suffisent pour une fort jeune fille. Quand on le veut plus fort, il faut doubler la dose du fer. Je réitere, crainte de ne l'avoir pas assez dit, qu'il faut éviter le fer rouillé; c'est la rouille qui gâte l'estomac, au lieu que la limaille non rouillée, est le plus puissant stomachique, dans les cas où les fortifiants conviennent.

(*pp*) J'avertis encore, que dans les personnes languissantes dès long-temps, il faut travailler à rétablir la santé, & non pas à pousser les règles; ce qui est pernicieux. Elles reviennent, quand la malade est mieux; leur retour suit celui de la santé, & ne doit, ni ne peut souvent, le précéder.

N°. 56.

De limaille de fer , deux onces ; de poudre de rue & d'anis , de chacune demi-once ; de miel , ce qu'il faut pour former un opiat assez épais.

Un demi-quart d'once trois fois par jour.

N°. 57.

D'extrait de grande ciguë puante & dont la tige est tachetée , une once. Faites en des pilules de deux grains , en y ajoutant ce qu'il faut de l'herbe de la même ciguë en poudre.

L'on commence par une pilule soir & matin , & l'on augmente peu à peu. Il y a des malades qui sont parvenus à en prendre demi-once par jour. (99)

(99) Ce remede avoit été employé , depuis plusieurs siècles , par quelques Médecins en différents pays ; mais le peu de soin qu'ils avoient pris de constater leurs observations , leur négligence à caractériser l'espece de ciguë qu'ils employoient , & à indiquer la façon dont ils l'employoient , les accidents occasionnés par d'autres especes , peut-être par la même , prise inconsidérément , avoient fait négliger ce remede , & l'on regardoit généralement toutes les ciguës , comme des plantes qui ne pouvoient que faire du mal. Mais il y a cinq ans , que M. A. STORK , l'un des premiers Médecins de LL. MM. Impériales , guidé par ces indications vagues , éparées dans les ouvrages de quelques Médecins , & animé par l'envie de remédier à des maux cruels , pour lesquels on n'avoit encore aucun secours efficace , tira la ciguë de l'oubli dans lequel on la laissoit mal-à-propos ; il commença par en prendre lui-même , de si petites doses , qu'elle n'auroit pas pu lui nuire , supposé même qu'elle eût été

N^o. 58.

Une once de racine de gramen , autant de celle de chicorée. Faites bouillir

un poison ; il augmenta insensiblement , enfin , après s'être assuré qu'elle ne pouvoit pas nuire , il la donna à des malades attaqués de squirrhés & de cancers , en commençant par de petites doses , & en montant successivement , jusques-là qu'il est parvenu à en faire prendre plus de demi-once par jour , sans aucun inconvénient & avec un succès marqué. Ses premiers essais furent des plus heureux ; il a guéri un très-grand nombre de squirrhés & de cancers , déclarés absolument incurables par les plus habiles Médecins , & contre lesquels tous les remèdes avoient échoué ; l'employant ensuite dans d'autres maladies rebelles & opiniâtres , il en a également vu de très-grands effets ; & il me paroît démontré par le nombre , les caractères , & l'authenticité de ses observations , que ce remède doit être mis dans le petit nombre des plus grands remèdes de la Médecine , & que son grand usage est dans les maladies qui dépendent d'obstructions ou d'un virus âcre dans les humeurs ; aussi il réussit singulièrement dans les squirrhés externes & internes , dans les cancers , dans les écrouelles , dans les maladies de la peau , dans les fluxions & les ulcères opiniâtres , dans les cataractes commençantes , quelques gouttes , quelques étifies , la gangrene même , &c. ; un très-long usage ne peut pas nuire , il fortifie le tempérament au lieu de l'user.

Je sais qu'à *Vienne* même on a cherché à le décrier , que dans plusieurs autres Villes il n'a pas réussi ; mais les clameurs des rivaux de M. STORK , & l'inefficacité du remède dans quelques cas , n'infirmant point ses expériences ; il a averti lui-même qu'il ne réussissoit pas toujours ; qu'il y avoit des cas au dessus de la force des remèdes ; qu'il y avoit des tempéraments auxquels il paroïssoit répugner. Eh ! quel est le remède qui ne soit pas dans ce cas ? ainsi faut-il s'étonner s'il n'a pas réussi par-tout ? La nature du remède , qui n'a pas été d'abord bien connue , parce que la plante n'étoit pas désignée suffisamment , la force de la maladie , le tempérament du malade , l'insuffisance des doses , des erreurs de traitement , peuvent en avoir empêché l'effet dans plusieurs cas , & des Médecins , qui ne l'auront employé qu'une ou deux fois , s'en seront dégoûtés ; mais d'autres l'ont employé avec un succès marqué.

Le premier Recueil des expériences de M. STORK ,

pendant un quart d'heure avec une chopine d'eau ; faites dissoudre demi-once de sel de Sedlitz (1), & deux onces de manne ; passez pour en boire un verre de demi-heure en demi-heure.

me détermina à l'essayer ; j'en fis préparer, mais ce ne fut pas avec l'espèce de ciguë la plus efficace, & la préparation ne fut pas tout-à-fait telle que celle de M. STORK ; je l'essayai moi-même pour m'assurer qu'il étoit innocent, je l'employai, & je vis évidemment les douleurs de cancer se calmer, mais il ne guérit pas. Je m'adressai à M. STORK, qui m'envoya de son extrait ; j'en ai fait préparer avec la même plante que lui, & en suivant exactement son procédé, l'on a eu un extrait qu'il est impossible de distinguer de celui de *Vienne* ; j'ai pris de l'un & de l'autre, jusqu'à une dragme & demie par jour, je n'ai éprouvé que du bien-être en le prenant ; j'en ai donné à plusieurs malades, j'ai vu qu'il guérissoit plusieurs cas d'écrouelles & de cancer, qu'il soulageoit les cas incurables, qu'il donnoit de l'appétit & fortifioit l'estomac, qu'il fortifioit d'une façon marquée les petits enfants, qu'il ne nuisoit à personne, & je suis aujourd'hui pleinement persuadé, malgré l'aversion naturelle que j'ai pour les remèdes tirés du genre des poisons, que l'extrait de ciguë, préparé comme l'indique M. STORK, est un remède toujours innocent, spécifique dans plusieurs cas, qu'aucun autre ne peut remplacer, qu'on doit ordonner avec la plus entière confiance, & dont il seroit très-fâcheux qu'on négligeât l'usage.

La préparation consiste à cueillir la plante environ la S. Jean, avant qu'elle ait fleuri, époque qui varie suivant les lieux, à en exprimer le jus, qu'on met dans un vase de terre sur un feu très-doux, où on le laisse évaporer fort lentement, en remuant fréquemment avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez d'épaisseur, pour que, quand il est refroidi, il ait la consistance du cognac. Quand on veut en faire usage, on le réduit en pilule, en y joignant, si l'on veut leur donner plus de fermeté, un peu de poudre de l'herbe séchée.

(1) Ou d'Epsom,

On réitere au bout de deux ou trois jours.

N^o. 59.

Un cataplasme de mie de pain, de fleurs de camomille & de lait, auquel on ajoute du savon, de façon que chaque cataplasme en contienne un demi-quart d'once. Je me fers aussi avec succès, quand la situation des femmes ne permet pas les soins réguliers qu'exige ce cataplasme, qu'il faut changer de trois en trois heures, de l'emplâtre de ciguë, qui se trouve dans toutes les apothicaireries.

N^o. 60.

D'herbe de ciguë seche, ce qu'il en faut. Mettez-la entre deux linges clairs, pour faire une espece de petit matelas fort souple, laissez le cuire pendant quelques moments dans l'eau; exprimez & appliquez. On le réchauffe toutes les deux heures dans la même eau.

N^o. 61.

Des yeux d'écrevisses vrais, ou de magnésie blanche véritable, deux dragmes, quatre grains de cannelle; partagez en huit prises. On donne ces pou-

dres dans une cuillerée d'eau ou de lait, avant que l'enfant tette. (*p*^{*})

N^o. 62.

D'extract aqueux de noix, deux dragmes; faites le dissoudre dans demi-once d'eau de cannelle. On en donne cinquante gouttes par jour à un enfant de deux ans. Quand la dose est finie, on le purge. (*rr*)

N^o. 63.

De résine de jalap, deux grains. Broyez-la long-temps avec douze ou quinze grains de sucre, & ensuite avec trois ou quatre amandes; joignez-y peu à peu deux cuillerées d'eau; passez par un linge fort clair, comme un lait d'amandes. Ajoutez une cuillerée à café de sirop de capillaire. (*ss*)

N^o. 64.

Une once de nutritum; un jaune

(*p*^{*}) L'once des yeux d'écrevisses, coûte six creutzers.

(*rr*) Pour faire l'extract, on prend les noix avant qu'elles soient mûres, dans le même temps dans lequel on les cueille pour les confire.

(*ss*) Ce remede n'est point désagréable. On peut le donner aux enfants de deux ans. S'ils sont plus âgés, il faudroit ajouter un grain ou deux de la résine de Jalap, qui ne coûte que deux batz la dragme. Pour les enfants au dessous de deux ans, il vaut mieux s'en tenir au sirop de chicorée, & à la manne.

d'œuf s'il est petit, la moitié s'il est gros. Mêlez exactement. (tt)

N^o. 65.

Faites fondre quatre onces de cire blanche ; ajoutez - y deux cuillerées d'huile si c'est en hiver, en été il n'en faut point, ou tout au plus une demi-cuillerée ; trempez dedans des pieces de linge qui ne soit pas trop usé, & laissez les sécher. (uu)

N^o. 66.

D'huile rosat, une livre ; de minium, demi-livre ; de vinaigre, quatre onces. Faites cuire jusqu'à ce qu'il ait à peu près consistance d'emplâtre ; fondez-y une once & demie de cire jaune, & jetez-y deux dragmes de camphre ; mêlez bien ; retirez du feu, & versez dans des canons de papier, de la grosseur que vous voudrez. (xx)

(tt) Le nutritum ; coûte deux batz l'once. L'on peut faire d'abord un nutritum, en broyant long-temps dans un mortier, deux dragmes de céruse, demi-once de vinaigre, trois cuillerées d'huile d'olive.

(uu) Cette toile est très-commode pour tous les pansements. Quand elle est salie par le pus, il suffit de la jeter dans l'eau froide, de l'y remuer, de l'essuyer & de la laisser sécher. Elle peut servir pour un grand nombre de pansements.

(xx) C'est exactement l'onguent de Nuremberg, qui est le meilleur de tous les onguents de ménage. Il coûte deux batz l'once.

Voici la recette de l'onguent de la Chabauderie, ou

Pour faire le sparadrap, (c'est une toile imbibée d'onguent,) il faut le refondre avec un peu d'huile, & tremper des linges, tout comme on fait la toile cirée du N^o. précédent.

N^o. 67.

Cueillez en automne, pendant le beau temps, de l'agaric de chêne, (c'est une espece de champignon qui croît sur cet arbre.)

Il y a quatre parties qui se présentent successivement ; 1^o. la peau qu'on peut jeter ; 2^o. la partie qui suit la peau, qui est la meilleure. On la bat avec un marteau jusqu'à ce qu'elle devienne douce & molle ; c'est-là toute la préparation, & l'on en applique un morceau convenable sur les vaisseaux ouverts. Il les resserre, empêche l'hémorrhagie, & tombe ordinairement au bout de deux jours. 3^o. La troisième qui peut suffire pour arrêter le sang dans les petits vaisseaux ; & la quatrième

plutôt Chambauderie, fameux dans plusieurs familles. De cire jaune, d'emplâtre de trois drogues, (c'est à peu près celui de Nuremberg) de diachilon composé, & d'huile d'olive, de chacun un quart de livre. Faites fondre le tout dans un pot de terre ; retirez du feu, & remuez jusqu'à ce qu'il soit refroidi.

qu'on peut employer réduite en poudre. (yy)

N^o. 68.

Quatre onces de mie de pain, une poignée de fleurs de sureau, autant de celles de camomille & de millepertuis. Cuisez les en cataplasme avec autant d'eau que de vinaigre.

Si l'on préfère les fomentations, l'on peut prendre les mêmes herbes ou quelques poignées de faltrank; on jette dessus demi-pot d'eau bouillante; on laisse infuser pendant quelques moments; on y ajoute une chopine de vinaigre, & l'on trempe dedans des flanelles ou d'autres étoffes de laine, qu'on applique sur le mal.

Pour les fomentations aromatiques du §. 449. prenez des herbes de bétouine, de rue, des fleurs de romarin ou de lavande, & de roses rouges, de cha-

(yy) Ce remède connu il y a long-temps, de quelques personnes, n'est commun que depuis dix ans. Il a eu par-tout les mêmes succès; & j'en ai vu les effets les plus heureux. Il épargne les tourmens qu'occasionnent les autres moyens d'arrêter le sang; & c'est une des heureuses découvertes qu'on pût faire en Chirurgie. L'on voit que chaque payfan, peut s'en procurer avec plus de facilité, que le plus habile Chirurgien. M. BROSSARD, Chirurgien François, qui l'a fait connoître, préfère celui qui croît sur les parties des chênes où l'on a coupé de grosses branches.

730 TABLE DES REMEDES.

cune une poignée & demie ; faites cuire pendant un quart d'heure , dans un pot couvert , avec un pot de vin blanc vieux ; coulez & exprimez fortement. On s'en sert comme des précédentes.

N^o. 69.

L'emplâtre de diapalme ; l'once coûte un batz. (yyy)

N^o. 70.

Deux parties d'eau , une partie de vinaigre de litharge. (zz)

N^o. 71.

D'herbe de cyclamen ou pain de pourceau, (*arthanita*,) & des sommités de camomille, de chacune une poignée ; mettez les dans une écuelle de terre avec un demi-quart d'once de savon & autant de sel ammoniac ; versez dessus trois quartettes d'eau bouillante.

(yyy) Pour l'étendre sur de la charpie , comme il est indiqué §. 456 , il faut le faire fondre avec un peu d'huile.

(zz) Il coûte demi-batz l'once.

L'once du sirop de chicorée composé , dont j'ai parlé dans le Chapitre des Enfants , coûte six creutzers l'once.

Fin de la Table des Remedes.

PRIX DES DROGUES

RECOMMANDÉES

DANS CET OUVRAGE,

A Lyon en 1763.

- Æ**THIOPS Martial, de Lemery. Préparation de fer, 1 livre 5 sols l'once.
- Agaric de Chêne, 10 sols l'once.
- Antimoine crud. Minéral, 5 sols la livre.
- Affa-fœtida. Gomme résine, 8 sols l'once.
- Baume d'Arcœus. Préparation composée ; 6 sols l'once.
- Baume tranquille. Préparation composée ; 8 sols l'once.
- Beurre de Saturne. Préparation de plomb ; 6 sols l'once.
- Calamus aromaticus. Roseau aromatique. Racine, 3 sols l'once.
- Camphre, huile essentielle de lauriers, figée ; 8 sols l'once.
- Cantharides, Mouches puantes qui mangent le Peuplier & le Frêne. Exposez à la vapeur du vinaigre pour les tuer ; faites sécher ; enfermez dans un vase de terre ; conservez dans un lieu sec, 6 liv. la livre.
- Céruse. Préparation de Plomb dissous par le vinaigre, 10 sols la livre.
- Cérat de Galien. Préparation d'huile d'amandes douces & de cire, 5 sols l'once.
- Cinabre artificiel. Préparation de soufre & de Mercure, 9 sols l'once.

732 *PRIX DES DROGUES.*

Cinabre naturel, 18 sols l'once.

Contrayerva. Racine, 5 sols l'once.

Crème de tartre. Sel acide, 1 sol l'once.

Diagrede. Préparation de scammonée, 3 sols le gros.

Eau de chaux, 10 sols la pinte.

Eau de Mélisse simple, 1 livre la pinte.

Eau spiritueuse de Cannelle, 10 sols l'once.

Email bleu, 1. liv. la livre.

Emplâtre de Ciguë, 50 sols la livre.

Emplâtre de Nuremberg, 3 liv. la livre.

Emplâtre vésicatoire, 5 liv. la livre.

Encens en larmes. [Oliban.] Gomme-résine, 4 sols l'once.

Esprit de Sel marin, 10 sols l'once.

Esprit de soufre; acide tiré du soufre, 10 sols l'once.

Esprit de vitriol; acide tiré du vitriol, 5 sols l'once.

Esquine (racine de) hachée, 1 liv. 10 sols.

Gayac rapé. Bois résineux, 10 sols la livre.

Gomme ammoniac. Gomme résine, 8 sols l'once.

Huile de térébenthine, 24 sols la livre.

Jalap. Racine, 5 sols l'once.

Iris, ou Flambe de Florence. Racine, 2 sols l'once.

Kermès minéral. Préparation d'antimoine, 1 liv. le gros.

Laudanum liquide de Sydenham. Préparation d'opium avec le vin, 1 liv. 4 sols l'once.

Limaille de fer. Préparation de fer, 8 sols la livre.

Litharge. Préparation de plomb, 7 sols la livre.

Manne ordinaire. Suc du Frêne, 4 sols l'once.

PRIX DES DROGUES. 733

Miel blanc , 12 sols la livre.

Minium. Préparation de plomb , 10 sols la livre.

Musc. Substance animale d'une odeur forte , 4 liv. 10 sols le gros.

Onguent basilicum ou suppuratif , 1 liv. 10 sols la livre.

Onguent nutritum , 2 liv. la livre.

Opium. Suc de pavot étranger , 16 sols l'once.

Oximel scillitique. Préparation où entrent le vinaigre , le miel & la scille , 2 sols l'once.

Panacée mercurielle , 2 livres 10 sols l'once.

Poudre contre les vers , ou *semen contra* , 15 s. l'once.

Poudre cornachine ou *de tribus*. Composé de parties égales de Tartre , Jalap & Diagrede , 4 sols le gros.

Poudre de cloportes duement préparée. Cloportes sechés & mis en poudre , conservés séchement , 1 livre l'once.

Quinquina. Ecorce d'arbre , 6 liv. la livre.

Résine de Jalap blanche , 1 liv. le gros.

Rhubarbe. Racine , 15 liv. la livre.

Rob de Sureau. Suc des Baies de Sureau épaissi , 10 sols l'once.

Safran. Etamines de la plante , 1 liv. 10 sols l'once.

Salsepareille. Racine ; la plus belle , 3 liv. la livre ; 50 sols la commune.

Santal citrin. Bois , 5 sols l'once.

Sassafras. Bois , 12 sols la livre.

Savon blanc , 9 sols la livre.

Sel Ammoniac , 5 sols l'once.

Sel d'Epsom , 12 sols la livre.

Sel de Glauber , 4 liv. la livre.

734 *PRIX DES DROGUES.*

- Magnésie blanche duement préparée , 3 liv.
l'once.
- Mercure crud , 4 liv. la livre.
- Sel de Nitre , 1 liv. la livre.
- Sel Végétal , 3 liv. la livre.
- Sel de Sedlitz , 6 liv. la livre.
- Sel de Duobus , 3 liv. la livre.
- Séné. Feuilles , 2 liv. 10 sols ; Follicules , 12
liv. la livre.
- Serpentaire de Virginie. Racine , 10 sols l'once.
- Soufre. Minéral , 15 sols la livre.
- Sirop de Capillaire , 1 liv. 4 sols la livre.
- Sirop de Chicorée , composé de rhubarbe ;
5 sols l'once.
- Sirop Diacode , ou de Pavot blanc , 6 sols
l'once.
- Sirop de Nerprun , 2 liv. la livre.
- Sirop de Pavot rouge , 2 liv. la livre.
- Sirop de Violette , 4 liv. la livre.
- Tamarins. Fruits , 20 sols la livre.
- Tartre émétique , ou Stibié. Préparation d'an-
timoine , 15 sols l'once.
- Tartre vitriolé. Sel neutre , 8 sols l'once.
- Thériaque , 6 liv. la livre.
- Turbith minéral. Préparation de Mercure ,
3 liv. l'once.
- Vin émétique trouble , 2 sols l'once.
- Vinaigre de Saturne , ou de Litharge , 4 sols
l'once.
- Vinaigre scillitique , 3 sols l'once.
- Yeux d'écrevisses préparés , 8 sols l'once.
- Ypecacuana. Racine , 15 sols l'once.

F I N.



T A B L E

DES CHAPITRES

*Et des principaux Articles contenus
dans ce second Volume.*

CHAPITRE XV. <i>De la fièvre ardente ou chaude.</i>	page 293
CHAP. XVI. <i>Des fièvres putrides.</i>	299
CHAP. XVII. <i>Des fièvres malignes.</i>	309
Danger de l'application des ani- maux vivants.	320
CHAP. XVIII. <i>Des fièvres d'accès.</i>	323
Fievres de Printemps, & fièvres d'Automne.	328
Moyens de guérir par le Kina.	331
Façon de conduire pendant l'accès.	333
Remèdes fébrifuges différents du Kina.	335
Traitement des fièvres invétérées.	338
Fievres pernicieuses.	343
Maux périodiques, qui sont des fièvres déguisées.	344
Préservatifs dans les airs mal sains.	345

CHAP. XIX. <i>Des Erésipelles.</i>	347
Erésipelles habituelles.	355
Piquures d'animaux.	358
CHAP. XX. <i>Des inflammations de poitrine, & des pleurésies fausses & bilieuses.</i>	360
Fausse inflammation de poitrine.	362
Fausse pleurésie.	367
CHAP. XXI. <i>Des coliques.</i>	370
Colique inflammatoire.	371
Colique bilieuse.	377
Colique d'indigestion. Indigestions.	380
Colique venteuse.	384
Colique après le froid.	386
CHAP. XXII. <i>Du Miséréré, & du Colera-morbus.</i>	390
Miséréré ou Passion iliaque.	<i>ibid.</i>
Colera - morbus ou Troussé-galant.	396
CHAP. XXIII. <i>De la Diarrhée.</i>	403
CHAP. XXIV. <i>De la Dysenterie ou flux de sang.</i>	407
Symptomes de la maladie.	408
Remedes.	410
Usage des fruits.	415
Danger de plusieurs remedes.	419
CHAP. XXV. <i>De la Gale.</i>	423

CHAP. XXVI. <i>Avis pour les Femmes.</i>	429
Les regles.	430
La grossesse.	444
Les couches.	446
Suites de couches.	451
Cancer.	455
CHAP. XXVII. <i>Avis pour les Enfants.</i>	457
Premiere cause de leurs maux , le <i>Meconium</i> .	459
Seconde cause , le lait aigri.	460
Danger de l'huile.	461
Dérangemens de la transpiration , moyens de l'entretenir , lavage à l'eau froide.	464
Troisieme cause , la sortie des dents.	469
Quatrieme cause , les vers.	470
Convulsions.	474
Soins nécessaires pour les rendre robustes. Avis généraux.	481
CHAP. XXVIII. <i>Secours pour les noyés.</i>	489
CHAP. XXIX. <i>Des corps arrêtés entre la bouche & l'estomac.</i>	492
CHAP. XXX. <i>Maladies chirurgi- cales.</i>	527

Des Brûlures.	528
Des Plaies.	529
Des meurtrissures. Des chûtes.	537
Des Ulceres.	549
Des membres gelés.	553
Des Engelures.	558
Des Hernies.	572
Des Froncles ou Clous.	579
Des Panaris.	581
Des Echardes qui entrent dans la peau.	587
Des Verrues.	589
Des Cors.	591
CHAP. XXXI. <i>De quelques cas qui demandent des secours prompts.</i>	593
Des Evanouissements occasion- nés par le trop de sang.	594
Des Evanouissements occasion- nés par la foiblesse.	596
Des Evanouissements occasion- nés par les embarras d'esto- mac.	600
Des Evanouissements qui dépen- dent des maux de nerfs.	603
Des Evanouissements produits par les passions.	609
Des Evanouissements qui arri- vent dans les maladies.	611

<i>DES CHAPITRES.</i>	739
Des Hémorragies.	614
Des accès de convulsions.	619
Des accès de suffocation.	621
Des suites de la peur.	625
Des accidents produits par les vapeurs du charbon & du vin.	628
Des Poisons.	636
Des douleurs aiguës.	640
CHAP. XXXII. <i>Des remedes de pré- caution.</i>	643
De la Saignée.	644
Des Purgations.	653
Remedes après les purgatifs trop forts.	658
Remarques sur quelques autres remedes.	664
CHAP. XXXIII. <i>Des Charlatans & des Maïges.</i>	667
CHAP. XXXIV. <i>Questions aux- quelles il est nécessaire de savoir répondre quand on va consulter un Médecin.</i>	696
TABLE <i>des Remedes.</i>	701
PRIX <i>des Drogues.</i>	731

F I N.

